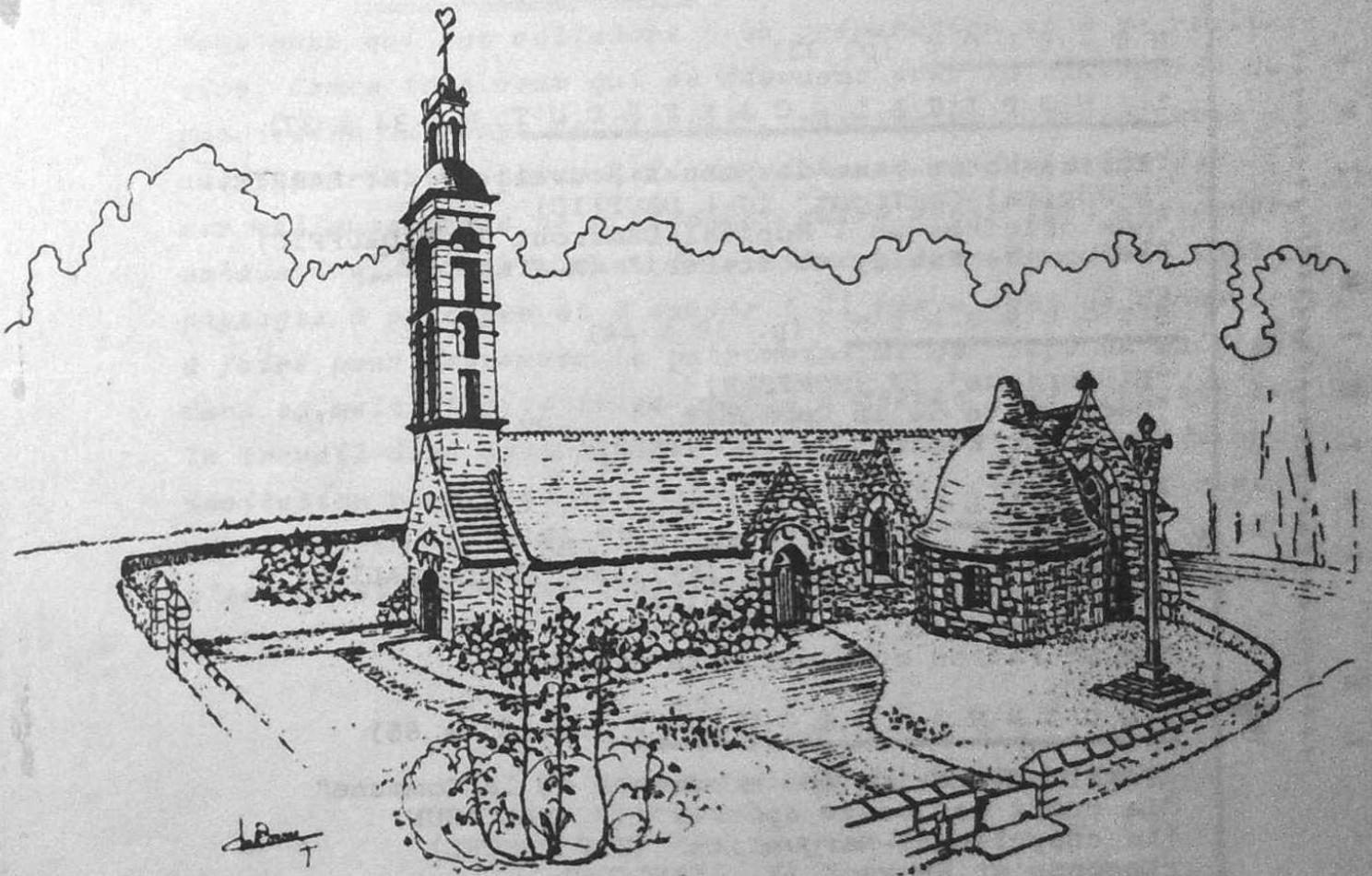


KANNAD AR VRO

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

BULLETIN D'INFORMATION  
N° 10 DU S.I.V.O.M. DE  
LA RÉGION DE DAOULAS

*Année du Patrimoine*



CHAPELLE DE LANVOY

AN OSPITAL  
LANURVAN  
LOPERCHED  
S<sup>t</sup> ALAR

DOWLAS  
IRVILIAG  
LOGONNA  
HANVEG

## SOMMAIRE

### DAOULAS (p. 1 à 22)

- "Le site de DAOULAS" (F. FALC'HUN)
- "La vasque claustrale de Notre Dame de DAOULAS" (J-L DEUFFIC)

### DIRINON (p. 23 à 26)

### LOPERHET (p. 27 à 32)

- "Loperhet" (L. QUILLIEN)
- "La légende de St-Gwenhael" (L-M BODENES)
- "Eglise et chapelles" (J-L DEUFFIC)

### ST - ELOY (p. 33)

### L'HOPITAL - CAMFROUT (p. 34 à 37)

- "Eglise Notre-Dame-de-Bonnes-Nouvelles" (R. BARRIE)
- "L'Hôpital-Camfrou" (J-L DEUFFIC)
- "Aux origines de l'Hôpital-Camfrou" (J-L DEUFFIC)
- "Le nom de Tibidy et St-Pebi" (A-J RAUDE)

### ST - URBAIN (p. 38 à 44)

- "Historique" (J. MORIZUR)
- "Découverte de la Commune"
- "Guern ar Hoadic" (J. MORIZUR)

### IRVILLAC (p. 45 à 50)

- "Notes sur la Commune d'Irillac" (Anne SALIOU)
- "Réflexion sur le patrimoine"
- "Gwers Berc'hed"
- "Le St-Patron oublié..." (A-J RAUDE)

### LOGONNA - DAOULAS (p. 51 à 65)

- "Petit inventaire des monuments de la Commune"
- "La croix des douze apôtres" (F. FALC'HUN)
- "La chapelle St-Marquerite" (Y-P CASTEL)
- "Logonna et Hanvec" (A. BERNICOT)

### HANVEC (p. 66 à 72)

- "La chapelle dilapidée de Lanvoy" (Ph. WILLEM)
- "Lanvoy - lopyen et son Saint-Patron" (A-J RAUDE)

### LE NOM DES COMMUNES DU PAYS DE DAOULAS (p. 73) (J-L DEUFFIC)

++++++

+++

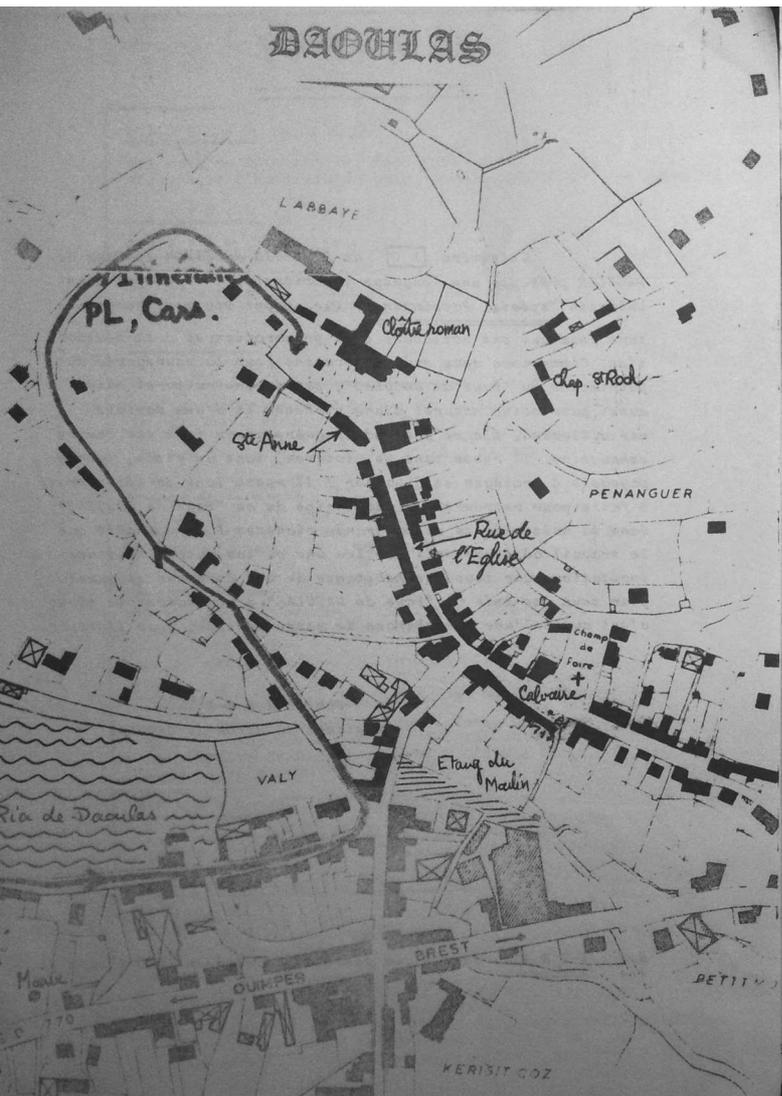
+

- SPECIAL LOGEMENTS LOCATIFS (p. 74)
- DE L'INTERET DES TALUS (p. 75) (Comité Lutte Anti-Pollution)
- CAPTATION DES EAUX DE LA MIGNONNE (p. 76 à 78) (M. CASTEL)
- RASSEMBLEMENT INTERNATIONAL "old gaffers" (p. 79-80) (G. LE MOIGNE)

Ce numéro 10 du BULLETIN du SIVOM du Pays de DAOULAS présente une longueur inhabituelle : il s'agit d'un bulletin "spécial Patrimoine". Que soient vivement remerciés tous ceux qui ont collaboré à sa préparation et à sa réalisation. Comme tous ceux qui se dévouent pour la sauvegarde du patrimoine du "Pays de DAOULAS", patrimoine culturel mais aussi patrimoine naturel d'une richesse et d'une variété merveilleuses, ils ne prétendent guère avoir fait une oeuvre exhaustive. Il reste tant de rivières, tant de sites, tant de paysages à protéger et à sauver ! Il reste tant de découvertes à faire pour retrouver le patrimoine de ce "Pays de DAOULAS" dans sa multiplicité et sa grande richesse ! Je souhaite que le travail déjà accompli par les uns ou les autres soit une incitation pour tous les habitants de ses Communes et aussi pour tous les amis du "Pays de DAOULAS" à poursuivre la tâche : c'est aussi l'une des chances de notre contrée, pour l'Avenir.

Job B I H A N  
Président du SIVOM de DAOULAS

N.B : L I R E : Page 2 : a cessé de tourner en 1970 (ligne 4)  
+++ =====



## le SITE de DAOULAS

La "ville" de Daoulas est aujourd'hui une petite Commune de Bretagne occidentale, installée en bordure de la Rade de Brest dans une des nombreuses échancrures envahies par le flot, une de ces anses que Canby couvrait de fleurs en 1794 ; "

Tous les légumes y croissent avec abondance et devançant de six semaines l'époque qui les voit naître ailleurs ; l'hiver existe encore partout, même à deux lieues de ces cantons, et déjà le printemps l'a couvert de fleurs, de nids d'oiseaux et de feuillages.

Les femmes y sont plus jolies, les hommes plus grands que dans le reste de la Bretagne. Les noms de ce pays sont les plus harmonieux, Logonna, Daoulas, Plougastel, Rozermeur sont agréables à l'oreille.,"

La "rivière" de Daoulas est aujourd'hui un estuaire envasé mais que la marée remonte avec une belle régularité créant à chaque fois un magnifique plan d'eau où se mirent les maisons de pierre aux toits bleus.

Dans ce site de fond de ria, le bourg s'étale aux flancs d'une large cuvette où serpentent la Mignonne et ses deux affluents. De part et d'autre s'élèvent les collines schisteuses aux formes douces qui culminent à cent mètres d'altitude au maximum. Aux champs pentus bordés de haies vives et aux parcelles boisées tapissant les versants s'opposent les belles prairies de la plaine alluviale.

Si l'ancienne route nationale 170 qui emprunte sagement la vallée a attiré de nombreuses constructions depuis sa création, l'agglomération daoulasienne n'a pourtant pas l'aspect d'un village-rue, la vieille ville agrippe les rangs serrés de ses maisons au flanc du côté ouest, en direction du magnifique ensemble d'art religieux dressé près de l'ancienne abbaye. Les quartiers du Valy et de la rue du pont s'allongent en bordure de la rivière tandis que la rue de la gare gravit l'autre versant.

Daoulas peut s'enorgueillir d'un passé glorieux. Paroisse de Cornouaille, elle fut une châtellenie des comtes du Léon puis de la maison de Rohan, Siège d'une cour de justice, abritant une puissante abbaye, elle attirait encore au XVIIIème siècle une société choisie, grâce à son climat très doux, son paysage "calme et harmonieux" et l'hospitalité renommée des chanoines.

Actuellement, à 20 km de Brest et à 60 de Quimper, en relation par Landerneau avec l'axe Brest-Paris, elle occupe une situation de carrefour favorable. à la base de la presqu'île de Plougastel. Cependant le déclin de la voie ferrée Quimper-Brest et surtout la création récente d'une route express qui effleure simplement l'agglomération ont considérablement modifié la fonction de passage et de commerce en détournant le trafic du centre-ville.

.../...

Au cours du XVIII<sup>ème</sup> siècle le bourg s'est peu à peu endormi. La "fabrique" de porcelaine, le moulin des salles, le petit moulin, ne sont plus que des noms sur un cadastre. Le moulin du pont, longtemps unique rescapé, a cessé de tourner en 19... L'usine de conserves alimentaires, ancienne fabrique de chicorée reconverte dans le blanchiment du coton-poudre pendant la guerre 14-18, tombant en ruine a été rasée en 1978. Les hôtels du centre ont fermé leurs portes un à un. Dans les rues les retraités frileux cheminent doucement.

Un renouveau s'amorce aujourd'hui grâce à l'apport d'une nouvelle population travaillant à Brest mais attirée par le calme, l'espace et la beauté du site. Les pavillons et les cités se multiplient au milieu des champs et le dynamisme renaît à travers des fêtes et des manifestations dont l'écho dépasse les limites du Canton. Cependant le danger de la Commune -dortoir sans âme- grandit lui aussi et il ne sera conjuré que dans la mesure où Daoulas saura se montrer digne de son passé en préservant son originalité et en donnant tout son sens au mot "Commune".

+ + +  
+  
+

#### EN UN PAYS DOUCEMENT TOURMENTÉ...

Comme elle est charmante toute cette région, qui, au sud de l'Florn, forme le cadre terrien des fonds de la Rade de Brest ! Pays tourmenté par les antiques fureurs des volcans primitifs et les tassements de cette vieille terre primaire : des centaines de millions d'années ont raboté les sommets, accumulé les alluvions dans les vallées. Les orgueilleux 1500 m de hauteur que les géologues attribuent au Menez-Hom dans sa jeunesse, sont rabattus à 330 m. Dominé par les croupes amolies de ce géant ratatiné, le paysage a gardé un moutonnement incessant de collines et de vallons, où la parure de l'arbre conserve encore sa place pour les splendeurs du printemps et de l'automne. Chaque vallée accueille ses eaux ruisselantes ; l'embouchure de l'Aulne fait figure de fleuve entre ses rives escarpées de Landévennec et de Rosnoën, plus humbles sont les abers de la Mignonne à Daoulas, renforcée des ruisseaux de Lezuzan ou de la vallée d'Irvillac, ou ceux du Faou et de l'Hôpital-Camfrout, trop humbles pour revendiquer un nom propre.

Autour des ponts bâtis par les ancêtres, à force de granit, de schiste ou de kersantite, au débouché des rivières dans leurs abers, des villes dis-crètes se sont formées, limitées et tassées au fond de la rade de Brest, par la difficulté de construire en pays accidenté.

Ainsi naquirent Le Faou, l'Hôpital-Camfrout et Daoulas le long de l'antique chemin de Quimper à Landerneau, où se trouvait l'unique pont permettant d'atteindre les riches terres de la péninsule du Léon, après avoir franchi le dernier grand creux de l'Florn.

#### LE DAULAS DE LA LEGENDE

Parmi ces humbles cités des fonds de la Rade, Daoulas apparaît comme le site majeur : les trois cours d'eau qui y confluent ont bûché le paysage en vallonnements courts et abrupts. La ville s'est d'abord ramassée au fond de l'aber, puis s'est étendue aux flancs de la première colline. Lorsque, venant de Quimper par l'ancienne route nationale, on s'arrête au sommet de la dernière colline qui précède la ville, on jouit d'une vue d'ensemble sur un paysage enchanteur : le flanc ouvert par l'aber qui s'y enfonce comme un coin, bleu ou gris selon les fantaisies de la mer, la ville se blottit d'abord dans la vallée, puis part à l'assaut du cirque des collines parmi les frondaisons vertes ou dorées des bois de Kerzit ou de Koad-Mez, tandis que se détachent au fond de la vallée les arcatures massives du viaduc, ou, plus près, les accumulations architecturales de la ville ancienne, où se marient les ocres et les gris des murailles avec les bleus cariées des toitures en ardoises.

Et pourtant, la légende promettait un sombre avenir à Daoulas : "Brest war gresk Daoulas war ziskar ; pa vo savet eun ti, e kouezo tri" (Brest en croissance Daoulas en déclin : quand on y construira une maison, il en tombera trois". C'est la malédiction jetée sur la cité ; n'avait-elle pas, selon la légende, refusé d'accueillir sept petits enfants abandonnés, voguant de Landévennec sur les flots, dans une huche à pain. Ils ne trouveront asile qu'au foyer de modestes pêcheurs de Brest, au terme de leur errance dans la Rade, et la bénédiction retomba sur Brest ; elle attendra d'ailleurs de longs siècles avant de porter ses fruits !

La légende d'ailleurs va se rattraper. Il était une fois, au XI<sup>ème</sup> siècle, car la légende cotoie l'histoire, un Seigneur du Faou, nommé Ruellen, que n'étouffait aucun scrupule et qui usait de violence pour asseoir son pouvoir. Un jour, il se crut menacé par les entreprises des moines de la Région, réunis en mini-concile aux confins de son territoire. Ruellen les attendait à la sortie, et réussit à trueder deux d'entre eux, Tadec et Judulus, tandis qu'un troisième, Jaoua, parvint à échapper au massacre. Jaoua était le neveu du saint homme Paul, l'évêque de la population du Léon qu'il avait christianisé, et dont l'autorité dépassait la barrière de l'Florn. Les efforts conjugués de Paul et du père du meurtrier retournerent le coeur du criminel qui se convertit.

On a voulu attribuer à cette légende l'origine de la dénomination de Daoulas, en langue bretonne, en effet, deux assassinats s'exprimeraient par les mots de "daou laz". Mais si l'histoire apparaît vraisemblable, son utilisation pour baptiser Daoulas n'a aucune autorité historique ou linguistique.

Car Daoulas existait déjà à cette époque. Et la linguistique celtique donne une origine plus certaine à ce nom. "Laz" désigne en langue celtique une vallée verdoyante, "daou laz", c'est la rencontre de deux vallées. Et, de fait, le territoire proprement daoulasien est creusé de deux vallées : celle de la Mignonne et celle qui ouvre le passage vers Landerneau. Le Pays de Galles possède d'ailleurs une dénomination absolument semblable, dans un cadre géographique identique. Les travaux d'un linguiste contemporain sur la toponymie celtique ont démontré l'amour des Celtes, - et des Gaulois qui en étaient -, pour les noms de lieux empruntés à la géographie locale.

UN MONASTERE DE CONVERSION

La conversion de Ruellen était sincère, et il accomplit la pénitence acceptée. Sur le territoire de Daoulas, qui devait relever de son pouvoir, le Seigneur du Faou fit construire un monastère d'après la tradition il en confia le Gouvernement au réchappé du massacre, Jaoua, qui appartenait sans doute à la communauté encore jeune, de Landévennec.

Les Bénédictins n'étaient pas encore à Landévennec, ni les Augustins à Daoulas; Par contre, les moines de Saint Coloman, formés en Irlande, s'étaient répandus abondamment dans l'Occident européen. Bien que l'histoire n'en apporte pas de preuve formelle, le monastère primitif de Daoulas devait abriter une communauté.

L'EGLISE ABBATIALE

Avatars d'un monument

Tout monastère, en raison de son activité, se doit de posséder un lieu de culte, église ou chapelle. Quand s'accroît le rayonnement de la communauté monastique, le monument grandit en proportion.

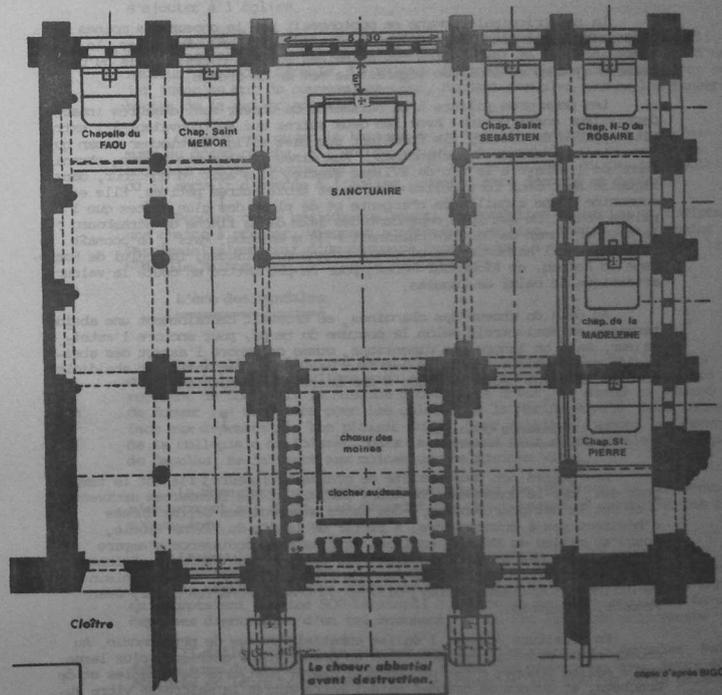
Le premier monastère de Daoulas posséda certainement un lieu de prière. Normands et Anglais, plus tard, se sont enrichis des dépouilles de Daoulas, comme ils le firent à Landévennec et à Saint-Mathieu de Fine-Terre.

Les fouilles en cours à Landévennec ont permis de découvrir les traces des anciens monastères qui y furent ravagés. Daoulas, par contre, faite d'avoir été fouillé, n'a pas révélé ses secrets à ces jours. Reste-t-il, dans l'église actuelle des éléments empruntés à un monument antérieur ? Dans l'état actuel des connaissances, il est impossible de donner à cette question une réponse certaine. Cependant, le matériau et l'appareil employés dans la construction de la façade ouest, l'ornementation sculptée au revers de cette façade, la première travée de la nef dont les arcs, plus bas et plus faible portée que les autres, reposent sur des colonnes circulaires aux chapiteaux plus accusés et ornés, en contraste avec les autres soutènements de l'édifice, tous ces éléments semblent appartenir à une époque antérieure au XIIème siècle: ce seraient les vénérables reliques d'une église remontant à l'époque de Charlemagne.

L'église romane

La certitude historique au sujet de Daoulas commence, pour l'église, à la même date que pour le monastère: 1167, c'est la mise en chantier de la nouvelle église et du monastère. Les travaux sont menés rondement et achevés en 1173.

Cette église romane fut construite selon les coutumes de l'époque, pour les usages d'une communauté monastique: une nef principale, flanquée de deux bas-côtés construits en appentis sur toute la longueur de la nef principale. Une rangée de fenêtres en plein cintre, fortement ébrasées pour mieux disperser la lumière à l'intérieur de l'édifice, s'ouvre au long du mur de la nef principale, entre le sommet du toit en appentis du bas-côté et la naissance de la toiture principale; des contreforts assez marqués s'élèvent dans les intervalles des fenêtres, établissant avec celles-ci un rythme agréable de creux et de reliefs, de verticales et de courbes.



Daoulas

copie d'après BIGOT, 1875.

La nef principale et le bas-côté nord sont demeurés intacts depuis leur construction ; le bas-côté sud, qui fut modifié au XVIème siècle, a été remis dans sa forme primitive au siècle dernier. Cette présence d'un monument roman, et en partie pré-roman sans doute, est l'une des richesses du patrimoine artistique de Daoulas.

La nef principale romane se prolongeait par le choeur des moines : c'était un rectangle, délimité par quatre gros piliers aux angles, le transe abbatial et les stalles des chanoines sur les côtés, tandis qu'une galerie ajourée et sculptée séparait la nef de ce choeur.

Les deux gros piliers à la naissance du choeur sont demeurés intacts depuis leur construction. Avec les deux autres qui se trouvaient à l'extrémité opposée du choeur, ils formaient une base solide au clocher roman qui surmontait le choeur des chanoines. Aux dires du chanoine Pinson, chroniqueur de l'abbaye à la fin du XVIIème siècle, il s'agit "d'une tour, dans laquelle sont deux fort belles cloches et trois autres petites. Elle est surmontée d'une aiguille de charpente et de plomb des plus hautes que l'on puisse voir". On est loin cependant des 142m de la flèche de Strasbourg ; le clocher roman de Daoulas culminait à 35 m environ. Mais l'on connaît suffisamment l'harmonie des clochers romans monastiques, tel celui de Notre-Dame du Relecq, en Plouneour-Ménez, pour ne pas mettre en doute la valeur artistique de celui de Daoulas.

Au delà du choeur des chanoines, se trouvait certainement une abside terminée en demi-cercle selon la coutume du temps, pour enclore l'autel majeur, mais on ignore ses dimensions, comme on ignore l'aspect des absidioles qui devaient prolonger les deux bas-côtés. Car abside et absidioles romanes allaient céder la place à une accroissance gothique.

La croissance gothique

Les moines ont toujours été de grands bâtisseurs, ils ont le temps pour eux, car la communauté ne meurt pas. Et si les ressources arrivent, ce fut le cas pour Daoulas, - des abbés amoureux des belles choses n'hésitent pas à entreprendre. A partir de la fin du XIVème siècle, jusqu'au milieu du XVIIème environ, la fièvre de croissance s'empare chroniquement des abbés de Daoulas. Ils ont non Jean Guérault, Etienne Petit, Guy Manfirc de Lezuzan (un nom fleurant bon le terroir voisin de Dirinon), Guillaume Le Lay, Olivier du Châtel, Charles Jégor, Jean Prédour, et autres...

En plusieurs étapes, l'église abbatiale change de physionomie. Au choeur roman primitif est substitué un grand choeur gothique, plus large que l'église romane, c'est un choeur à chevet plat, orné de pinacles et de crochets, et ouvert de grandes baies, entre autres la maîtresse vitre au-dessus du nouveau maître-autel, de dimension gigantesque, puisqu'elle mesure près de huit mètres de haut sur cinq mètres trente de large, elle est divisée par un remplage de style flamboyant, et garnie d'un vitrail de la Passion réalisé par les maîtres verriers de Strasbourg. De ce chef-d'oeuvre disparu, on pourra se faire une idée en visitant le vitrail de la Roche-Maurice, de moindres valeur et dimension mais produit par le même atelier.

.../...

Ce choeur gothique se lit encore dans les murs qui en subsistent : le mur-nord de la sacristie actuelle, avec ses trois profonds enfeux gothiques, le mur de pourtour du cimetière, devant l'abside actuelle, et dont un ressaut marque la base de départ de la grande verrière, tandis qu'une gargouille monumentale, à l'extrémité de ce mur, demeure le témoin de la limite-est du choeur, à la rencontre du bas-côté plus large qui vint s'ajouter à l'église.

Le bas-côté roman, au sud, vers le cimetière, fut également démolit, à sa place est construit un bas-côté gothique, de largeur double, et d'une hauteur plus considérable. La toiture fut modifiée pour descendre d'un seul jet jusqu'au mur du nouveau bas-côté, rendant aveugles toutes les fenêtres hautes de la nef principale.

On peut retrouver la hauteur de ce bas-côté gothique en regardant les murs du grand porche, à l'entrée actuelle du cimetière, car ce porche se trouvait accolé, jusque vers la fin du siècle dernier, au bas-côté gothique, où il servait d'entrée à l'église, avant d'être démonté et démenagé.

Pendant cette période également, de nouvelles boiseries et sculptures, une chaire à prêcher, viennent agrémenter l'église, tandis que l'enclos paroissial s'enrichit d'un ossuaire Renaissance, à quelques mètres de la chapelle Sainte-Anne, à l'angle du cimetière.

L'ère des vandales

Le déclin de l'église abbatiale, de pair avec celui de l'abbaye, commence à la fin du XVIIème siècle : à cette époque, les Pères Jésuites reçurent de Louis XIV la mission d'ouvrir, à Brest, un séminaire chargé de former les aumôniers pour les galères de la Marine Royale. Pour faire face aux dépenses, le bon plaisir du Roi leur attribua d'abord les revenus de la Collégiale du Folgoët, puis les revenus plus substantiels du monastère de Daoulas, ne laissant aux moines que le minimum vital.

Le monastère ne pouvait plus entretenir ses édifices, et les Jésuites n'en prirent nul souci. Les dégradations des tempêtes ne tardèrent pas à s'accroître.

La Révolution de 1789 vint encore précipiter les événements. Les moines durent s'en aller ; le monastère fut vendu et livré aux démolisseurs. L'église abbatiale devint propriété municipale. Ni la Commune, ni la paroisse, qui comptaient à peine 500 habitants à l'époque, ne pouvaient faire face aux dépenses d'entretien d'un tel monument. Et ce fut la ruine progressive.

Il fallut démolir le clocher roman sur le point de s'écrouler. Puis ce fut le tour du choeur gothique et du choeur des chanoines, avec leurs décors sculptés et leurs boiseries, et les vitraux, et les stalles et la galerie du sanctuaire, et les tombes...

D'après une tradition daoulaisienne, le grand vitrail, et peut-être d'autres décors de valeur, auraient été entreposés, à la démolition, dans un souterrain qui partirait de l'abbaye vers la vieille ville. Est-il encore raisonnable d'espérer une découverte ?

.../...

### Restitution partielle

Au dernier quart du siècle passé, Daoulas, dans ses malheurs, a joui d'une double chance : un curé y est venu, l'abbé Robic, amateur de beaux monuments, entreprenant et têtue comme peut l'être un vrai breton ; l'architecte diocésain de l'époque est Joseph Bigot, apparenté par mariage à l'une des familles notables de Daoulas. Tous deux s'attellent à la restauration en 1874, et ils s'occupent à la fois de l'église et du cloître roman, les travaux seront accomplis de 1877 à 1880.

Ce qui reste de l'église est remis en forme romane : le grand bas-côté-sud est détruit, et remplacé par l'équivalent de l'ancien bas-côté roman ; on y accole un petit porche roman. Quant au grand porche gothique, il est démonté pierre par pierre, et heureusement remonté à l'entrée de l'enclos paroissial, sur la place de l'église. Dans le nouvel agencement, la toiture retrouve la disposition de l'époque romane : la partie supérieure de la nef principale est à nouveau dégagée, avec ses fenêtres romanes et ses contreforts.

En remplacement du chœur gothique et du chœur des chanoines, on se contente parce que les moyens sont réduits, de reconstruire une abside et deux absidioles romanes, qui se marient bien avec la construction antique.

Et l'on ajoute une nouvelle sacristie, à l'extrémité-est de l'église, en la dotant d'un clocheton à la mesure du bâtiment.

### L'ÉGLISE ACTUELLE

Telle est l'histoire succincte de cette église, histoire sans laquelle il est impossible de s'expliquer et d'estimer à sa juste valeur ce monument précieux.

Valeur de témoignage d'un style et d'une époque : avec les restes de son cloître, l'église abbatiale de Daoulas est l'ensemble le plus complet que la période romane ait laissée en Bretagne. L'église romane de Landevennec n'est plus ; celle de Loctudy n'a ni cloître, ni la même splendeur ; Pont-Croix et Lanmeur, et La Forêt-Fouesnant n'ont conservé que des éléments de construction romane ; Locmaria-Oulmer, malgré ses qualités, ne saurait égaler la puissante majesté et l'élégance daoulasienne.

Pourtant, cette église romane est de dimensions modestes, mise à part l'élévation de la nef principale, qui atteint une hauteur exceptionnelle pour l'architecture de l'époque (12 50 m).

La nef principale, répartie en 7 travées, a 28 m de long et 7 m de large, chacun des bas-côtés mesure 3 50 m.

La beauté de l'édifice tient, non pas à ses décors sculpturaux, à peu près inexistantes, mais à son harmonie architecturale, au jeu de ses lignes, à la couleur chaude de son matériau : un grès fanézien, de fond ocre, dont les blocs sont parcourus de veines plus ou moins concentriques autour d'une sorte de noyau, et qui donnent à la pierre des reflets verdâtres ou roses. Cette pierre provient de la carrière, encore ouverte, au Roz, en Logonna-Daoulas.

.../...

La façade-ouest est un exemple robuste de la façade romane à pignon, où joue un rythme ternaire : au rez-de-chaussée, les trois arcatures des portes, dont deux sont aveugles ; au premier étage, les trois fenêtres en plein cintre ; aux deux niveaux, les deux éléments faibles encadrent le fort ; à la naissance du fronton, la petite fenêtre est très étirée en hauteur, pour tendre vers le sommet du fronton, les deux contreforts qui encadrent les ouvertures médianes, accentuent encore ce mouvement vertical, qui est solidement enfoncé entre les deux rampants de la toiture et les deux puissants contreforts aux angles de la façade.

C'est ce rythme bien équilibré qui détermine l'harmonie de cette façade. Le décor, très simple, est seulement architectural : des colonnes, une archivolte formée de deux vousoirs débordant la façade pour accroître le relief. C'est tout ! Mais il n'en fallait pas davantage.

### L'intérieur de l'église

L'intérieur a été construit dans le style pur et dépouillé de l'architecture monastique. La sculpture se réduit à presque rien ; les décors géométriques au revers de façade : entrelacs, étoiles, tresses, que l'on retrouve exactement sur la vasque antique du cloître roman ; une tête démoniaque grossièrement sculptée à l'angle de la porte d'entrée, et les décors végétaux des chapiteaux couronnant les deux colonnes rondes de la première travée, dans la nef.

Mais les lignes architecturales de la nef principale se détachent avec une netteté saisissante : après les deux puissantes colonnes, à l'entrée, deux files de piliers, tous simples, en forme de croix grecque, reçoivent des arcatures à large double rouleau, en plein cintre, où les angles vifs déterminent d'agréables contrastes d'ombres et de lumière, jouant sur les belles couleurs de la pierre veinée de logonna. Aux beaux jours de l'été, lorsque le soleil du matin entre à plein par les fenêtres du bas-côté, les couleurs des pierres veinées prennent un relief merveilleux.

Le mouvement rythmé des piliers et des arcatures, arrêté provisoirement par le grand doubleau, au haut de la nef, reprend agréablement et se termine aux arcatures légères de la nouvelle abside.

Quelques statues de valeur ornent encore l'édifice, malgré les dispersions du siècle dernier. Le crucifix en face de la chaire, qui peut dater du XII<sup>e</sup> siècle, est d'une austère majesté. Aux piliers, une Madone à l'enfant, élégamment drapée (XIV<sup>e</sup> siècle) saint-Laurent, avec son gril, Saint Roch et son chien ; Saint Sébastien, souriant dans son supplice. Dans le bas-côté nord, un Evêque, aux puissantes draperies polychromes, sans doute Saint Clair, évêque de Nantes. Au fond de l'église, dans la pénombre des fonts baptismaux, un Saint Jean-Baptiste sculpté dans la pierre de Kersanton.

On pourra également remarquer que l'église, au départ, a été construite en pente. Le banc de repos en pierre, qui court le long du bas-côté nord, s'élève au fur et à mesure que l'on monte vers le chœur ; les bases des piliers de la nef suivent le même mouvement. L'entrée de l'église comportait autrefois un escalier descendant à l'intérieur, et le pavement montait ensuite progressivement jusqu'au chœur des chanoines.

.../...

A noter encore dans la saubrière qui couronne le haut mur de la nef centrale, côté-nord : à la dernière travée auprès du chœur, une satire pittoresque d'un renard attrapant une poule, à la quatrième travée à partir du fond, une inscription en caractères gothiques tellement originaux qu'elle n'a pu être déchiffrée qu'en 1974, par l'abbé Y.-P. Castel : "L'abbé Charles fit en son temps ce bois de céans lan mil cents avecq(ue) s XX compris IX ans par O. Garic et ses aidans". Elle dit donc que l'abbé Charles (Jégou) fit en son temps les boiseries de l'église, en l'an 1529, par le travail d'O. Garic et de ses compagnons.

La chaire à prêcher, du XVII<sup>e</sup> siècle, a été classée par les Beaux-Arts pour la qualité de ses décors, caractéristiques de l'époque.

#### Une sacristie musée

La sacristie est une reconstruction de 1876-77, et constitue un véritable musée disposé au côté-nord de l'ancien chœur gothique, au chevet de l'église actuelle. Comme on peut aisément s'en rendre compte à l'intérieur de la sacristie, le mur-nord est ce qui reste de cet ancien chœur, ce mur enferme trois grands enfeus gothiques, profondément creusés, sous une voûture gothique ornée de nombreuses colonnettes et de chapiteaux d'ornementation végétale.

Le mur opposé, qui donne sur le cimetière, est encore un souvenir, il s'agit en effet de la façade de l'ancien ossuaire, placé à l'angle du cimetière en parallèle avec la chapelle Sainte-Anne, et qui datait de 1585, comme en témoigne l'inscription au-dessus de la porte d'entrée ; "MEMENTO / LAN : 1585 : MORI : RS ; FI".

Cette porte d'entrée est encadrée de deux colonnes ioniques cannelées, avec une bagne sculptée; Les fenêtres, elles, sont séparées par des pilastres à gaine.

L'intérieur de la sacristie, que l'on ne peut visiter ordinairement, conserve d'autres valeurs. La porte intérieure y donnant accès est une belle porte renaissance, en pierre de Kersanton, surmontée d'une fenêtre de style flamboyant, et accostée d'un héritier. L'ancien autel, très ouvragé, de la chapelle du Rosaire au chœur gothique, attend dans cette sacristie, une restauration future, de même qu'un monumental rétable d'autel. L'un et l'autre sont garnis de colonnes ouvragées de rinceaux de vigne. Ils seraient certes mieux placés à l'intérieur de l'église pour la joie des visiteurs amateurs de belles boiseries.

#### Un porche exceptionnel

Remonté à l'entrée du cimetière, vers 1880, quand il ne servit plus d'entrée sur le bas-côté-sud de l'église, le porche monumental étonne d'abord par sa toiture inhabituelle en Bretagne; on se croirait devant les toitures à ressauts et à pans coupés de certaines églises d'Allemagne ou d'Autriche.

Cet étonnement cède la place à l'admiration quand on étudie de près l'architecture, le décor sculpté, et surtout l'enseignement religieux développé à travers toute l'ornementation du porche.

.../...

Le style de l'architecture et de la sculpture est un mélange de gothique et de renaissance, explicable par la date de la construction, inscrite au socle de la statue de Saint-Pierre, dans la galerie des Apôtres; 1566, c'était le règne de l'abbé Jean Prédour.

Ainsi, un grand arc gothique, à voûtures multiples, délimite le décor de la façade extérieure, mais c'est un arc en anse de panier qui couronne la porte d'entrée principale, comme aussi chacune des deux petites portes du fond, qui donnaient accès à l'église. Les colonnettes des voûtures, de même que les niches dans les contreforts d'angle, sont de la Renaissance, tandis que les pinacles appartiennent au gothique. Les statues des apôtres et les niches à coquille qui les abritent sont renaissance, tandis que la Madone à l'enfant et le Saint Augustin, dans les niches des contreforts, sont nettement gothiques.

La statuaire et le décor sculpté du porche, qui semblent assez disparates, sont en réalité l'illustration d'un thème unique: la Vie, c'est le Christ, qui se communique aux membres de l'Eglise fondée sur les Apôtres, pour qu'ils portent dans le monde le fruit bon pour les hommes, ce fruit qui est symbolisé par les grappes de raisin dans la Vigne du Seigneur.

Ce thème est nettement inscrit dans le tympan de la façade, et dans ses contreforts, en une vision originale, car il semble qu'on ne la trouve dans aucun autre porche breton, sous une forme aussi bien exprimée.

L'idée centrale du thème est marquée dans le tympan et sur l'architrave qui le porte au-dessus de l'arc majeur en anse de panier; au milieu de l'architrave, trois personnages entre deux Anges, portant les bâtons du châtimement, un personnage harbu et triste, le regard tourné vers la terre: c'est Adam, l'homme du péché et de la mort, chassé du paradis terrestre. Juste au-dessus, et en correspondance, deux autres Anges, dans l'adoration, autour du Christ, l'enfant-Dieu, la Vie nouvelle, qui vient d'apparaître en ce monde, dans la mangeoire de Bethléem, et qui, lui, regarde vers le ciel. C'est bien là l'idée fondamentale de l'artiste, qui pour lui donner plus de relief, a écarté aux angles du tympan, la Vierge Marie et Saint Joseph; l'âne et le boeuf de la crèche sont à peine esquissés.

#### La Vie donnée aux hommes

La venue du Christ vie nouvelle a été annoncée; aux contreforts, de part et d'autre de la façade du porche, se trouvent la Vierge et l'Archange Gabriel de l'annonciation.

Mais désormais, cette Vie est confiée à l'Eglise, représentée à l'intérieur du porche; son chef, le Christ, trône dans sa gloire, lui qui tient l'univers dans la main; on l'a mis en évidence au-dessus des deux portes d'accès à l'église. Autour de lui, sur les côtés du porche, les douze Saints apôtres sur lesquels il a fondé son œuvre, on les reconnaît à leurs insignes traditionnels. Sur la droite, à partir du fond: Pierre, portant sur l'épaule droite, la clef du Royaume; auprès de lui son frère André, avec sa croix en oblique sur le côté; ensuite, Jacques le Majeur, le patron de Compostelle, reconnaissable aux coquilles de son chapeau et de la poitrine, et au bâton du pèlerin. Puis, voici Jean, le jeune apôtre, imberbe, portant la coupe surmontée du crâne, en souvenir du venin dont on voulait l'empoisonner; Philippe, et la pique qui le transperce; enfin, Jacques le Mineur, tenant le bâton de fouloir à la base recourbée, qui servit à l'assoisier.

.../...

## PORCHE de L'EGLISE de DAOULAS



L'APÔTRE PIERRE

Sur la gauche : face à Pierre, c'est Thomas portant l'équerre, car il est le patron des architectes, puis Simon avec la scie de son supplice, Mathias et la massue, Jude, qui n'a d'autre marque que l'Évangile, Mathieu avec sa balance de collecteur d'impôts, et enfin Barthélémy au coutelas.

Cet ensemble de statues semble provenir de deux sculpteurs : l'un cisèle des personnages larges, trapus, aux costumes à grands plis profonds, dont le plus typique est Saint Jacques le Majeur ; l'autre affectionne le personnage plus svelte, étiré même en hauteur, tel Saint Mathias.

Les niches qui enferment les apôtres sont toutes semblables, et couronnées de deux volutes en opposition, formant un décor au relief puissant.

### Une vigne au rendement inconstant

La vigne du Seigneur occupe entièrement l'arc gothique entourant le Christ et les deux portes au fond du porche.

Les rinceaux en sont fouillés en profondeur ; feuillages, grappes de raisin et personnages se détachent nettement, et sont traités de façon très adroite. Les disciples du Christ, qui a dit "Je suis la Vigne, vous êtes les sarments" produisent vraiment de bons fruits, de belles grappes, et les deux vigneron, placés à mi-hauteur, dans les rinceaux, en ont le giron bien rempli. Mais le mal demeure aussi dans la vie des chrétiens : des bêtes malfaisantes, disséminées dans les rinceaux, oiseaux, crapauds, mulots, escargots et autres, attaquent et abîment des grappes.

Le caractère très soigné des personnages sculptés et de l'ornementation a été possible, à cause de l'utilisation d'un matériau adapté, très différent de la pierre ocrée et veinée de Logonna, utilisée pour les soutènements et les murs ; le grain assez grossier et les minuscules fissures de celle-ci, ne se prêtent guère à la sculpture. Pour orner, on utilise la pierre dite de Kersanton, ou kersantite du nom du village tout proche de Kersanton, en Loperhet. C'est une pierre de couleur foncée, gris sombre ou même noire, au grain très fin ; tendre au sortir de la carrière, et facile à sculpter, elle durcit ensuite à l'air, et brave les intempéries pendant de longs siècles, comme en témoigne la conservation parfaite des décors de ce porche, vieux de plus de quatre cents ans, et pourtant exposés à la corrosion de l'air salin venant de la mer toute proche.

Avant de quitter ce porche monumental, il vaut mieux jeter un coup d'oeil sur le mur qui en est, actuellement la façade arrière : C'était autrefois le mur nu accolé au bas-côté-sud. Lorsqu'il s'est trouvé délogé par le transfert du porche, ce mur fut habillé de trois statues, sorties du chœur gothique démolí : une Pieta, d'une ampleur remarquable, un Saint Riec, évêque, et un autre évêque anonyme.

Dans le cimetière, la grande croix, qui est classée, comporte un groupe de personnages de bonne valeur sculpturale, malheureusement trop haut placés pour l'oeil nu. Ce n'est quand même pas le calvaire de Plougastel-Daoulas !

### LE MONASTÈRE DES AUGUSTINS

En raison même de sa fonction, l'enclos religieux de Daoulas est riche d'un élément majeur, que l'on ne trouve pas dans les enclos paroissiaux du Finistère, tels Saint-Thégonnec, Guimiliau ou Sizun : le monastère, dont la vitalité a produit cet ensemble monumental.

On accède à ce monastère, toujours ouvert aux visiteurs, par une double porte, non loin de la façade de l'église : une porte cochère et une porte basse pour piétons surmontée des armoiries de l'abbé Le Tellier, frère de Louvois, et ancien abbé commendataire de l'abbaye. Ces portes donnent sur la cour extérieure du monastère, celle des communs. De ces communs, il reste encore, à gauche de l'entrée, une maison, autrefois cellier des moines, à droite, une grande bâtisse, autrefois, les écuries.

La noble maison de maître, vers la droite de la cour, est un remaniement, fait au siècle dernier, de l'ancienne demeure du père abbé, dont l'austérité a été mieux sauvegardée dans le mur-arrière, le long du cloître roman.

Le chemin vers le cloître est l'allée qui part au bout de la petite construction disposée en équerre, au bout de la maison de maître.

Au long de cette allée, quatre statues ; sous les magnolias, un saint Augustin - l'évêque d'Hippone, (Afrique) - dont la règle de vie gouvernait les moines de ce lieu. Le personnage suivant, de facture très primitive, peut être identifié par comparaison avec une statue analogue récemment découverte auprès de la Fontaine Blanche, à Plougastel-Daoulas. C'est la représentation grossière d'un homme tenant en main le signe de la virilité ; souvenir d'un culte druidique ancien, célébré auprès des fontaines de l'abbaye, les sources de la vie, bien avant l'arrivée du christianisme en ces lieux. Juste au tournant de l'allée, un saint Sébastien au supplice, jeune homme souriant, auquel les yeux en amande donnent un caractère asiatique très accentué. Enfin, au bout de l'allée, à droite, à l'arrivée au cloître, une belle statue de l'apôtre saint André, avec la croix en sautoir.

### UN CLOÎTRE UNIQUE EN BRETAGNE

Et voici le cloître roman de Daoulas, le seul encore debout en Bretagne, sur trois côtés du rectangle primitif. Comme le monastère et l'église, il a subi les déprédations du siècle dernier, mais le dévouement d'un acheteur (M. des Déserts) a permis de le remettre en état sur trois faces. Construit entre 1167 et 1173, il est auréolé de sa valeur d'antiquité et de sa qualité artistique.

Dans les monastères, le cloître était une sorte de couloir couvert, entourant la cour intérieure autour de laquelle s'articulaient les bâtisses conventuelles. Ce couloir était couvert d'une toiture en appentis appuyée aux bâtiments dans sa partie haute, tandis que la partie basse reposait sur un mur ajouré par de grandes ouvertures, pour assurer un maximum de lumière dans les couloirs. Pour l'agrément de la galerie, on s'est habitué à encadrer les ouvertures par des piliers sculptés ou des colonnes supportant des arcatures au sommet du mur d'enceinte.

À l'époque romane (10e - 12e siècle), ces arcatures sont construites en demi-cercle, ou plein-cintre, tandis que le gothique, plus tard, préférera les arcatures en pointes ou ogives.

.../...

Le cloître ainsi protégé et éclairé, sert de lieu de passage pour aller d'une partie à l'autre de la maison, sans se mouiller et sans déranger les autres habitants. Là aussi, on peut circuler ou s'asseoir, pour prier, méditer, lire, ou se chauffer les pieds aux soirs d'hiver, avant d'aller se coucher.

Le cloître de Daoulas est construit en forme de rectangle, de 14,60 m sur 12,45 m ; le long des murs des quatre constructions principales du monastère : l'église abbatiale, au sud ; le logis du père abbé vers l'ouest, l'habitation des moines, au nord ; complètement disparue enfin, vers l'est, la salle capitulaire qui servait de lieu de réunion pour la communauté rassemblée.

Tous les murs du cloître donnant sur la cour intérieure sont de style roman ; arcatures, piliers et colonnes avec leurs bases, leurs chapiteaux et leurs tailloirs, - ces pierres plates qui se trouvent au-dessus des chapiteaux pour recevoir le bas des arcatures, - les décorations de feuillages ou de dessins géométriques, sont très caractéristiques de l'époque romane.

Cependant, le mur de la salle capitulaire, à l'est, et la grande vasque rétablie au centre de la cour intérieure, frappent par leur caractère plus antique : une certaine gaucherie de la construction, l'aspect massif et trapu de ce mur, avec ses arcatures basses et profondes, l'absence d'ornementation aux chapiteaux, de même que la décoration géométrique très simple de la vasque, tout cela donne à penser que ces éléments, si différents du reste, sont plus anciens et demeureraient comme témoins du premier monastère, détruit à une date inconnue, sans doute au Xème siècle.

### UNE DÉCORATION FOISSONNANTE

#### Les arcatures

Les arcatures, toutes en plein cintre, sont d'une largeur qui leur donne vigueur et majesté. Elles ne comportent cependant aucune décoration, sauf la première du côté nord-est ; celle-ci est marquée d'une suite de losanges accolés, profondément sculptés et de dimensions diverses quatre petits losanges au sommet de l'arcature sont encadrés, de part et d'autre, par quatre losanges plus grands, ce qui évite la monotonie du motif et donne une vie plus active au décor.

Les constructeurs avaient-ils rêvé de construire sur ce modèle tout le cloître ? Sans doute ont-ils reculé devant le coût d'une telle opération.

Les soutènements ; les arcatures reposent sur des soutiens variés : aux quatre angles, des piliers formés de quatre colonnes accolées, réunies sous un tailloir unique, sur le reste du pourtour, les colonnes uniques alternent avec des colonnes jumelées, sous tailloir unique également, déterminent un rythme agréable dans sa diversité.

Les chapiteaux, ces corbeilles qui se trouvent au sommet des colonnes, sont en pierre de Kersanton, permettant une sculpture fine et résistante. Ici, le décor se multiplie dans une grande variété de sculptures végétales : feuillages étalés ou pointus, droits ou recourbés, palmettes, volutes, branchages feuillus, toujours remarquables de finesse et de légèreté. C'est l'œuvre d'une imagination créatrice délicate et parfaitement maîtresse de son art et de sa technique.

.../...

Les tailloirs, ces pierres plates intermédiaires entre les chapiteaux et les arcatures, sont couverts d'une ornementation géométrique, contrastant avec les décors des chapiteaux : batons brisés, rubans plissés, étoiles, damiers, perles, nids d'abeille, au relief peu accentué.

La grande vasque, au centre de la cour intérieure, porte un décor géométrique assez proche du précédent, mais d'une profondeur plus accusée, et d'une facture plus fruste; ses motifs anciens ont pu inspirer les sculpteurs des tailloirs.

Le grand bassin circulaire est divisé à l'extérieur en dix panneaux, par une application de dix "têtes coupées, à la bouche ouverte. C'était autrefois une fontaine où l'eau, venant par une canalisation d'une colline environnante, jaillissait sous pression par un conduit renouant au cœur de la vasque, retombait ensuite dans la vasque elle-même, d'où elle s'échappait en dix cascates sortant des bouches des têtes coupées, en un murmure qui berçait la méditation des moines.

D'autres décors subsistent sur le pourtour du cloître : au mur ouest, les armoiries des Rohan, protecteurs du monastère; au mur-est, les armoiries de Jean Quéroul, abbé de 1352 à 1398; aux côtés de la porte d'entrée de la salle capitulaire, une statue de saint Pierre, portant la clef du royaume des cieux, et la statue d'un moine se rendant à son travail et portant à la main, d'après la tradition, son sac de parchemins pour la prière.

Au-dessus de la fenêtre de gauche de la salle capitulaire, a été rapportée une pierre où est représentée la résurrection du Christ : celui-ci a déjà un pied hors de la tombe, tandis que les soldats de garde sont étendus au bas du sépulcre.

Dans les frondaisons, proches du cloître, vers le nord, se dissimule une stèle, vraisemblablement du XIII<sup>e</sup> siècle, où trône une madone à l'enfant sous un arc à trois lobes.

Malgré les injures du temps et l'incurie des hommes, ce cloître de Daoulas et l'église abbatiale confient à la petite cité la garde du trésor roman de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, unique en Bretagne.

#### PROMENADE ROMANTIQUE

Si l'église abbatiale et le cloître frappent le visiteur par leur majestueux dépouillement, la surprise est grande de découvrir, au haut de l'ancienne prairie du monastère, un souvenir historique empreint de douceur et de coquetterie : l'ensemble formé par la fontaine monumentale et l'oratoire de Notre-Dame des Fontaines.

#### La fontaine

Pour trouver la fontaine sacrée, il faut prendre l'allée qui part perpendiculairement au côté-nord du cloître. On chemine entre l'antique prairie des moines et des frondaisons aux teintes variées, puis l'on traverse un boqueteau par un sentier pentu, assez glissant, et l'on découvre dans un creux, sous les ramures, la fontaine monumentale.

.../...



Sculptures de L'abbaye



Nul n'ignore l'amour des Bretons pour les sources d'eau vive : est-ce le souvenir nostalgique des mois passés au sein douillet de l'eau maternelle, avant d'affronter les rigueurs de la vie en plein air ? Est-ce simplement le respect bien réfléchi de l'eau, nécessité vitale pour la nature ? Toujours est-il que la Bretagne millénaire n'a cessé de vénérer les nombreuses sources jaillissantes qui fécondent sa terre et la gardent verdoyante à longueur d'année.

Déjà le culte druidique ancien accordait une grande place au cérémonial en l'honneur de l'eau. Ce lieu sacré en fut-il un centre ? La statue primitive de la fécondité masculine, saluée au passage, pourrait en être retenue comme le dernier témoignage.

Le christianisme arrivé en Bretagne a pris la relève en toute sincérité. Il n'oublie pas l'Esprit qui planait sur les eaux, après le tohu-bohu primitif, ni l'eau de la Mer Rouge à l'Exode, ni celle du Jourdain au baptême du Seigneur, ni l'eau qui coula du côté transpercé par la lance.

L'inscription en caractères gothiques, bien lisible, gravée au revers de la fontaine monumentale, certifie l'antiquité de la vénération chrétienne de ce lieu : "Le Xème jour de Juin l'an mil V cents l'ite fut renouvelé cette fontaine p. M.O. du Châtel de Daoulas abbé". Il y avait donc déjà, avant 1550, une fontaine bien reconnue, bien qu'on ignore quel était son aménagement.

Le monument que fit réaliser l'abbé du Chatel (abbé de 1536 à 1550) est dédié à la Vierge Marie, la mère de la Vie, comme l'oratoire voisin est celui de Notre-Dame des Fontaines.

Cette fontaine monumentale est agencée sur un plan commun à toutes les fontaines monumentales bretonnes, dont on peut voir d'autres exemples à Gouesnou, à Saint-Jacou de Plouvien, à Goulven, au Folgoët et en bien d'autres lieux.

Un mur d'enceinte, en pierres de taille, entoure à la fois la fontaine, les trois petits et le grand bassins successifs où passe l'eau des sources sacrées. La fontaine elle-même est couverte, au-dessus d'une première voûte, d'un petit oratoire gothique : sur un arc en anse de panier, se dresse un fronton triangulaire où trône, dans une niche, une belle statue de la Vierge à l'enfant. Le fronton est encadré de quatre pinacles gothiques.

En bas, au-dessous de l'arc en anse de panier, est sculpté un groupe en relief : il représente, au pied de la Croix, Sainte Catherine de Sienne, libérée, par la puissance de la croix, des douze bêtes immondes de la tentation qui la tourmentait.

Un banc de repos court sur le pourtour intérieur du mur d'enceinte de la fontaine, les pèlerins pouvaient s'y reposer et y prier, et retrouver la paix dans cet asile de fraîcheur.

On venait y implorer la guérison des maladies oculaires ou de la stérilité, et les mamans baignaient dans le bassin leurs enfants retardés dans la marche.

.../...

#### L'oratoire de Notre Dame des Fontaines

A deux pas de la fontaine, et sanctifiant les multiples sources environnantes, se dresse le coquet oratoire, dédié à Notre-Dame des Fontaines.

C'est une construction en bois, contemporaine, pour une bonne part, de la fontaine monumentale. Cependant, la façade en a été remaniée, vers 1880, pour accueillir une porte sculptée et une partie du chancel, la galerie, qui entourait autrefois le chœur des moines, dans l'église abbatiale.

Une toiture, couverte d'ardoises, aux pentes délicieusement courbées, se perd dans les frondaisons, accentuant le caractère romantique de ce monument cher aux amoureux en promenade.

L'intérieur de l'oratoire est un petit musée par tout ce qu'il rassemble : deux statues du XIIIème siècle : une Vierge à l'Enfant, et un pittoresque polychrome, plein de mouvement, de l'évêque Saint-Thélo, enroulant le cerf dont la course au cours d'une journée, devait circonscrire le territoire de l'évêché confié au ministre du Saint évêque. Un tableau représente, à genoux devant la Vierge, l'Enfant Jésus et saint Joseph, thème exceptionnel dans l'iconographie. Dans l'angle sud-est de l'oratoire, une statuette de signification incertaine : une sainte Anne couchée, ou la Dormition de la Vierge plus probablement.

Un tableau de l'Assomption. - Les armoires et le buste de l'abbé Jean Prédour (1550 1573). Est-ce le signe qu'il eût à terminer l'œuvre laissée inachevée par son prédécesseur, O. du Châtel ? Deux stalles à miséricordes, du XIIème siècle, sans doute transférées du chœur des moines, antérieur à celui des Augustins. - Enfin des sablières ouvragées servent d'appui à la toiture.

#### LA CHAPELLE SAINTE ANNE

L'enclos monastique ne renferme pas tout le patrimoine artistique de Daoulas. Même dans le domaine religieux, il faut y ajouter deux monuments, tout proches : la chapelle Sainte-Anne, et la chapelle Saint-Roch, avec sa croix celtique.

Elle n'aurait pas déparé un paysage de campagne, cette chapelle Sainte-Anne. Au visiteur qui remonte la rue de l'église aux maisons antiques, elle semble fermer le paysage. Construite en parallèle avec l'église abbatiale, juste en dehors de l'enclos monastique, elle fut d'abord un "hospice" : la tradition orale s'en souvient encore, car les vieux daoulaisiens ne parlent pas de chapelle, mais d'hospice Sainte-Anne.

Dans cet édifice, au moyen-âge, se rassemblaient les pèlerins de la région décidés à marcher en groupe vers Rocamadour, voire vers Saint-Jacques de Compostelle. La grande salle d'hôtellerie de Rocamadour affiche une grande carte des lignes de pèlerinage vers le sanctuaire, et Daoulas y figure comme tête de ligne. La construction antique était d'ailleurs plus vaste que la chapelle actuelle : au mur sud de la chapelle, on trouve en core la trace des murs d'une grande salle construite en équerre avec la chapelle, et détruite au siècle dernier. Le décor de style lombard qui y était employé atteste la vénérable antiquité de cette bâtisse, qui remontait au moins au IXème siècle.

.../...

La construction qui demeure a été remaniée en 1667 : le chevet a été aménagé selon le procédé dit "de Beaumanoir", avec ses trois pignons à fenêtres de remplage flamboyant, et les contreforts d'angle à pinacles renaissance.

À la même époque fut ajoutée la monumentale porte d'entrée, traitée en style renaissance. Chose assez insolite, les quatre colonnes et chapiteaux qui encadrent la porte d'entrée sont de l'ordre corinthien, tandis que les colonnes de l'étage sont de style ionique, avec les chapiteaux ornés des habituelles volutes aux angles : l'ordre inverse serait plus conforme aux usages. Une ample feuille d'acanthé ferme l'arc de la porte d'entrée.

Au-dessus de l'entablement couronnant le rez-de-chaussée part un premier fronton triangulaire, de grand relief, mais rapidement coupé. Les colonnes ioniques de l'étage au-dessus sont surmontées d'un fronton triangulaire, dont, cette fois, c'est la base qui a été interrompue, pour former un mouvement d'ensemble avec le fronton inférieur. Les rampants du pignon triangulaire sont ornés de choux renaissance au relief bien marqué, et aboutissent à un pinacle renaissance, surmonté d'un dôme aplati.

Entre les colonnes ioniques, dans une niche, Sainte Anne fait lire la Vierge Marie, sa fille, debout auprès d'elle, dans les niches du rez-de-chaussée, saint Joseph, l'époux de Marie, tient en main le lys fleuri, son insigne ; à la droite de la porte, saint Joachim, l'époux de sainte Anne, très typé par sa coiffure orientale. Par un escalier extérieur qui interromp la toiture, on pouvait accéder au clocher d'une harmonie remarquable dans des lignes très simples, dont la netteté se détache au clair-obscur de la lune. C'est un clocher à trois étages, au premier, un rectangle à entablement horizontal, divisé en deux chambres pour les cloches ; au deuxième, un carré à quatre ouvertures terminées en arc, au troisième, un polygone, surmonté d'une coupole renaissance, et terminé par une longue pointe. Cette diversité de composition produit un ensemble d'une unité agréable.

#### Les boiseries de l'intérieur

La chapelle Sainte-Anne a été dotée au XVII<sup>ème</sup> siècle d'un rétable, aux boiseries dorées. Le groupe central, au-dessus du maître-autel, rassemble un groupe peu commun de personnages : la Vierge et Sainte Anne sont assises de part et d'autre d'un Jésus enfant debout sur le tabernacle. Tout autour, dans le choeur, des statues de saints, appartenant au même ensemble, et représentant : à gauche du tabernacle, saint Zacharie, le père de Jean Baptiste, à droite, saint Etienne, le premier martyr, portant dans la main gauche le livre des évangiles qui rappelle sa fonction de diacre, et dans la main droite, une pierre, en souvenir de son martyre, par lapidation. Aux murs, deux évêques, sont traités comme les statues précédentes. L'un d'entre eux est sans doute saint Augustin.

Le décor des boiseries est inspiré par l'art classique grec, avec ses colonnes torsées à rinceaux de vigne, et les colonnes cannelées, toutes surmontées de chapiteaux corinthiens. Dans l'entablement qui couvre le groupe central, la frise est ornée de motifs géométriques en bas-relief, tandis que la corniche est chargée de modillons très ouvragés. Ce décor se poursuit jusqu'aux baldaquins semi-circulaires au-dessus des statues de saint Zacharie et saint Etienne.

.../...

Deux arcs, terminés par des volutes ouvragées, enclosent la partie supérieure du rétable.

L'horizontale de la base du rétable se prolonge en deux bahuts la téraux, aux vertes antiques, portant les monogrammes Anna et Joseph, d'une part, et IHS (Jésus et Maria) d'autre part.

Le mur latéral sud porte une statue du Christ aux outrages, de style populaire grave et majestueux.

À la poutre de gloire proche de la porte d'entrée est fixée une crucifixion : le Christ en croix est entouré de Marie, sa mère, et de l'apôtre Saint Jean.

Plus remarquable est la Pieta polychrome appuyée au fond de la chapelle. Le groupe de la Vierge portant le Christ sur les genoux vient d'un artiste inconnu qui possédait un sens aigu de la composition. Il a su donner une grande unité au groupe en le rassemblant autour de deux obliques, l'une est formée par le voile de la Vierge, les plis presque verticaux de son vêtement et le bras droit du Christ pendant lamentablement vers le sol, l'autre est formée par la tête et le buste fortement arqué du Christ, le bras gauche étendu par dessus le corps du crucifié venant encore accentuer le mouvement, qui se prolonge dans les jambes du supplicié.

#### SAINTE ROCHE

Daoulas possède aussi sa petite chapelle de campagne ; dans la rue qui porte son nom, la chapelle Saint-Roch dresse son humble silhouette sans prétention au flanc de la colline, vers l'est de l'ancien monastère ; le bosquet qui la protège lui donne un aspect champêtre, encore accentué par la robuste croix celtique, datant sans doute du X<sup>ème</sup> siècle. La chapelle, dont on n'a pas conservé la date de construction, a été réédifiée en 1774. Elle a dû sa construction à la libération du pays d'une grande épidémie de peste ; il y eut de célèbres par l'intensité de leurs ravages au cours du moyen-âge, et jusqu'au XVI<sup>ème</sup> siècle. La chronique du monastère rappelle celle qui, à cette époque, entraîna l'émigration d'un bon nombre de moines de Daoulas jusqu'au hameau du Fresk, sur les hauteurs d'Irvillac en attendant la fin du fléau. Santig Du, le moine de Quimper, faisait mieux en son temps !

Le visiteur qui sait s'attarder à Daoulas en repart avec une réaction d'étonnement : comment un tel ensemble a-t-il pu être méconnu pendant si long temps ? Comment aussi a-t-on pu, au siècle dernier, laisser se dégrader, et même dilapider un tel trésor ? Le monde actuel, et les pouvoirs responsables ont un respect plus actif de cet enracinement d'une communauté humaine dans son passé.

Est-il permis de souhaiter que les recherches et les efforts entrepris maintenant fassent un jour ressurgir au moins une partie du trésor disparu ? Beaucoup s'en réjouiraient de tout coeur.

### AUTOUR DE DAOULAS

Les visiteurs regrettent quelquefois de n'être pas suffisamment renseignés sur ce qui peut être intéressant à voir. Quelques indications variées, sur les environs de DAOULAS, pourront être triées selon les goûts.

La route longeant le bord de mer, de Daoulas à Logonna, offre des points de vue dominants sur des échancrures profondes de la rade de Brest. Parmi les paysages les plus pittoresques, retenons les sites de bord de mer : en Daoulas, la pointe de Rosmellec ; à Logonna, la pointe du Bendy, l'anse du Bourg, l'étang, les bois et la mer au Moulin-Mer ; à l'Hôpital-Camfrout, la presqu'île de Tibidy et au bourg même, le paysage marin, vu de préférence dans la matinée, et par marée haute.

Vers l'intérieur, la route descendant d'Irvillac sur Daoulas, et celle qui conduit du hameau de Malanty, en Irvillac, vers le carrefour de Goasven en Logonna-Daoulas, offre de magnifiques panoramas sur les vallées et collines, sur les fonds de la rade de Brest. Le point culminant de la colline qui domine le bourg de l'Hôpital-Camfrout, en direction de Daoulas, offre une vue étendue sur les vallonnements de la région, avec en arrière-plan les croupes du Menez-Hon.

Plus loin, la forêt du Cranou, plantée de chênes et facile à visiter, offre sa fraîcheur et la poésie de son ruisseau.

### SPORTS ET DISTRACTIONS

A Logonna-Daoulas, au Moulin-Mer, les amateurs de voile trouvent ce qu'ils désirent au Centre Nautique, doté d'une école de voile. Il en est de même au Centre Nautique de Rostiviec en Loperhet.

Au parc de Lann-Rohou, sur les territoires de Saint-Urbain, Pencran et Dirinon, existent un grand terrain de golf et de multiples surfaces de tennis, un stand de tir à l'arc ainsi que d'autres aires de jeux et de pique-nique, dans un beau paysage.

Le parc de Menez-Meur, à la sortie de la Commune de Hanvec, et qui fait partie de la réserve naturelle d'Armorique, offre des panoramas très variés et puissants.

### CARRIÈRES ET GÉOLOGIE

On peut voir au Roz, en Logonna-Daoulas, en bordure de la rade de Brest, le front de taille de la carrière d'où sort la pierre veinée, ocre, très utilisée dans la construction des monuments (par ex. l'église moderne Saint-Louis de Brest, ou le nouveau campanile de Guipavas) et des demeures particulières.

Les carrières modernes de kersantite sont accessibles, sur la rive droite de l'aber, à l'Hôpital-Camfrout, à quelques centaines de mètres du bourg.

.../...

Non loin de Malanty, en Irvillac, à 200 m de la petite route qui mène vers la chapelle de Coat-Nan (N-D. de Lorette), une carrière assez peu commune ; le front de taille a découvert le gîte primitif de schiste bleu, au-dessus duquel s'inscrivent les ondulations du grès projeté, comme des vagues de la mer, dans une éruption datant de quelques centaines de millions d'années.

### EGLISES, CHAPELLES ET AUTRES

Pour les amateurs, voici quelques brèves indications qui n'épuisent pas le sujet :

- 1) A SAINT-URBAIN, la coquette chapelle de Trévarn, dans un cadre boisé ; à l'intérieur, un rétable intéressant.
- 2) A IRVILLAC, au bourg, une église paroissiale, très originale, avec une façade unique en son genre, d'inspiration slave, et un ossuaire voisin. A l'intérieur, des rétables très ornés, surtout celui du maître-autel qui comporte un groupe merveilleux inspiré de l'art florentin : la Pietà et Saint Jean ; deux beaux autres groupes polychromes : Saint Yves entre le riche et le pauvre, et le martyr de Saint Sébastien. Un Saint Christophe géant, tout cassé sous le poids de l'Enfant-Jésus.

Toujours à IRVILLAC, la chapelle de la Lorette, dans un cadre rustique, possède quelques belles statues ; aux pieds de la chapelle, une fontaine curieuse, surmontée d'un calvaire encadré par deux arcs en pierre extraordinaires.

- 3) L'HÔPITAL-CAMFROUT possède, avec quelques vieilles demeures, une petite église paroissiale et un porche des apôtres dont les statues ont été achevées tout récemment.
- 4) LOGONNA-DAOULAS, en plus de son église paroissiale et de son ossuaire, possède une belle chapelle au hameau de Sainte-Marquerite, sur la route allant vers l'Hôpital-Camfrout. Non loin, à Runléo, se trouve un beau menhir christianisé : la stèle des douze apôtres.

Hors des limites du Canton de DAOULAS, il peut être utile de signaler le sanctuaire merveilleux de Ransgol, les églises de Pencran et de Dirinon, et à Plougastel-Daoulas, en plus du célèbre calvaire, sept chapelles murales (sur les huit de la paroisse) qui ne sauraient décevoir un amateur, comme d'ailleurs les sites de bord de mer de Plougastel (Keramere, en particulier).

# VASQUE CLAUSTRALE

1	2	3	4	5



6	7	8	9	10

## la vasque claustrale DE notre dame DE DAOULAS

L'une des pièces les plus remarquables de l'abbaye Notre Dame de Daoulas demeure sans conteste la vasque claustrale aux ablutions, spécimen quasi unique de cette typologie monumentale en Bretagne armoricaine et dont la datation pose problème dans le contexte délicat de la datation des différentes phases d'édification de cet établissement religieux.

L'emplacement primitif de la vasque ne paraît pas être celui qu'elle occupe actuellement, au centre du cloître, du moins le plan général des bâtiments abbatiaux daté de 1771 ne le précise guère. Elle devait sans doute se trouver au bas de l'escalier menant aux cellules des chanoines, avant le réfectoire ou la salle capitulaire.

Son utilisation impliquait, de par sa situation et son fonctionnement, un aménagement judicieux et bien étudié. En effet, elle nécessitait une adduction d'eau puissante, provenant peut-être des hauteurs de Saint-Roch, ainsi qu'une évacuation souterraine adéquate. Cette utilisation aux ablutions n'est qu'une hypothèse, car la distance entre deux bouches n'étant que de 37 cm, on peut se demander de quelle manière se lavaient les chanoines sans se mouiller les vêtements... (?). Peut-être servait-elle simplement de fontaine monumentale ?

### DIMENSIONS ET DECORATION \*\*\*\*\*

La vasque est ronde, d'un diamètre moyen de 130 cm, avec une hauteur de cuve maximale de 23 cm car en 5 endroits différents le rebord est largement usé (cause ?). L'eau y pénétrait par un orifice central de 85 mm de diamètre et s'échappait par 10 bouches (celles des "masques") espacées de 37 cm. Le liquide n'était que très peu retenu dans la vasque, les trous étant situés au niveau le plus bas de la cuve.

Entre les dix "têtes coupées" (H = 14 cm, L maxi = 9 cm, L mini au menton = 4 cm) chères aux Celtes, nous trouvons de gauche à droite le réseau décoratif suivant :

- 1) Une grande étoile cerclée à 6 branches d'un diamètre de 20 cm et deux petites étoiles identiques d'un diamètre de 10 cm.
- 2) Un décor de vannerie sur trois rangs, formant carrés de 5 X 5 cm.
- 3) Douze roues à 6 rayons d'un diamètre extérieur de 65 à 70 mm avec moyeu de 20 mm.
- 4) Croix dans un cercle de diamètre de 70 mm ; 2 rangées de 4 cercles 1/2.

.../...

5) Six rangs verticaux de zigzags délimités par un trait formant ainsi au milieu 4 étoiles simples à six branches complètes et deux moitiés ; hauteur des triangles : 40 mm, base : 30 mm. Ce motif se retrouve sur le tailloir du 31ème pilier du cloître.

6) Quinze losanges avec petites diagonales (= 30 mm) marquées et six moitiés.

7) Un décor de vannerie semblable au n° 2, également utilisé sur la frise intérieure de la façade occidentale de l'église abbatiale.

8) Huit étoiles cerclées à 6 branches d'un diamètre de 80 mm.

9) Vingt et une étoiles simples à 6 branches (3 rangs de 7), motif que l'on rencontre sur les tailloirs des 5ème et 6ème piliers du cloître (pour le 6ème, sur trois côtés seulement) ainsi que sur la frise intérieure de l'église.

10) La seule scène historique représente l'attaque d'un âne (au centre ?) par une horde de loups. C'est un lieu commun de l'hagiographie : le miracle du Saint obligeant de force le Loup à venir remplacer l'âne qu'il a dévoré est un thème de la vie de Saint Hervé (A. Le Grand, cap. VII), des traditions orales relatives à Saint Thégonnec, de la "vita primigenia" de Saint Malo dans la rédaction antérieure à Billi (avant la fin du IXème siècle - A. Le Grand, cap. VIII) et dans le folklore se rapportant à Saint Marcan (statue du Saint avec bas-relief représentant le Loup dévorant l'âne dans l'église de Saint-Marcan).

En résumé, la décoration de la vasque donne autant dans l'archaïsme (scène historique, "têtes coupées") que dans l'habileté de ses motifs géométriques ; elle "fait penser aux époques mérovingienne ou calolingienne, et ne serait pas déplacée dans un monument celtique d'outre-Manche" (R. Grand, p. 259).

Jean-Luc DEUFFIC

\* \* \*  
\*

BIBLIOGRAPHIE : R. GRAND : "L'art roman en Bretagne"  
=====  
(Paris 1958), p. 256-259

A. LE GRAND : "Les vies des Saints de la Bretagne armoricaine"  
(Édit. dite des trois chanoines,  
Quimper 1901).

## DIRINON

Situé à 4 km de DAULAS, DIRINON doit son nom à Ste Nonne. Parmi les traductions ou hypothèses avancées, la plus courante serait "Chênes de Nonn", la région devant à l'origine être une forêt sacrée s'étendant de la Mignonne à l'Elorn, où se célébrait le culte druidique christianisé au 6ème siècle par les moines venant des abbayes galloises célèbres et notamment de Landwitt (Lantidut). Elle a gardé la mémoire de Nonn et de son fils Dewy, noms que l'on retrouve dans un calendrier gallois de 730.

### LA LEGENDE DE SAINTE NONNE

\*\*\*\*\*

Ricemar<sup>th</sup>, légendaire du XIIème siècle, cité par les Bollardistes, a donné de la vie de Sainte Nonne une relation latine, amplifiée dans un mystère en langue bretonne écrit vers 1392, le plus ancien des mystères qui soit parvenu jusqu'à nous en cette langue et conservé à la bibliothèque nationale à Paris. Précedé d'un prologue et d'une exposition, il se jouait, à Dirinon, la veille du pardon. Découvert dans le tombeau de la Sainte en 1677, il a été publié en 1837, et voici, d'après son contenu, le résumé de l'histoire merveilleuse de Sainte Nonne.

Mélarie, surnommée Nonnita (nonne) à cause de l'état saint qu'elle avit embrasé, était fille de Brécan, prince souverain du pays de Calles, et d'une princesse irlandaise nommée Dinan (sans tâche). Dès sa première jeunesse elle entra dans un monastère de la Démétie ; sa beauté était remarquable et cet avantage lui devint funeste, car un jour qu'elle traversait une forêt pour se rendre à un dévot pèlerinage, elle fut aperçue par le roi Xantus, surnommé Kénétié, qui chassait en ce moment avec les seigneurs de sa cour. Le roi la trouva fraîche (mère<sup>th</sup> fleur), courtoise, douce, plaisante ; aussi, nonobstant ses supplications, il se porta emens elle aux dernières violences, puis rejoignit la chasse.

Nonne n'osant plus affronter les regards du monde, entra dans l'église la plus proche où elle se mêla à la foule. C'était un jour de pardon : Saint Gildas prêchait devant un nombreux auditoire ; mais, tout-à-coup, la parole expira sur ses lèvres, et il resta interdit. Supposant que quelqu'un de suspect s'était glissé dans l'église, il engagea tous les assistants à sortir pour lui permettre de se rassembler. Nonne seule n'obéit pas à cette injonction et resta cachée ; aussi, quand la foule rentra, le prédicateur ne put prêcher davantage. Ayant enfin aperçu la sainte, il la conjura de se retirer pour un temps, ce qu'elle fit, et, sur-le-champ, il retrouva toute son éloquence. Il expliqua alors au peuple que la présence de Nonne et de l'enfant qu'elle avait conçu, avait été la cause de son silence ; que cet enfant avait été prédestiné pour diriger la nation bretonne, qu'il aurait plus de grandeur, de science et de pouvoir que lui, et qu'il deviendrait un jour un prélat plein de sagesse et de sainteté.

Ainsi se justifia la prédiction de l'archevêque Melkon, rapportée en ces termes dans le mystère : "Un prédicateur d'Illiberie devint muet à cause d'un enfant encore renfermé dans le sein maternel ; en vain voudra-t-il parler, il ne sortira pas un mot de sa bouche. (Mar<sup>th</sup> s'eff. né gallo<sup>th</sup> rente ff guer.)"

Mais l'enfer s'émeut à l'annonce du nouveau Messie ; les augures, les magiciens, les démons, redoutant la ruine de leur puissance, délibèrent sur les moyens de faire mourir l'enfant, et persuadent à un tyran du pays que Divy, et on le laisse vivre, doit le détrôner. Le tyran jure par Dieu qu'il cherchera nuit et jour la mère et l'enfant, pour les tuer de son épée nue.

Nonne cependant approchait de son terme, et, comme une autre Marie, elle ne savait où reposer la tête. Poursuivie de tous côtés par les soldats du tyran, elle arriva sur le bord de la mer espérant pouvoir la traverser, mais tous les havres et passages étaient gardés : "Seigneur Dieu, créateur des astres, s'écria-t-elle, le moment est, je crois, arrivé ; préservez-moi de langueur et de peine. Je voudrais me transporter de l'autre côté de l'eau, mais je crains de ne le pouvoir..."

Elle n'avait pas achevé sa prière, qu'éclata un épouvantable orage ; la foudre et les éclairs, mêlés d'un vent furieux, de grêle et de pluie froide, firent trembler le tyran et ses gens qui, croyant voir la fin du monde, s'enfuirent épouvantés.

Ce fut le moment où Sainte Nonne passa en Armorique ; mais le mystère ne dit pas comment s'effectua ce voyage. Il rapporte seulement que la sainte s'étant avancée dans l'intérieur des terres, s'agenouilla sur un rocher qui s'amollit comme de la cire pour former un berceau sur lequel elle déposa son fils nouveau-né. On monta sur un rocher conique, près de la fontaine, l'empreinte des genoux de Sainte Nonne, et une rigole qui passe pour le berceau de Saint Divy. On y portait les enfants naissants qui ont une certaine ligne bleue dessinée entre les scapules. Ceux qui sont marqués de ce signe, dit "Mal de Saint-Divy", sont voués à une mort prématurée que l'on détourne par l'invocation du saint. Cependant, Sainte Nonne, après avoir rendu grâce à la Trinité, embrassa son fils et chercha un prêtre pour le baptiser ; mais l'eau manquant, une source claire et limpide jaillit aux pieds du prêtre, et des aveugles, étant venus se laver dans la même eau, recouvrèrent sur-le-champ la vue.

La fontaine de Sainte-Nonne est placée au centre d'une enceinte en pierres de taille formant un rectangle de 8 à 9 mètres de long sur 5 de large, garnie à l'intérieur de bancs en pierre à l'usage des pèlerins ou des voyageurs fatigués.

La source sacrée est abritée par une voûte en plein cintre que recouvre un toit en pierres, dont le pignon porte la date de 1623 et les armes des seigneurs de Leuzan du nom de Maufurie. Une niche au fond de la grotte contient la statue de la Sainte, et l'eau, en s'écoulant, remplit successivement trois bassins ovales.

A 500 mètres de distance, on trouve une seconde fontaine dédiée à Saint Divy. Elle paraît plus ancienne que la précédente ; son fronton porte les mêmes armes ; sa niche renferme la statue de Saint Divy revêtu de ses habits pontificaux.

Sainte Nonne continua de résider à Dirinon jusqu'à sa mort, arrivée au commencement du VI<sup>ème</sup> siècle, et l'on éleva sur sa tombe une chapelle que les traditions du pays assurent avoir été primitivement l'église paroissiale. Elles ajoutent qu'on voulut d'abord bâtir l'église à Gorré-lar-bron, mais que le maître de l'œuvre, voyant qu'une puissance invisible remuait les murs à mesure qu'il les construisait, plaça une des pierres destinées à l'édifice sur une charrette attelée de boeufs qui se rendirent d'eux-mêmes à l'endroit qu'avait choisi la sainte. Cette pierre se voit dans la chapelle de Sainte-Nonne, ainsi que sur son tombeau, sur lequel les débiteurs étaient autrefois appelés à jurer en justice.

Sainte Nonne est représentée couchée ; la tête, couronnée par un dais, repose sur un coussin soutenu par deux anges ; les mains tiennent un livre à fermoirs, et ses pieds foulent un dragon vomissant des flammes. Les statues des Apôtres, séparées au milieu par un ange tenant un écusson, sont sculptées sur les deux grandes faces du sarcophage. Ce monument en granit ne porte pas de date, mais il a les caractères du XV<sup>ème</sup> siècle (début de la statue en granit de Kersanton), et serait antérieur à la chapelle, bâtie en 1677. On assurait que chaque année, la veille du pardon, une flamme lumineuse se dirigeait de la chapelle Sainte-Nonne sur la chapelle Saint-Divy, en revenait presque aussitôt accompagnée d'une autre lumière qui retournait ensuite seule à Saint-Divy : "C'était, disait-on, la mère et le fils qui se rendaient visite".

#### L'EGLISE

+++++

Pour honorer dignement la Sainte, l'église, monument classé, fut construite fin du 16<sup>ème</sup> siècle et ornant 17<sup>ème</sup> siècle à partir de 1588. Cette date figure sur le clocher à flèche très élégante de 46 m de hauteur, inspirée de celle du Kreisler et deux galeries de cloches ayant pour modèle le clocher de la chapelle Sainte-Ame de Berben. Le porche sud date de 1618. Il renferme les statues des Apôtres et du Christ en grant. Un cadran solaire porte la date de 1653. Les gargouilles sont très originales.

L'intérieur présente un beau rétable de la Trinité, des statues anciennes et une croix de mission prêchée par le Père Mannoir en 1644, époque à laquelle il présenta pour la première fois les fameux "taelemou".

La voûte peinte est la véritable curiosité intérieure de l'église. Ces peintures représentent le jugement dernier au-dessus du maître-autel, et, semblent s'y rendre les Apôtres, les docteurs de l'église et 20 Saints et Saintes.

Bien qu'une partie de l'argenterie ait été vendue ou confiée lors de la révolution, l'église possède encore son trésor :

- un ostensor en argent,
- une croix en argent que l'on dit être celle de St-Albin,
- un calice et une patène en vermeil,
- des croix trilobées en feuille de trèfle,
- un ciboire en vermeil,
- la reliquaire de Ste Nonne en vermeil en forme de chapelle dans le goût du XVI<sup>ème</sup> siècle. Le tympan d'une des fenêtres de ce reliquaire est décoré des armes émaillées des Goulhears, des Sir de Kerbringal, des Maufurie de Leuzan et des du Beaulieu, familles possesseurs au XVI<sup>ème</sup> siècle à Dirinon.
- et enfin deux belles bannières restaurées.

#### LES MANOIRS

+++++

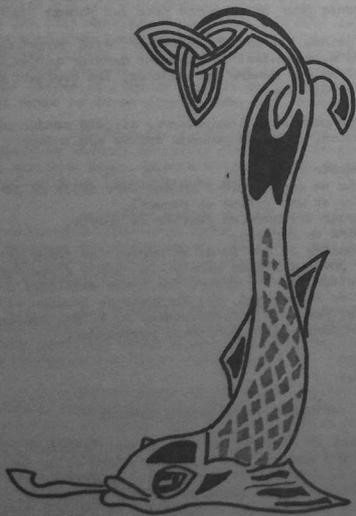
Certains, restaurés, sont encore habités :

- du plateau de Dirinon, de 141 mètres d'altitude, la vue s'étend à l'Est sur les montagnes d'Aré et au Sud sur la rivière du Piau, et l'on descend à l'ordinaire par la nouvelle route impériale qui traverse le bois du Rozario, et longe le manoir du même nom qui a succédé à un château fortifié, dont on distingue les restes au milieu du bois. Ces restes consistent dans une double enceinte défendue par un vallum et un

agger, avec un puits en maçonnerie au milieu. Rien n'indique la date des constructions, qui ont conservé le nom de Castel-Daur (château de terre). La terre du Rouazle tomba en quenouille au commencement du XVII<sup>ème</sup> siècle. Catherine, dame du Rouazle, fut mariée, en 1505, à Alain de Coëtnempren, sieur de Trécompé ; leurs descendants prirent les armes du Rouazle, et la devise : *Sel pétra ri* (prends garde à ce que tu feras).

La légende des 3 bossus relatée dans les derniers "contes" de Plougastel se rapporte à ce manoir et l'étang qui en dépendait, dont la chaussée fut construite en 1622 par Olivier de Coëtnempren, Seigneur du Rouazle. La plaque le commémorant est insérée dans le mur du vieux moulin féodal se trouvant à proximité.

- Le manoir de Penmarun,
- Le manoir de Kervern Tréana, Kervern Mirdu,
- Le manoir de Kerliesec, Kervervé,
- Le manoir de Lesquivit : le premier château construit vers 1562 appartenait en 1600 au puissant Seigneur Achille de Harlay -1er Président du Parlement de Paris- et en 1786 à Monsieur de Marigny -Gouverneur des enfants de France.



## LOPERHET

LOPERHET tient son nom de Sainte Brigitte - en breton Berch'ed - et de Log qui désignait autrefois un lieu consacré.

Commune à vocation agricole et maritime à la fois, LOPERHET s'étend de l'Elorn à la baie de Daoulas, en limite de la communauté urbaine de Brest, sur une longueur de 8,5 km environ. Elle a une superficie de 2.031 hectares et un littoral de 10 km.

Le bourg, situé sur une éminence, se trouve à 15 km de BREST et à 11 km de LANDERNEAU, deux pôles d'attraction importants pour la population.

Dans l'église on peut admirer la statue de Notre Dame de la Pitié, véritable chef d'œuvre taillé dans le granit breton.

Au nord, le panorama sur l'Elorn et le pont de Plougastel est magnifique. Il est agréable de s'y promener, le long de chemins pittoresques et colorés, bordés de magnifiques rhododendrons. Le versant de l'Elorn, entièrement boisé, est vraiment remarquable par sa végétation.

De nombreux cours d'eau sillonnent le sud de la commune. Les deux plus importants, le Glanves et la rivière de Kergoff servent de limites communales avec DIRINDON d'une part et PLOUGASTEL d'autre part.

Le sud est une succession de crêtes, d'où l'on découvre le long et majestueux promontoire de la presqu'île de Crozon.

Le petit port de pêche de Rostiviec est très accueillant. Cinq à six bateaux s'y livrent, pendant la saison hivernale, au dragage des praires, des pétoncles ou des coquilles St Jacques.

Rostiviec accueille aussi un centre nautique dynamique où jeunes et moins jeunes peuvent s'initier aux joies de la voile durant l'été. Le centre fonctionne en externat. Il faut toutefois noter qu'il est facile de trouver un terrain pour camper dans les environs immédiats.

Rostiviec et Kersanton, dans la baie de Daoulas, abritent de nombreuses embarcations de plaisance (une centaine durant les mois d'été).

Nombreux sont les plaisanciers qui se livrent aux joies de la pêche, soit en bateau, soit au lancer, le long de la côte.

Des grèves bien abritées permettent la baignade, par marée haute, ou de fructueuses pêches à pied, par marée basse (bigorneaux, coques et palourdes

surtout).

L'ostréiculture a été brutalement freinée par la disparition provisoire espérons-le- de l'huître plate, remplacée par l'huître creuse, la gigas, qui semble s'être bien adaptée.

La mytiliculture est prospère le long de l'Elorn.

Le littoral de la commune de LOPERHET se trouve dans un secteur de la rade de Brest où le potentiel morphologique pour l'aquaculture nouvelle est élevé. Suite à une étude faite par le Centre Océanologique de Bretagne, on peut remarquer qu'une partie du littoral de la commune a été retenue comme site favorable et les perspectives d'une relance de la pêche des coquillages semblent prometteuses.

Si LOPERHET a une indéniable vocation maritime, l'agriculture demeure la principale richesse de la commune, la culture de la fraise y étant particulièrement florissante.

Le Radar de Bretagne et le menhir du Carn, à quelques centaines de mètres l'un de l'autre, méritent une visite.

Notons enfin que LOPERHET, comme les autres communes du canton qui bordent la rade, bénéficie d'un micro-climat qui ajoute encore aux charmes de cette pittoresque commune.

Léo QUILLIEN,  
Adjoint-maire.



## LOPERHET

\*\*\*\*\*

### LA LEGENDE DE SAINT GWENHAEL

LOPERHET a le privilège d'avoir abrité sur son territoire un des ermitages de Saint Gwenhaël. Ceci se passait au VIème siècle, le saint homme se retira à BOTQUE-NAL (= Bod Gwénel, le buisson de Gwenhaël). Voici une légende recueillie à PLOUGASTEL, qui décrit en termes poétiques l'éducation que Saint Gwenolé donna à son disciple.

Saint Gwenhael naquit à Lanvenneg en LANRIVDARE dans le Léon. C'était le fils du tiern Ronvel et de sa femme Levenez qui étaient venus tous les deux, parmi les premiers de GRANDE BRETAGNE.

Gwenhael pouvait avoir sept ans et jouait devant la maison lorsqu'il vit passer Saint Gwenolé, l'abbé de LANDEVENNEC, qui en voyant un si joli enfant, s'arrêta et lui dit : "Mon enfant, n'as-tu pas envie de venir avec moi ?" "Oh ! mon père, lui répondit le garçon, je suis prêt à faire ce que vous voudrez et je vous suivrai où vous irez". Et voilà le jeune enfant qui suivit Saint Gwenolé sans aller à la maison, sans même dire au revoir ni à son père, ni à sa mère. "Tu es trop petit pour venir avec moi" lui dit l'abbé. Tu ne pourras même pas marcher". "Oh ! si mon père, les anges me porteront si je suis fatigué". "Bon, tu peux venir avec moi mais il faudra me suivre jusqu'au bout et ne pas tétonner de ce que tu verras. Je ne t'expliquerai le tout qu'à la fin de ton pèlerinage". "Très bien mon père, j'ai confiance en vous !".

Ils marchèrent en silence l'un suivant l'autre. Et ils arrivèrent devant un superbe pommier qui portait en même temps des pommes rouges, des pommes vertes et des fleurs. Puis ils continuèrent leur chemin et arrivèrent dans une espèce de lande desséchée et toute crevassée par la sécheresse. Il y avait dessus des vaches grasses au poil luisant, de très belles bêtes. Plus loin, c'était une prairie fertile pleine d'herbe et de fleurs mais les vaches qui y paissaient étaient maigres et décharnées. On neuglait à faire pitié. Ils se trouvèrent au bas d'un champ où des laboureurs charrouaient et hersaient la terre sans répit, tristes et soucieux et ils avaient beaucoup à travailler, leur labeur n'avancait pas. Au fur et à mesure qu'ils remontaient le champ, ils virent d'autres cultivateurs, qui, s'amusant, chantaient en travaillant et leur besogne semblait se faire naturellement sans aucun effort. Puis ils durent passer devant une haie d'épines où beaucoup de gens étaient pris et piégés parce qu'ils se tremoussaient de douleur mais ils riaient et semblaient heureux. Mais presque aussitôt, avec un vacarme épouvantable, une barrière énorme remplie de feu se leva devant eux, de laquelle s'échappaient des cris horribles et des vociférations effroyables.

Ensuite, ce fut un sentier étroit, encombré de ronces, de piqûes, d'orties où ils déchirèrent leur corps et leurs vêtements en essayant de passer. Ils arrivèrent devant un pont étroit et glissèrent qu'ils eurent bien du mal à traverser pour arriver devant une belle montagne avec une foule d'enfants qui essayaient de la gravir jusqu'au sommet, mais lorsqu'ils y parvenaient, ils roulaient jusqu'au bas et ils reconnaissaient, mais jamais ne pouvaient arriver au sommet. Au haut de la montagne était un château splendide, comme jamais fils d'homme n'en a vu. Il paraissait de diamant et brillait à tel point qu'on ne pouvait le regarder. Puis, ils se retrouvèrent sur le chemin près de LANDEVENNEC. Alors, Saint Guennolé s'arrêta et dit à Guenhael : "Maintenant mon enfant, je vais t'expliquer ce que le Seigneur Jésus a bien voulu que nous voyions. Tout d'abord le pommier portait des pommes rouges qui sont les hommes faits en pleine santé, les pommes vertes qui sont des enfants qui viennent de naître et les fleurs qui sont le germe dans le sein de la mère. Les vaches grasses sur la terre aride que tu as vues, ce sont les pauvres qui sur cette terre vivent sans se plaindre, tandis que les vaches maigres dans un pré riche et fertile sont les riches qui ne sont pas contents de leur sort. Les laboureurs au bas du champ, qui n'avancent pas dans leur travail et sont tristes, sont les gens cupides qui passent toute leur vie à peiner, même le dimanche, à amasser de l'argent, tandis qu'au haut du champ sont ceux qui avaient l'air heureux, qui suivent la loi de Dieu et savent que le paradis est pour eux. La haine d'épines où les gens souriaient malgré leur peine, c'est le purgatoire où l'espoir de voir Dieu console de toutes les souffrances ; mais le tonneau de feu qui roulait c'était l'enfer et les plaintes des damnés qui n'ont plus d'espérance. Le sentier étroit où nous nous sommes déchirés, c'était le chemin difficile du paradis et le pont, la mort qui est un passage dangereux. Les enfants qui essayaient de grimper au haut de la montagne sans y parvenir c'étaient les pauvres malheureux morts sans baptême et qui voudraient bien arriver au paradis, et le beau château au sommet de la montagne c'est le ciel où tous les efforts seront récompensés. Je sais que tu es capable de marcher sur le chemin de la vertu, où nous sommes tous deux depuis vingt ans et que tu ne succèderas".

En effet, Guenhael était devenu un jeune homme. Moine à LANDEVENNEC, il fut un modèle de zèle et de pénitence, bien plus que les autres moines, il se jetait dans l'eau jusqu'au cou, en plein hiver pour réciter les sept psaumes de pénitence, si bien que Guennolé, près de la mort, le nomma à la tête de son monastère.

Guennel fut sept ans abbé de LANDEVENNEC, puis il décida de partir avec onze moines en GRANDE BRETAGNE, au pays de ses pères. Il y resta trente ans, prêcha et établit quelques monastères. Puis il revint en Armorique sur son bateau d'osier et de cuir et accosta en Cornouaille. Son premier soin fut de faire une retraite en ermite. Il choisit pour cela le territoire de PLUGASTEL, sur un lieu nommé depuis Bod-Guennel, le buisson de GUENHAEL, entre la trêve de Sainte Honne et la chapelle de Sainte Brigitte, là où allait se faire LOPERHET.

.../...

Il doutait d'être un bon moine et faisait d'amères pénitences. Un jour qu'il se demandait si vraiment il était comme le voulait Dieu, un pauvre frappa à la porte de son ermitage. On était en hiver. Guenhael pria mais il arrêta son oraison pour s'occuper du mendiant. Il lui donna à manger, partageant avec lui son modeste repas. Puis après les grâces, le mendiant se leva et s'en alla en le remerciant. Guenhael fut étonné de voir les buissons et les arbres se couvrir de fleurs au fur et à mesure que le pauvre hère s'avançait. Et il comprit que c'était Jésus-Christ, lui-même, qui était venu lui rendre visite. A ce moment, il sut qu'il lui fallait continuer son oeuvre d'évangélisation. Il descendit la Cornouaille et fonda deux monastères au passage. Il alla jusqu'à GROIX où il releva les nombreux ermitages qu'il y avait dans l'île. Un jour que Herok, comte de VANNES, chassait, un cerf tout essoufflé vint se réfugier sous le manteau de Guenhael.

Il mourut, peu après, vers l'an 590.

LM. BODENES, Plugastel.



## LOPERHET : église et chapelles...

Loperhet dont le nom rappelle la célèbre sainte irlandaise Brigide de Kildare (Loperhet = Loc-Berhet = "Lieu consacré à Ste-Brigide") figure au XII<sup>ème</sup> siècle comme prieuré de l'Abbaye de Daoulas. Outre l'église, les chanoines de Notre Dame possédait l'hôpital de Saint Jacob qui devint par la suite une étape importante sur le chemin des pèlerins de Saint Jacques de Compostelle.

L'église paroissiale actuelle, reconstruite en 1896, sobre, ne contient comme pièces anciennes qu'une grande piéta en Kersanton (jadis polychrome) de la fin du Moyen-Age, un Christ en bois du XIV<sup>ème</sup> ou XV<sup>ème</sup> s., une chaire démentelée du XVIII<sup>ème</sup> s., et comme élément d'orfèvrerie intéressant, un calice et patène du XVI<sup>ème</sup> s. avec poinçon classé. Parmi les statues modernes, une Ste-Brigide avec à ses pieds une vache (la Ste est patronne des métagères), un groupe : Ste-Anne, St-Joseph et Notre Dame de Lourdes, St-Eloi (très populaire dans notre région) et St-Corentin.

L'ancienne église qui datait de 1645-1652 fut augmentée en 1720-21. La bibliothèque municipale de Nantes possède un précieux document (ms 949) donnant une description précise de cette église disparue : à l'intérieur de nombreux vitraux avec armoiries des seigneuries qui y avaient des chapelles particulières (Buzic de Keranc'hoat, Toutanoultré et Louet de Penanrun...) comme celle de Ste-Anne et St-Cadou, celle de Ste-Marguerite.

D'autres chapelles existaient sur le territoire de Loperhet : Saint Jacut (près de Lingoual) où il ne reste qu'une croix de bois, Saint Léonard cité par la carte de Cassini, Saint Gwenhaél à Botquenal (disparue), chapelle privée au manoir de Keranc'hoat avec quelques statues anciennes intéressantes (dont certaines proviennent de la chapelle détruite de St Jacut) : St Hervé, St Jacut, Ste Brigide, St Tanguy, etc...

Jean-Luc D E U F F I C

## HÔPITAL CAMBROUT SAINT-ELOY

Les visiteurs du Pays de DAULAS ne sauraient s'en retourner sans avoir salué le bourg le plus pittoresque de la Commune la plus orientale du SIVOM : SAINT-ELOY, aux flancs des Monts d'Arrée, avec son chêne multiséculaire, sur la place, près de l'église Notre-Dame de St-Eloy.

### A) L'EGLISE (en granit et en schiste) +++++

La forme générale de l'église est celle d'une croix, mais le plan en est assez irrégulier. On admirera le beau chevet à pans coupés et le porche au Sud, surmonté d'un joli clocher à deux étages de cloches et galerie.

L'ensemble date du début du 18<sup>ème</sup> siècle et le clocher de la fin du 16<sup>ème</sup>, début 17<sup>ème</sup> siècle.

### B) LE CALVAIRE (bourg) +++++

Le calvaire du cimetière de St-Eloy présente un socle carré à deux marches : de face, le Christ sous un dais, flanqué de deux personnages et au revers, la Vierge à l'enfant, entre St-Pierre et St-Eloi. Un angelot a été sculpté entre face et revers.

### C) LE CALVAIRE (près de Kerivoal) +++++

Envahi par les ronces et les fougères, sa base est carrée à une marche. Le fût est en schiste. Sur la face Sud, est sculpté le Christ. Les statues manquent de part et d'autre.

### D) LE CALVAIRE (entre Fresbuzic et Kerivoal) +++++

Ce très vieux calvaire a la base noyée sous les ronces. Le fût est en schiste. Sur sa face Sud est représentée la Vierge à l'enfant. Au revers se découvre le Christ (blason).

### E) LA FONTAINE NOTRE-DAME de GRACES (Le Ros) +++++

C'est une fontaine typique dans un enclos pavé et en contre-bas. Très ancienne, on y découvre une niche romane recouverte de pierres en tas et une très primitive Vierge à l'enfant. Le bassin principal s'écoule dans deux autres bassins.



# HÔPITAL - CAMFROUT

ÉGLISE NOTRE-DAME-DE-BONNES-NOUVELLES : Peinture sur bois.  
\*\*\*\*\*

Au cours des travaux de rénovation de l'église Notre-Dame-de-Bonnes-Nouvelles entrepris par M. l'abbé Le Nerrant, on découvrit en 1975 une figuration de Saint Michel, à l'occasion du décapage à la flamme de la porte intérieure de la sacristie ; la restauration en fut confiée à M. Mikel Chaussepied, artiste peintre à Brest, qui nous fit part de ses remarques. Ce ventail, 2,06 m x 1,07 m est composé de cinq planches posées de chant, épaisses de 0,03 m, excepté celle qui donne naissance aux gonds, 0,06 m. Trois traverses, engagées dans les portaises de la planche charnière, assemblent ces éléments au moyen de chevilles de bois dont les têtes ont été sciées, dans la majeure partie du panneau, pour obtenir une surface plane ; loquet et poignée à attache tréflée.

L'iconographie de cette peinture s'avère tardive pour plusieurs raisons : la contamination, fréquente à la fin du Moyen-Âge, du thème du combat contre le dragon par celui du pèsement des âmes, l'épée remplaçant la lance traditionnelle contre Satan ; un goût nouveau pour les vêtements de convention en vogue sur la scène de l'âge classique, tunique courte à encolure carrée, ceinture bleue flottant, sandales haut lacées ; enfin le renouveau du culte de Saint Michel durant le XVIIème siècle comme symbole du triomphe sur la Réforme. Il faut sans doute mettre au compte d'une habitude régionale la morphologie particulière du monstre assez futuriste d'ailleurs, et la chaîne par laquelle l'archange le tient en laisse (27).

Le panneau, préparé d'abord par un étendage de bitume de Judée, à reçu une couche localisée de blanc pour améliorer la planimétrie du support aux endroits défectueux et pour servir d'apprêt aux couleurs légères de la tunique ou du visage. La gamme colorée de cette peinture à l'huile est limitée à un jaune au soufre d'aspect brillant, à un bleu tirant sur le bleu de Prusse, à un vermillon laqué et à leurs composés avec le blanc et le noir. Mais le dessin est sommaire et le modelé indigent. Les plumes des ailes sont dessinées rapidement, les masses jaunes cernées d'un trait brun épais ; même procédé pour les jambes avec un trait bleu-gris, sans netteté, qui dissout les volumes. L'avant-bras levé est modelé par des touches blanches sur la carnation, et, sur le visage, les repeints successifs juxtaposent des plages brillantes ou mates selon les lois de la peinture à l'huile mais sans souci de leur signification plastique. Cette oeuvre, que nous datons des environs de 1700, relevant d'un métier pictural certain dans l'économie des moyens, apparaît surtout dénuée de caractère stylistique affirmé, ce qui n'est pas sans ambiguïté esthétique - artisanat ou art ? comme pour bon nombre de peintures sur lambris ou de statues décorant des édifices ruraux.

R. BARRIE  
(Extrait du BULLETIN ARCHEOLOGIQUE DU FINISTÈRE)



Saint-Eloy : le vieux chêne

(27) Similitude iconographique avec une statue en bois à Locmaria-an-Hent, en Saint-Yvi, (cf. Victor Henry DEBIDOUR la sculpture bretonne, Rennes, Plihon, 1953, p. 83 fig 12). Même laisse à l'arc triomphal de Gouézec daté de 1754.

# L'HÔPITAL - CAMFROUT

(par Jean-Luc DEUFFIC - Extrait de l'Hospitalier/79)

## I CAMFROUT. «Le ruisseau tortueux».

Ce nom de lieu se retrouve également sur les bords de l'Elorn face au Passage de Plougastel. C'est un ancien prieuré de l'Abbaye de Daoulas. On peut aussi rapprocher le «*monasterium Kamfruth*» de la «*vita Turiviva*» (Bolland. Jul. III, p. 614).

Le premier élément de camfrou est vieux breton *cam* glósé «*roblé*», moyen breton *cam*, breton moderne *kamm* «*éboiteux*», «*tordu*», vieux gallois *kam*, *cam*, moyen gallois

6 *cam*, gallois moderne *cam* «*tordu*», «*faux*», irlandais *cam*, vieil irlandais *camb*, gallois *cambio* dans CAMBIO-DU—NUM. La racine est \*(s) *kamb-* «*tordre*». (DGVB 94-95 - DEBM 241 IGEW 918 - GMB 33 - DEBM 94-95 - VGKI 45 - GPN 320-22 - CCG 40 - VVB 63 - Etud Celt. XV / 1.205)

Le second élément est *frou* «*ruisseau*», «*écouant*» attesté au XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècle. La graphie est *frot* au XIII<sup>e</sup> siècle. Le v. bret. est *frut*, *frot*, moy. bret. *froud* «*torrent*», «*écouant d'eau*». Voir l'expression *frouden-avel* «*vent impétueux*», tempête, et le nom de famille LE FROUDEC = *ir*, *sruthach* «*full of streams*», géol. id «*streaming*», cf. le nom propre FRODIC dans le cartulaire de Redon, 33, Gall. *frwd* «*torrent*», *ir*, *sruth*.

Dom Le Pelletier dans son dictionnaire breton, manuscrit daté de 1716 (édition de la Bibliothèque Municipale de Rennes 1975) en la page 526 du tome II cite CAMFROUT : «*il y a aussi en Basse-Cornouaille, près Le Faou une église dite maintenant l'Hôpital, laquelle est un ancien prieuré dépendant de l'Abbaye de Landevenec laquelle église est nommée dans les titres et par les gens du pays Camfrou ou Camfrou, le premier veut dire «*torrent courbé*», et le second «*torrent brillant*». Cette église est bâtie sur un ruisseau, qui tombant d'une montagne blanchit parmi les pierres, et en temps d'hiver et après les grandes pluies il est assez gros, et presque sec en été.*

## ADDITIF AU TOPONYME CAM-FROUT.

Monsieur le recteur Le Nerrant me rappelle l'ancienne graphie Garsfrou donnée au bourg de l'Hôpital. L'histoire de l'Abbaye de Landevenec (1644 par Dom Noël Mars) dont j'ai donné un extrait dans un des derniers bulletins de l'Hospitalier porte également Notre-Dame de Garefront. Signalons aussi Notre-Dame de La Haye, forme ancienne d'un vocable significatif. En effet, il ne fait aucun doute que «*la Haye*» se rapporte au Koad-ar-c'harz (bois du Gars), d'où aussi Garsfrou = «*le ruisseau du bois du Gars*». Cet élément se retrouve de même dans Pennahoa ar Garz et Lescot ar Garz, villages bordant le koad-ar-c'harz. Mais pourquoi ce nom si particulier de «*bois de la haie*»? L'origine en est certainement l'implantation un peu avant l'an 1000 d'une motte féodale, bastion de terre, ancêtre du château fort, dernier rempart contre l'envahisseur. Cette assertion découle du fait de la présence

de telle construction dans des lieux-dits où se rencontre ce toponyme du «*bois de la haie*»: Bohars-en-Hoat à Bohars - Coat-Garz en Plougarz - Coat-ar-Gars en Plouzévéde-La Haye à St. Divy - etc...

## ETYMOLOGIE DE GARS :

Autre forme en v. bret. *giorth* «*enclos*». Ce mot correspond à l'irlandais *gart* «*champs*», de la racine du latin *hortus*. Le mot *garth*, attesté dans les cartulaires, mod. *garz*, «*haie*, «*talus*», de «*garto*», pour correspondant le gallois-moyen et moderne *garth* 1) «*colline, promontoire*», 2) «*enclos, jardin*». DGVB 179 - RC 43,212 - GMB 254.

Il semble encore difficile de savoir exactement à quelle époque s'est effectué le changement de Garsfrou en Camfrou. L'époque révolutionnaire et ses troubles pourraient en être l'origine, également une confusion avec l'hôpital de Camfrou sur les bords de l'Elorn.

AUX ORIGINES DE L'HOPITAL-CAMFROUT...

(tiré d'une histoire manuscrite de l'abbaye de Landevenec due à D.N. MARS. XVII<sup>e</sup> siècle).

... Ce prieuré est un des premiers de ce monastère et il est aussi des derniers. Il est des premiers à raison que Gallon donna au monastère du bien uny après à ce prieuré : et est des derniers à cause que ce fut l'abbé Justin (qui estoit environ l'an 1072), lequel, du consentement de ses religieux l'érigea en prieuré comme l'on peut voir par la charte suivante :

"Sache le lecteur que Justin, abbé de Saint Gwenolé avec l'accord de son couvent, a fait concession au Christ, pour un hospice au service des pèlerins et des indigents, de la troisième partie de la dime du hameau de Patren et de la villa de Haldebert, avec toutes ses dépendances, contre sept sous reçus en signe de charité de Brian, chargé du service dudit hospice afin que ce don fût maintenu à perpétuité. Si quelqu'un voulait le détruire, qu'il sache qu'il entendra le Seigneur lui dire : "J'ai été étranglé et vous ne m'avez pas accueilli". Ceci a été conclu en chapitre après avis et approbation de tous les frères...

Par laquelle charte vous voyez que ce prieuré a premièrement été institué pour recevoir les pèlerins et étrangers, lesquels estoient assez fréquents en ces quartiers, en ces temps tant d'Ecosse, d'Irlande que d'Angleterre...

... Ce prieuré est bien gentil à une bonne lieue de Landevenec et en l'evesché de Kemper-Coréentin. L'on y peut aller par mer jusque à la porte de l'église, laquelle est es mieux ornée de Bretagne tant en calices d'argent dorrez qu'en autres ornements. Il y a une fort belle croix d'argent et une très belle bannière pour aller en procession. L'église est fort bien bastie : il y a un beau portail de pierre de taille, lequel fut fait environ l'an 1490 par la dévotion de la noblesse de la alentour, comme il paroist par leurs armes, à sçavoir de messieurs de Kerliver qui sont à costé droit, celles de Keroulay au costé gauche et celles de Kerallieu dans le milieu. L'on y voit aussi les armes de Rohan, avec un baston de mestre de camp, et ce, comme je croy, à raison qu'il est seigneur de Doulas et des environs.

Jean du Vieux-Chastel, qui en estoit prieur l'an 1490 ; obtint des indulgences de Rome pour ce prieuré, à sçavoir le lendemain de Pasques (auquel jour il y a grand concours de peuple, le premier dimanche de may, le premier dimanche après la feste de la Magdelaine, le jour de la Présentation de Notre-Dame et le jour de la dédicace de la mesme esglise, qui est le premier de septembre, ausquels jours est donné cent jours de pardon à perpétuité à ceux et celles qui visiteront ladite église et donneront dequoy entretenir les bastimens et ornements dudit prieuré...

(Transcription par J.L. DEUFFIC)  
(Extrait de Tro-dro Dowlas - Bulletin  
publié par le Cercle Culturel Daoulas)

## LE NOM DE TIBIDY ET SAINT PEBI

L'île de Tibidy, dans la paroisse de l'Hôpital, fut le premier établissement de Saint-Gwennole, au 5ème siècle, avant son installation à Landevennec.

Le nom de TIBIDY est couramment traduit par "Maison de prière", de TI, maison, et PEDI, prière. Mais ceci n'est qu'un pieux calembour, car TI-PEDI n'aurait pas pu devenir TIBIDY.

Le nom ancien de l'île est bien connu : c'est TOPOPIGIA. A notre connaissance, ce nom n'a pas encore été expliqué.

Notons en premier lieu que suivant les habitudes graphiques du vieux-breton, la terminaison -IGIA est à prononcer -IYA. C'est un suffixe substantif qui a donné les désinences des mots tels que LEWENEZ (+loweniya), KARANTEZ (+carantiya). Dans le cas présent, l'usage de cette terminaison peut se comparer à -AIE, ou -IERE dans des noms tels que La Richardaie, La Renaudière. C'est-à-dire que TOPOP- serait un nom de personne.

Nous connaissons un nom approchant, c'est celui de TYPIPIAUN, fils du chef de guerre Cunedag (donc un oncle paternel de St Divy). Il présume une forme plus ancienne (au 8ème- 5ème siècle) : + TOPOPIAN -, dans laquelle -IAN- est la terminaison latine -IAKUS, comme dans Maciānus, Resimiānus. Mais le nom comporte aussi un préfixe : TO, le même que dans Tegonec, en vieux-breton TOCONOC, un préfixe de nom d'amitié. Il reste la racine POP, qui est connue en gallois par des dérivés modernes : pybyr veut dire solide, robuste, pybyru, encourager.

La forme simple du nom : +POPIO- est conservée dans le nom gallois de Pybydd Moel (qui serait Pobey Moel en parler du Léon), nom d'un berger dans une triade traditionnelle (Leth, Mabinogion, II, p. 324) et en breton armoricain dans le nom de Pebi, un saint puisqu'il a donné son nom à Lambibi, en Argol (8km à vol d'oiseau de Tibidy). Nous en connaissons aussi des dérivés : POGEN ("fils de vigueur") et POPDELW ("apparence de vigueur"), dans une généalogie remontant à Dunant (Donatus), frère cadet du TOPOPIAN d'où nous sommes partis, et encore Pepiau (Pebiau) grand-père de Saint Dubric (Dewrig).

Le nom ancien de Tibidy rappelle donc sans doute son ancien occupant, nommé (ou surnommé) (TO)POPIO : Saint-Pebi. Si TOPOPIA avait évolué normalement, cela aurait dû donner Tebedi, puis comme Lambibi, Tibibi. Mais il y a certainement depuis longtemps une maison sur l'île ; on devait l'appeler Tebedidi, puis, pour ne pas avoir l'air de bégayer, Tebedi.

Le même accident est d'ailleurs arrivé au nom de Typipiāun, que l'on retrouve écrit Tybiāun en gallois moderne.

A.J. RAUDE

## ST\_URBAIN

HISTORIQUE . . .

=====

Avant la Révolution, les registres d'état civil d'une entité géographique relevant d'une paroisse ou d'une Trève, étaient tenus par le clergé local. Comme dans les autres départements bretons, les premiers en ce domaine, les plus anciens registres de baptême furent ouverts dans le Finistère pour obéir aux prescriptions d'ordonnances épiscopales. Avant même l'invention des autorités royales en 1539, sept paroisses du Finistère ont enregistré leurs baptêmes sur des registres aujourd'hui conservés.

Les dates de départ des registres pour Saint Urbain, d'après le guide des Archives du Finistère, est de 1648 pour celui des baptêmes et de 1674 pour celui, unique, des baptêmes, mariages et sépultures.

Vous trouverez ci-dessous la retranscription littérale de l'acte ouvrant le registre des mariages pour la Commune de Saint-Urbain :

Mariage 1793 : la Loi - le Roi

"Nous, Guillaume-Louis Alexandre GUFNEGUES, Vice-Président du district de Landerneau, en l'absence du citoyen COURTOIS, Président, avons cédé et paraphé le présent registre contenant six feuillets pour servir à constater les mariages dans le ressort de la Municipalité de Saint-Urbain pendant l'année 1793. A Landerneau le 27 décembre 1792, l'an 1er de la République.  
Signature illisible.

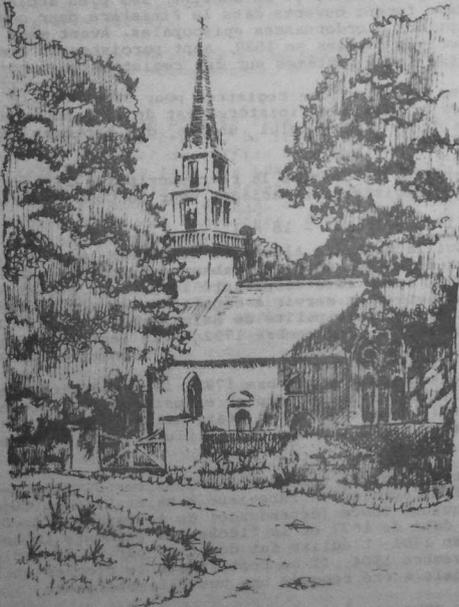
Par la loi du 20-25 septembre 1792, la Révolution française laïcise l'Etat Civil (à compter en principe du 1er janvier 1793) et le confie à un officier d'état-civil, le Maire. C'est d'ailleurs à compter de cette période que la plupart des Communes ont été créées.

Saint-Urbain dont le nom (d'après Monsieur JOURDAN de la PASSARDIERE) aurait été substitué à Saint-Uzan ou Tujan, n'était qu'une Trève (dépendance) de la paroisse de Dirinon. L'église date de 1677 et la flèche qui surmonte la tour a été achevée en 1701. L'église fut détruite par un incendie criminel le 13 novembre 1904. Il ne restait que le clocher et les murs, sur lesquels a été reposée une nouvelle charpente.

Frigée en paroisse lors du Concordat de 1801, une autre Trève de Dirinon, la chapelle de Trévarn lui fut dédiée aux jours sombres de 1793. Cette Trève de Trévarn, appelée antérieurement Saint Baharn en breton, était d'après les documents de l'époque, Saint Barnabé, très honoré à Daoulas.

L'agglomération de Saint-Urbain s'est construite aux abords de l'ancienne voie romaine, Landerneau-Daoulas. L'église, comme c'était souvent le cas, fut à l'origine du regroupement de nombreuses habitations. A la suite de la création des Départements en 1789-90 et de leur division en districts et cantons, la Commune de Saint-Urbain dépendait du district de Landerneau et du Canton d'Irvillac.

.../...



Chapelle de TRÉVARN  
St-Urbain

TREVARN . . .  
+ + + + +

La création de la chapelle et les débuts de son histoire se perdent dans la nuit des temps. Déjà en 1218, Guillaume, évêque de Quimper faisait don aux chanoines de Daoulas, des prébendes attachées à plusieurs églises, dont celle de Saint-Urbain en la Trêve de Dirinon.

La chapelle actuelle fut solennellement bénite en 1701. Dans son cadre de verdure, la chapelle offre toujours le spectacle de ses murs moussus et parfois habillés de lierre. Le placître possède un calvaire où 13 personnages entourent la croix du XVème siècle.

Cette chapelle contient un mobilier de valeur. En entrant dans la chapelle par la porte du côté Sud, le regard est attiré par un rétable de style italien aux couleurs vives, avec de nombreuses statues et des colonades. A gauche du maître-autel on remarquera aussi une piéta aux traits émouvants.

CALVAIRES  
+ + + + +

- . Trévarn : sur le placître, dans un très bel enclos, belle croix à personnages du 16ème siècle.
- . Croas ar Quinquis )
- . Chemin de Trévarn ) 17ème siècle
- . Calvaire du cimetière )
- . Croix Madec : 14ème siècle

La chapelle de Trévarn, l'Eglise paroissiale, les nombreux calvaires, le joli manoir de Beuzidou (18ème siècle) et les vieux moulins constituent les richesses de notre patrimoine artistique.

Jean MORIZUR



## « découverte DE LA commune »

Avec le beau temps revient la période des promenades. Pourquoi ne pas faire le tour de notre patrimoine religieux qui évoque l'histoire de la Commune.

A Kerbaol s'élève la Croix Rouge, près du cimetière des Saxons, croix peinte en rouge en souvenir, paraît-il, de tout le sang versé lors de la bataille qui opposa en ce lieu les Anglais et les Bretons. Toujours à Kerbaol, se dresse la Croix Marhic où se réunissaient une fois l'an, à l'appel de leur Abbé de Daoulas, tous les ermites qui méditaient tant à Trévarn, qu'au Quinquis et à Lann-Rohou. Tous rassemblés, ces moines allaient ensuite manger près d'une énorme pierre visible encore dans le parc des loisirs, pierre conservant l'empreinte d'une main.

Près du bourg, la Croix de Kergoat fut élevée en accomplissement d'un vœu, cette croix remplace un ancien calvaire de granit situé en haut de la vieille route menant à Landerneau. Dans le bourg de Saint-Urbain lui-même se trouvent : la Croix Madec, le Calvaire du cimetière, tous deux datant du 18ème siècle, de cette époque datent aussi : la Croix du Quinquis, le calvaire de Trévarn (celui-là au tronc garni de pustules et érigé pour que s'éloigne de la communauté la peste, fléau de l'époque) et le Calvaire de Cleuz Bras si joli dans son écorce de verdure.

Restent encore à voir : la Croix de Mission implantée dans le cimetière du Bourg, l'immense croix de Beuzidou faite par M. Des Abeilles et la Croix Celte de Kerdoulas élevée par M. de Boisanger à la mémoire des membres de sa famille morts lors de la dernière guerre mondiale.

Cette promenade permet de découvrir ou de revoir les 11 calvaires de Saint-Urbain.



## « découverte DE LA commune » (SUITE)

Sur de nombreux guides touristiques le nom de Saint-Urbain ne figure même pas, et pourtant, notre Commune revendique sa juste place au soleil, car pendant des années, modestement, elle a contribué au confort des populations de la région. Comment auraient fonctionné : chauffeuses, fers à repasser, filtre à eau si dans nos bois il n'y avait eu des charbonneries ? Bien sûr, la fabrication du charbon de bois se faisait sur une plus grande échelle au Huelgoat par exemple mais chacun ne peut donner que suivant son capital !

Pour les habitants de Saint-Urbain même, peu de soucis, le soir chaque famille récoltait les plus belles braises de l'âtre, les arrosait d'un peu d'eau, et les gardait pour les mettre dans le fer à repasser ; mais en ville ? Et bien, dans les bois de Créach Balbé, une quinzaine de bûcherons construisaient sur la pente raide des terre-pleins de cinq à six mètres de diamètre, et là, élevaient les meules.

D'abord il fallait tailler de petites bûches d'environ 40 cm de côté qui, montées en carré, faisaient une cheminée de 2 m à 2 m 50 de haut. Puis les charbonniers dressaient tout autour des branches, en les serrant bien les unes contre les autres. Quand le cône ainsi formé avait environ 4 m de diamètre à la base, commençait l'opération la plus délicate, la plus minutieuse : rendre hermétique le tour de la meule, pour cela, il fallait l'enduire de terre bien tassée, boucher le moindre interstice ; cela prenait des heures.

Puis le feu était mis à l'ensemble, et pendant 5, 6, ou même 8 jours la carbonisation du bois se faisait à l'intérieur de la meule, à une température d'environ 400 degrés. Quand la meule s'éteignait, le charbon de bois recueilli partait vers Landerneau ou Brest.

L'activité des charbonniers semble avoir cessé vers 1935, mais voilà qu'éclate la 2ème guerre mondiale, et le propriétaire de la Grande Briquetterie de Landerneau doit faire rouler ses camions au gazogène, alors dans les bois de Kergrenn et de Fenhep les charbonniers se mettent à nouveau à l'ouvrage ; jusqu'en 1942, 7 ou 8 meules se consument en même temps à longueur de jours.

A Saint-Urbain, braises familiales et charbon de bois sont définitivement oubliés quand, en novembre 1952, se déroule la fête de la lumière : grand repas suivi d'un bal pour honorer l'arrivée au bourg de "la fée électricité".

Mais pour alimenter nos barbecues peut-être faudrait-il, un jour, se rappeler les principes de base qui permettent la fabrication d'un charbon de bois de bonne qualité.

## « GUERN AR HOADIC » (s<sup>t</sup>\_URBAIN)

Il y a bien longtemps, me direz-vous que l'âge d'or de nos moulins Bretons a disparu. Bien éloigné aussi le temps où nous lisions dans nos livres de classe, les belles poésies sur les moulins d'Antan !

Et pourtant, j'ai regretté un après-midi du dernier été, de n'être pas un brin poète, lorsque j'ai découvert, au cours d'un de mes périples à bicyclette, un très vieil édifice, un de ces innombrables moulins qui jallonnaient autrefois nos rivières bretonnes.

Parfaitement caché, tel un trésor, au fond d'un vallon boisé, véritable nid de verdure, où seul l'éternel chant du ruisseau tout proche, accompagné de celui non-moins éternel des oiseaux, paraissaient jeter à l'adresse de la vieille demeure une dernière mélodie avant qu'elle ne disparaisse sous le linçoul du temps.

Mais avant de signer ce bulletin de décès, essayons de découvrir l'origine de ce qui fut sans nul doute à cette époque, un des lieux d'activité typiquement rural de notre Commune, le moulin et la ferme de Guern-ar-Hoadic - Vallon humide près du petit bois-, au Sud-Est de la Commune, entre les villages du "Quinquis" et de "Runaher".

Pour ce faire, j'ai pris contact avec quelques familles, dont celle des propriétaires actuels des lieux, Monsieur et Madame LE BRUN de DAULAS, qui m'ont aimablement reçu et décrit avec beaucoup de simplicité et un peu de nostalgie ce qui était la vie des meuniers en ce temps là.

Préalablement à ces évocations, Monsieur et Madame LE BRUN, ainsi que certaines personnes rencontrées me parlèrent souvent du village "Le Quinquis" situé à quelques centaines de mètres plus haut au nord. Tous sont unanimes, une communauté de moines habitait les lieux et serait à l'origine de la création du moulin de Guern-ar-Hoadic ! Il est certes reconnu que ces hommes particulièrement sensibles au recueillement et à la prière, ont été très souvent des bâtisseurs, créant bien des éléments de base de la vie économique de notre pays.

Notre moulin donc, suivant les propos recueillis, a dû être construit en deux étapes. La première a vu se réaliser le bâtiment de gauche, au premier plan sur la gravure. Des objets trouvés, l'état des lieux, une grande cheminée, autorisent à penser qu'elle a été le berceau des premiers habitants. Un axe en bois d'If datant de 1512 semble confirmer l'activité du moulin à cette époque.

La deuxième réalisation, la plus importante, celle qui fut aussi la plus cossue, se situerait vers les années 1610. Des inscriptions sur les pierres de cette construction l'attestent. Vous les trouverez dans le prolongement de la première, au deuxième plan à gauche.

Une étude du caractère architectural des demeures analogues construites à cette époque, semblerait prouver qu'elle a été bâtie par des moines bâtisseurs. Accollée à cette bâtisse devenue demeure principale, se trouve le moulin proprement dit. Ce ne fut jamais sans doute un grand moulin, mais un de ces moulins à façon qui travaillait pour les cultivateurs des environs, désirant faire moudre, froment, orge, seigle, avoine et blé noir, tant pour leur consommation personnelle que pour celle de leur bétail.

.../...

## NOTES

Le moulin n'étant pas situé aux abords directs de la rivière "La Mignonne", ses constructeurs ont été dans l'obligation de creuser un canal de plusieurs centaines de mètres reliant la rivière au moulin.

Ici pas de chute d'eau grandiose, ni de grande roue à palettes tournant de haut en bas, pas d'étang non plus, comme on en voit parfois, mais un simple canal, s'élargissant du voisinage du moulin et formant bief à l'arrivée. Une petite chute d'eau d'un mètre cinquante à peine, aux dires de Monsieur LE BRUN, amenait l'eau dans les godets d'une ou de plusieurs roues tournant horizontalement. Munies d'un système de démultiplication à engrenage très simple, ces roues faisaient tourner jusqu'à trois meules en période de fortes eaux et permettaient de réaliser une production parfois importante. Le paiement en nature s'effectuait sur la base d'un prélèvement de dix livres sur cent que contenait un sac de grains.

Certes l'activité du moulin était fonction aussi de la personnalité du meunier, et de celle de son épouse, qui elle s'occupait plus particulièrement des bêtes : quelques vaches, deux juments, plusieurs cochons élevés avec le son et les restes de farine et légumes ; poules profitant largement des avantages du moulin - en plus les soins du ménage et l'éducation des enfants.

Bref, une organisation économique de type familial permettant de se suffire, presque à soi-même. Pour la mère, un des problèmes le plus difficile à résoudre, était celui de la sécurité des enfants. En effet, la proximité des ruisseaux faisait peser le risque de noyades. Plusieurs familles ont malheureusement gardé là-dessus des souvenirs tragiques.

Nombreuses sont les familles qui y ont vécu. Nous retiendrons entr'autres, les JAN, MADEC, LAGATHU, GOURVES, LE BRUN. Cette dernière famille se rendit acquéreur des lieux en 1920. Mon hôte avait 9 ans en ce moment là et se souvient qu'une activité intense se déroulait alors au moulin. Deux charrettes partaient sur les routes plusieurs fois par semaine, effectuant la livraison des farines dans les Communes avoisinantes.

Sur le plan des contacts avec l'extérieur, le meunier et sa famille étaient favorisés. Car en ces temps-là à la campagne, les gens ne sortaient guère, hormis les cérémonies du dimanche à la paroisse et le pardon deux fois l'an à la chapelle de Trévern. Aussi c'était toujours avec joie que l'on voyait apparaître les clients cultivateurs des environs, apportant avec eux, outre leurs sacs de grains, quelques nouvelles, permettant d'alimenter la conversation et d'entretenir aussi de bonnes relations.

Ce métier, s'il est toujours empreint dans les esprits de souvenirs aussi nobles que poétiques (les chants du ruisseau, de la meule, du meunier lui-même) était dur et exigeant. Le meunier travaillait souvent très tard le soir ou très tôt le matin. Il fallait d'autre part, s'occuper des travaux des champs, à Guern-ar-Hoadic cinq hectares de terres, prairies et taillis y dépendaient. Plus l'entretien du moulin, le piquetage de temps à autre des meules et du canal qui s'effectuait l'été en période de basses eaux.

.../...

Dès 1927, et après la modernisation du moulin de Stang-Meyet, également en SAINT-URBAIN, près de la route qui mène vers Beuzidou, le travail diminua très nettement.

Le modernisme apparaissait. Déjà en 1925 l'électrification du moulin devint une réalité. Ce fut une petite révolution dans le village. Si la force motrice produite par l'eau et transformée par une dynamo en électricité allait apporter de nombreuses facilités à la réalisation des travaux au moulin et à la ferme, elle s'apprêtait à signer aussi la condamnation à mort, à plus ou moins long terme du moulin. On n'aurait plus à économiser la lampe à huile ou à pétrole, lorsque durant les longues soirées d'hiver, la famille se blottissait autour de l'âtre, écoutant les vieilles légendes des temps passés.

Par contre, cette fée des temps modernes allait permettre un accroissement de la solidarité dans le village. Particulièrement aux cours des années sombres de la guerre 1939-45, lorsque le pétrole se fit rare, et que des faits saillants survenaient au village : naissance de jeunes bêtes, maladie, etc... on s'ingénia à procurer du courant aux voisins.

Aujourd'hui le moulin et ses dépendances tombent en ruines. Notre siècle de techniques effrénées a signé son bulletin de décès. Mais ainsi va l'existence des vieux moulins comme des hommes. Sans être conservateur ni nostalgique, beaucoup pourtant ne pourront oublier le bon vieux temps où malgré la dureté de la vie comme disaient si bien, Monsieur et Madame LE BRUN : "on était HEUREUX AU MOULIN".

Jean MORIZUR



## NOTES sur la COMMUNE d'IRVILLAC

**ETYMOLOGIE** : Elle donne lieu à diverses interprétations quant à la racine du nom, soit Hervé patron présumé du lieu à une certaine époque, soit de irvi (sillons au pluriel), ce qui paraît plausible, le relief de la Commune faisant penser en effet à un terrain labouré par une immense charrue, avec ses TROIS vallées (La Mignonne ou MELL, PONT-ar-LAN, et COAT NAN).

Le suffixe AC provient d'une terminaison ancienne gallo-romaine (locus ?) lieu, rassemblement.

Les bombements ou petites collines constituent les premières contreforts des Monts d'Arrée avec les terrains schisteux et granitiques.

### L'EGLISE SAINT-PIERRE

+++++

Ancien prieuré-cure de l'abbaye de Daoulas- elle date en majeure partie du XVIIIème siècle. Le clocher a été frappé par la foudre dans la nuit du 13 au 14 janvier 1777. La chambre des cloches fut refaite en 1850 sur les dessins de Monsieur POULIQUEN alors vicaire à IRVILLAC. La façade ouest présente à sa base une porte très remarquable. Les portes sud jumelées portent la date de 1668 et sont surmontées d'une niche abritant la statue du Christ attendant le supplice. Le mobilier de l'église est très riche.

### CHAPELLE NOIRE-DAME de la DELIVRANCE

+++++

Dans le cimetière, c'est un ancien ossuaire datant du XVIIème siècle.

### CHAPELLE NOIRE-DAME DE LORETTE à Coat-Nan

+++++

En forme de croix latine, le maître autel porte en bas-relief les scènes de la Résurrection et de l'Assomption. Statues : Vierge-Mère du XVIème, St-Joseph, Ste Barbe, St-Yves, Ecce Homo. A l'extérieur moine portant le calice (St-Pascal ?).

Devant la chapelle, la fontaine est surmontée d'un curieux calvaire avec 2 bras courbes supportant deux statues : Notre-Dame, St-Yves et St-Jean, St-Pierre. Détail curieux : l'orientation de la croix elle-même est différente de 45 ° au socle construit sur la source.

### CHAPELLE SAINT-JEAN

+++++

dédiée autrefois à Saint Mélar.

Les chapelles Saint-Christophe, Sainte Brigitte, Saint Nicolas et Saint Gouesnou ont disparu.

A Coat-Nan se trouve également une carrière géologique très particulière. Elle présente un dôme de schiste primitif avec une projection de granit par-dessus ce schiste. Cette carrière est actuelle-

.../...

ment encore exploitée, fournissant même des pierres pour les chemins ; il serait intéressant de découvrir l'origine de cette curiosité géologique.

Des amas de pierres faisant penser à des tumulus sont à remarquer du côté de Roc'heur et Roc'hanay, villages bâtis ainsi que le nom l'indique sur les roches.

Tout récemment un groupe de géologues a découvert une filière de résidus ou minerais ferrugineux ayant l'apparence de pierres noirâtres compactes. Ces chercheurs ont mission de quadriller la zone s'étendant au Nord Est de la Commune et de creuser jusqu'à la première pierre rencontrée. On y a également décelé d'infimes particules de cuivre.

On m'a parlé aussi de souterrains creusés pendant la Révolution, ayant pour but de cacher des prêtres réfractaires. Ces tunnels partiraient du Manoir du Cosquer (ancien presbytère) pour aboutir au Lohan mais peut-être n'est-ce qu'un sentier très fortement encaissé ; un autre partirait du Goas (passant sous une maison pour aboutir au même endroit). Ceci sous toutes réserves - mais après tout, ça ne paraît pas dénué de fondement.

#### LE REMEMBREMENT ET SES CONSÉQUENCES +++++

La Commune d'Irvillac fut il y a une quinzaine d'années l'une des Communes pilotes désignées pour le remembrement. La décision avait été ratifiée par une forte majorité de votants signant leur approbation. Palabres, réunions d'experts, d'exploitants, ainsi que des représentants de la Chambre d'Agriculture de Quimper. Ce fut la grande affaire avec des procès et de nombreux conflits dont certains ne sont pas encore apaisés, chacun se croyant lésé à tort ou à raison dans ces échanges de parcelles.

Dès lors ce fut la furie dévastatrice : talus arasés, bosquets détruits à grand renfort de tronçonneuse et de bull-dozer, sentiers transformés en route, plus de limites naturelles avec le champ du voisin : un fil de fer prend moins de place, on continue d'ailleurs à brûler les maigres ajoncs qui ont résisté aux désherbants ; la température a baissé ; plus rien n'arrête les vents, par endroits c'est une étendue désertique surtout l'hiver, on se croirait en plaine de Beauce, les eaux de pluie drainent la terre vers les vallées.

Bien sûr les parcelles trop exigües, trop morcelées ne permettaient plus la culture intensive, (de la pomme de terre par exemple) ni la liberté de manoeuvre du tracteur. C'est aussi pour un gain de temps, donc une forte rentabilité, qu'on peut appliquer les méthodes actuelles grâce au remembrement. On peut considérer que ce sont des avantages.

Mais, l'ennui ne gette-t'il pas le paysan, l'exploitant, devant cette étendue sans obstacle naturel ?

Nos ancêtres avaient raison en édifiant ces talus pierre par pierre ; c'était tout un art. Que reste-t'il de leur sagesse et de leur bon sens dans l'âme de leurs descendants ?

A-t-on le droit de démolir ainsi l'héritage, le patrimoine foncier ? Quel triste bilan ! bocage détruit, mutilation inconditionnée d'arbres, genêts, lande... large saignée dans la colline pour couper un virage (1...)

.../...

Tout cela au profit technocratique du territoire !...  
Quelle triste dérision.

Il serait urgent de prendre des mesures pour inciter le cultivateur à stopper cette destruction massive et de lancer un cri d'alarme contre cette démesure car en fin de compte ces erreurs, ces "trahisons" se retourneront un jour contre le paysan lui-même.

Anne SALICU

+ + +  
+

## REFLEXION SUR LE PATRIMOINE

On a voulu, en haut lieu, faire de l'année 1980 une année du "Patrimoine". Radio, Télé et Presse en général ont essayé de nous sensibiliser sur le sujet. Mais qu'est-ce au fait que le "Patrimoine" ?

Etymologiquement, du latin "Patrimonium" : "Bien qui vient du Père et de la Mère (...dixit le Petit Larousse). En réalité c'est tout l'héritage dans tous les domaines : Architectures - Art - Musique - Culture - Communication ... "Patrimoine", tous ces monuments, historiques ou non, de l'imposante cathédrale à la plus modeste chapelle, du plus riche Calvaire à la simple Croix nichée au creux d'un chemin - "Patrimoine", ces peintures et tableaux, célèbres ou pas, exposés dans les musées ou conservés chez le particulier - "Patrimoine" aussi, ces chants et mélodies qui ont enchanté plus que les mélomanes, ces dialectes, langues ou parlers locaux aux accents savoureux, ces costumes révélateurs des goûts successifs des générations - "Patrimoine" encore, la Nature qui nous entoure, avec ses champs, ses bois, ses rivières et ses chemins.

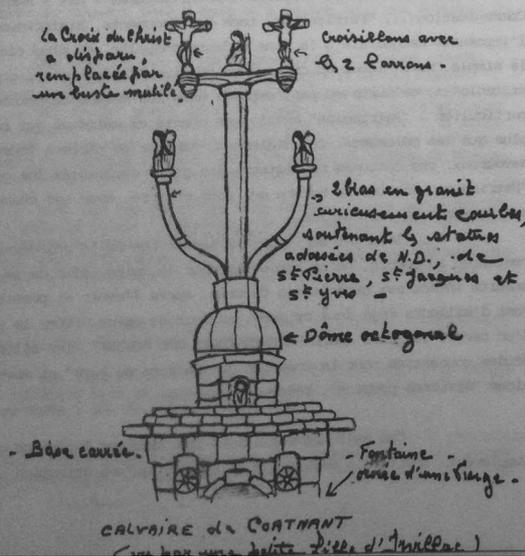
Tout cet héritage, il serait bon de le redécouvrir, de le restaurer au besoin, de le conserver pour le moins, afin de le transmettre ensuite intact aux générations futures, après l'avoir si possible agrandi ! Vont d'ailleurs déjà dans ce sens, au sein de notre SIVOM, la mise sur pied d'un cercle culturel (KELC'H SEMENADUREL BRO DOWLAS), les efforts et les études consenties pour la création de "Maisons de Pays" et même les opérations "Rivières propres", récemment lancées.

Ces quelques réflexions pour arriver à dire ce que, très simplement, Irvillac a essayé de faire pour qu'une attention particulière

.../...

soit portée cette année au patrimoine communal. C'est ainsi qu'à l'occasion des fêtes des 18 et 19 mai a été réalisée, en Mairie, une exposition de photographies et cartes postales anciennes, agrandies pour la circonstance. On pouvait aussi voir toute une série de dessins, certains fort réussis, réalisés par les enfants de l'école, à la suite de plusieurs sorties à Vélo, où, sous la conduite de leurs maîtres, ils étaient allés à la découverte de leur Commune. Exposé enfin un Inventaire des Croix et Calvaires, avec photo et description sommaire de chaque monument. On apprenait par exemple que sur le territoire d'Irvillac furent érigés jusqu'à 22 Croix ou Calvaires, la majorité de 1550 à 1560 (c'est d'ailleurs à cette époque que Mgr de NEUVILLE, évêque de St-Pol-de-Léon, fit ériger dans son diocèse 5 000 Croix environ !). Le plus célèbre Calvaire d'Irvillac est sans conteste celui de COAT NAN. Justement classé M.H. en 1976, datant de 1644, situé à proximité de la chapelle Notre-Dame de Lorette (Chapelle que la Commune vient d'achever de rénover), ce Calvaire est unique en son genre et mérite un intérêt tout particulier. Il attire d'ailleurs beaucoup de visiteurs. Mais les autres Croix, plus modestes ou méconnues, présentent également de l'intérêt et font partie de notre environnement, environnement qu'il nous faudrait, évitant l'accoutumance, à mieux regarder. On verrait ainsi que quelques unes de ces Croix ont besoin d'être consolidées, voire même complètement remontées !

Un effort est à faire pour conserver un héritage, un Patrimoine qui en fin de compte appartient à toute la Collectivité.



## G'WERS BERCH'HEB

Aet e oa Josef a Mari  
d'ober an dro d'an itali ;  
tro an Itali pan 'deus graet,  
evit loja 'deus goulnned.

"Leun ew va sal a va dhambrjow  
gant tudjentiñ a noblansow,  
gant tudjentiñ a baroned,  
dhwi so tud pour : n' oh lojan ked."

"Chwi a loj, 'ta, ar pinwidig,  
e kambrjow kder a manfig,  
gwisked en ardhant ag en our,  
pa vo Lesu e truilow pour !"

Ur dhloareg iowank ' oa en ti,  
avanesed mad gant e studi :  
-"Honnesh ew ar Werthes Vari,  
en hanu Doue, eh lojet hi !"

"Mar 'peus ken bras truez outi,  
kae war eh lerdh, dizroet hi,  
Lak anei korn ar marchost,  
un dornad fouenn a-zindani."

Nos Nedeleg ew, d'hanter-nos,  
pa ia peb heni da repos,  
pa n'eus ken na goulow na tan  
vid toma ar mabig bihan.

Skorned e oa e dreidigow,  
skorned e oant digant ar riw,  
pa gan ar dhillog diw, teir gweish :  
"Joseph, Josef, sav, kae er-maes !"

Galw ar dhillog pan doa kleved,  
Josef war e dreid oa saved,  
kerkent war e dreid e savas,  
a 'tal an nor'an heni ' teas.

- "Bonjour a joa da dud an ti,  
deodh dhwi, autrow, dreist peb heni ;  
roit ur penn-goulow da Vari,  
ag unan a verched an ti."

- "Va merched so aet da gousked,  
nemed un, so anved Berched,  
nemend ur pladh, anved Berched,  
n' e-deus na dorn na bisted."

- "Berched, Berched, gorro va mab,  
ma raio dit ur presant mad."  
-"Penaus ez ghorroin oh mab,  
pa n'em eus dorn na bistad ?"

Prest ew va dharon da ranna,  
' weled ar mabig o krena,  
e zread ag e souarnigow  
gwall skorned-oll digant ar riw."

N' oa ked eh ger peurlavared,  
dowarn, bisted so saved,  
saved det dowarn, bistad,  
evit gorren Salwer ar Bed.

Dastumet gant BODENES L.M  
(gant un nebeul kenow  
hervez ur gentañ all)  
Extrait du Bulletin du

## IRVILLAC: LE SAINT PATRON OUBLIÉ...

L'église d'IRVILLAC est aujourd'hui sous le patronnage de Saint Pierre. Il n'en était point de même autrefois puisque nous apprenons par un document du XIII<sup>ème</sup> siècle, une chartre de 1225, qui parle de l'*ecclesia Sancti Petri et Sancti Argone*", que son saint patron était à l'époque un Saint Argone.

Ce saint pose un problème, car il est totalement inconnu par ailleurs. Nulle part, ni en Armorique, ni dans les pays celtiques, on ne trouve de Saint Argon. D'où deux questions : qui était-il et pourquoi n'est-il pas resté en fonction à Irvillac ?

La première remarque qu'appelle son nom est que les noms dont la forme latine se termine en -a sont rares. Or, il s'agit bien du nominatif en -a, qu'exige le génitif en -e du texte latin (les noms qui se terminent en -a en breton moderne, comme Monna, ont normalement en latin une autre terminaison).

Le seul nom latin de forme approchante se terminant en -a est AGRICOLA. Ce nom fut porté par Cnaeus Julius AGRICOLA, légat de Vespasien puis de Titus et de Domitien en Britannie et principal auteur de l'installation du pouvoir romain dans la grande île. Il fut ensuite porté fréquemment par des bretons des grandes familles dont les généalogies nous ont été conservées. En vieux-breton on trouve ce nom sous la forme de AIRCOL.

Nous soupçonnons depuis longtemps que le nom de la paroisse d'ARGOL n'était autre que l'AIRGOL vieux-breton. En effet, l'accent breton étant sur la dernière syllabe jusqu'au XII<sup>ème</sup> siècle, la diphtongue AI de la syllabe précédente a très bien pu être réduite à A.

Or, au V<sup>ème</sup> siècle vivait un évêque breton du nom d'Agricola. Il fut un des adversaires de l'Evêque Germain d'Auxerre lorsque celui-ci fit campagne chez les Bretons insulaires pour soumettre l'église celtique à l'église romaine. Aussi fut-il qualifié de "pélagien" (le pélagianisme fut cette pseudo-hérésie qui servit de prétexte pour s'attaquer à l'église celtique). Son nom étant connu par les écrits de l'époque, il est compréhensible que la hiérarchie romaine ait vu d'un mauvais oeil le culte d'un "Sanctus Agricola", Sant Argol. Nous considérons donc comme probable que l'évêque Agricola fut le saint éponyme de la paroisse d'Argol et de celle d'Irvillac. Et il est remarquable que justement l'église d'Argol est consacré aujourd'hui à Saint Pierre et Saint Paul, comme celle d'Irvillac à Saint Pierre : les saints considérés comme romains par excellence ont remplacé le saint celtique au nom compromettant. La déformation du nom d'ARGOLA (les formes latinisées des noms des saints bretons ont souvent suivi l'évolution de la prononciation bretonne) en ARGONA aurait ainsi représenté une étape de camouflage précédant l'éviction pure et simple du saint breton.

A. J. RAUDE  
(extrait du Bulletin publié par  
Le Cercle Culturel de Daoulas)

## LOGONNA - DAOULAS

### PETIT INVENTAIRE DES MONUMENTS DE LA COMMUNE

\*\*\*\*\*

#### 1) L'EGLISE (au bourg)

Très remaniée (aile Nord de 1495, modifiée en 1597 et 1700. Aile Sud de 1710 - Façade Ouest de 1618), cette église est en forme de croix avec bas-côtés et transept double. Chevet de type Beaumanoir. Clocher à deux étages. Niche statuaire.

#### 2) MANOIR (au bourg)

Ancienne dépendance du Château de Rosmorduc, ce manoir comporte deux portes romanes, un étage, des combles à mansardes surmontées de frontons décorés et de trois cheminées. Il date du 15<sup>ème</sup> siècle et a été remanié en 1639.

#### 3) LE CHATEAU DE ROSMORDUC

Construit vers 1545, de style gothique, son aile du Midi en arcades à sa base est ornée de jolies lucarnes Renaissance. Le porche défendu par des meurtrières donne accès à une cour intérieure où se trouve un magnifique escalier. Le propriétaire est Monsieur Le Comte de Rosmorduc.

#### 4) MENHIR CHRISTIANISE

Appelé "La croix des douze Apôtres" ou "Calvaire de Runglec", c'est un des plus beaux menhirs christianisés du Finistère. 2,20 m, retaillé sur ses faces et surmonté d'une croix, il semble avoir été gravé au 13<sup>ème</sup> siècle. Sur sa face sont sculptés en bas-relief le Christ et sur 3 rangées, les 12 Apôtres, chacun dans une petite niche.

#### 5) LA CHAPELLE ST-JEAN (lieu-dit "St-Jean")

Datant du 17<sup>ème</sup> siècle, cette chapelle se découvre au lieu-dit "St-Jean" (prendre la route menant à "la pointe du Château"). Chapelle au plan rectangulaire avec sacristie attenante, sa porte est ornée d'un dragon. Le clocher est plus récent.

#### 6) LA FONTAINE (lieu-dit "St-Jean")

A 100 m au Nord-Ouest de la Chapelle se trouve le petit édifice abritant une statue de St-Jean, et orné du dragon que l'on retrouve sur la chapelle. Elle est datée de 1644.

.../...

## 7) LES CALVAIRES

Quelques calvaires à voir...

- Au lieu-dit "Kenliver", un calvaire à base carrée à trois marches est érigé. De face, se dresse le Christ. Au revers se découvre la Vierge à l'enfant (décapité). L'inscription est illisible sur le fût.

- Au lieu-dit "Penavern", un calvaire à base carrée à deux marches est érigé. De face se dresse le Christ (cassé). Au revers se découvre la Vierge à l'enfant.

- Au lieu-dit "Prat-an-Dour", un calvaire où se dressent au recto le Christ et au verso la belle piéta.

- Au lieu-dit "Clemehy", un calvaire : d'un côté le Christ entre St-Pierre et une sainte femme et de l'autre la Vierge à l'enfant entre un évêque et une sainte femme. Sur le fût, curieux bossage portant une inscription.

- Au lieu-dit "Ruliver", une stèle (menhir ?) précédée d'un autel porté par trois piliers. Fût : Christ. Sur la stèle, un ange présentant les stigmates et de part et d'autre St-Jean et un personnage. La statuette provient de l'ossuaire de Logonna.



## LOGONNA - DAOULAS

## « la croix des douze apôtres »

Logonna-Daoulas est une Commune qui ne manque pas de charmes. Ses paysages en bord de rade présentent une riche diversité : le Moulin-Mer où se mêlent terre, mer, étang et bois ; l'Anse du Bourg mystérieuse et renfermée ; le Bendy, plus dépouillé et plus ouvert, avec les croupes molles de ses collines ; le Roz au foisonnement de ses pierres ocre veinées et à la puissante muraille du front de taille en sa carrière. Au long de la nouvelle route de Logonna à Daoulas, le regard peut s'attarder sur de nombreuses vues pittoresques mariant la mer et les collines.

Le patrimoine artistique, oeuvre des générations humaines, ne la cède en rien à la nature : quelques vieilles maisons de belle allure, l'église paroissiale et son ossuaire, les deux chapelles de Sainte-Marguerite et de Saint-Jean, des calvaires rustiques semés au hasard des anciens carrefours... Héritages que l'on retrouve semblables en d'autres lieux de notre Bretagne attrayante.

Mais il est en Logonna un monument unique, malheureusement trop méconnu : la Croix des Douze Apôtres, appelée encore "Le menhir de Rungleo".

Un effort récent a été accompli pour en faciliter la découverte : désormais, une pancarte fléchée, très lisible, est érigée, en face de la ferme de Rungleo ; elle porte l'inscription : "La Croix des Douze Apôtres". C'est à l'entrée d'un chemin charretier, sur le bord de la route qui relie Logonna à l'Hôpital-Camfrout, environ à mi-route des deux bourgs, et à cinq-cents mètres avant que l'on atteigne Sainte-Marguerite en venant de Logonna.

Il faut faire une centaine de mètres sur ce chemin charretier qui ne tarde pas à s'étrangler et à se creuser d'ornières ; par mauvais temps, il est prudent de mettre des bottes ! Et là, à l'angle d'un tournant brusque du chemin, vers la gauche, on découvre à l'ombre d'un chêne, un monument très original, dont la base s'enfonce dans la naissance d'un talus, au milieu des fougères et des ronces. En cette année du patrimoine, il y aurait là un travail intéressant à réaliser, sans grands frais, pour la mise en valeur de ce monument qui en vaut la peine : empierrer solidement le chemin charretier, pour lui laisser son caractère champêtre, tondre régulièrement les talus, ébrancher légèrement le chêne qui masque trop la Croix, aménager un peu le pourtour du menhir pour le mettre en évidence : les visiteurs en seraient ravis...



Menhir de Rungleo, Croix des Douze Apôtres, ces deux noms, aussi vrais l'un que l'autre, marquent immédiatement le caractère complexe de cet ensemble de pierres travaillées.

Le matériau primitif est à l'évidence un ancien menhir, d'environ deux mètres de haut, reposant sur une base massive, plus large, en forme de carré approximatif, dont les côtés mesurent de 90 à 95 cm ; la hauteur de cette base est de 70 cm pour la partie émergeant du sol ; il est impossible de se rendre compte de ce qui est enfoncé dans la terre, et aussi de deviner sur quoi repose cette base ; les ancêtres ont dû bien calculer l'équilibre et la résistance en sous-sol, car les siècles nombreux qui nous séparent de leur travail n'ont pas causé le moindre ébranlement de la construction.

C'est une pierre de Logonna qui a été utilisée pour le menhir et pour la base : la partie inférieure du menhir qui a gardé son aspect brut original, et que les siècles ont complètement recouverte d'une patine épaisse, ne permet pas de s'en rendre compte. Mais la partie supérieure, retaillée avec soin quand le menhir a été christianisé, révèle clairement la nature de la pierre. La couleur core et les veines oxydées de la pierre de Logonna apparaissent nettement sur l'arrière du monument, en-haut de la pyramide qui a été taillée.

Quand ce menhir a-t-il été dressé ? Pourquoi est-il là ? Quel était son rôle ? Autant de questions auxquelles on ne peut répondre avec précision. Une chose paraît certaine : puisque le catholicisme, introduit dans la région vers le Vème siècle, a éprouvé le besoin de christianiser cette pierre, c'est qu'il devait se passer autour de ce monument antique des "cérémonies" incompatibles avec le christianisme, et que nos ancêtres dans la foi chrétienne ont voulu faire évoluer en sculpesse. Il n'est pas téméraire de penser aux anciens cultes druidiques...

Lorsque fut prise la décision de christianiser le menhir, on eut recours à deux moyens.

Le premier fut de placer une croix au sommet du menhir. C'est une croix d'un seul bloc, haute de 1 m 15, tandis que la barre transversale mesure 80 cm. L'axe vertical, comme la traverse du côté de la façade, est d'une coupe assez régulière ; cependant, les deux branches de la traverse se terminent en oblique, accentuant le mouvement d'inclinaison de la croix vers la droite.

Le deuxième moyen fut de couvrir la façade du menhir de sculptures chrétiennes : elles l'occupent entièrement à part le bandeau de quelques centimètres de large laissé intact sur le pourtour de la façade, pour encadrer l'ensemble de la décoration sculptée.

Le sculpteur a utilisé de façon remarquable la surface qu'il voulait décorer : la partie supérieure de la pyramide est un rectangle presque régulier ; haut de 103 cm, et large de 40 cm. C'est là, qu'est représenté le personnage principal, le Christ ; dans la main gauche il tient une boule, signifiant l'univers qui lui appartient ; la main droite, portant la marque du clou de la Passion, est dressée dans un geste de bénédiction. Le vêtement descend d'un seul jet jusqu'au bas du personnage, dont les pieds sont invisibles, et il est dessiné en trois plis verticaux rigides. Un arc très aplati cerne toute cette représentation du Christ.

.../...

La partie inférieure de la pyramide est moins régulière, et d'une hauteur à peu près égale à celle du sommet. Elle s'évase progressivement vers le bas du menhir, dans une courbe irrégulière et dissymétrique, pour atteindre une largeur de 88 cm à la rencontre avec le socle.

C'est là que le sculpteur a représenté, au-dessous du Christ, les douze Apôtres, répartis, quatre par quatre, sur trois étages, séparés par une ligne horizontale au relief assez accusé. L'étage supérieur, au-dessous du Christ, est à la fois plus étroit et plus bas que les deux autres.

Les Douze sont assez faciles à identifier pour la plupart.

A l'étage supérieur, on trouve, à partir de la gauche : Saint Pierre, tenant la clef du royaume des cieux ; André, et la croix en X de son supplice ; puis Jacques Le Majeur avec son bâton de pèlerin ; Jean, qui porte la coupe au poison.

A l'étage intermédiaire : Thomas, le patron des architectes, porte à la main une pierre taillée ; Jacques le Mineur, tient un bâton en forme de crosse ; Philippe porte sur la poitrine une petite croix ; Barthélémy tient le coutelas qui le fit périr.

A l'étage inférieur enfin : Matthieu ou Jude, sans signe distinctif notable ; Matthias, à la massue ; Simon, flanqué d'une scie redoutable ; et Jude ou Matthieu.

A part Saint André, dont le vêtement ne comporte que deux plis verticaux, tous les Apôtres sont représentés d'une manière semblable : leur tunique comporte les deux mêmes plis verticaux, mais, en plus, deux ou trois plis en oblique dans le manteau, porté en sautoir, descendent en courbe de l'épaule jusqu'à la hanche opposée.

A chaque étage, les statues sont placées dans des arcatures aux arcs en plein cintre, dont les soutènements mitoyens descendant d'un seul mouvement jusqu'aux lignes horizontales qui séparent les étages.

Le matériau utilisé, la pierre de Logona, ne permet pas la sculpture fine : le grain de la pierre ne s'y prête pas. Aussi les personnages et leur environnement paraissent-ils assez frustes si on les considère dans le détail. Mais si l'on prend du recul pour un regard global, l'ensemble du monument donne une forte impression de relief, d'unité et de vie.

A quelle époque remonte la christianisation du menhir ? Qui l'a décidée et réalisée ?

Il n'existe pas, semble-t-il, de documents écrits qui répondent à ces questions. Le monument lui-même ne donne pas de réponse. On peut facilement déchiffrer un N grossièrement gravé sur la face du socle, en haut, à droite. Sur le plat du socle, vers la gauche, existe une autre inscription, assez corrodée, où apparaissent des points profondément marqués et quelques lignes. Étaient-ce une date et l'initiale ou la marque du sculpteur ? Un spécialiste des inscriptions pourrait peut-être pousser plus loin l'analyse.

.../...

Force est pour le moment de se contenter d'hypothèses, par comparaison avec d'autres monuments. Tout semble indiquer une date très éloignée, antérieure à la période romane, au plus tard à la fin du VIII<sup>ème</sup> siècle. On serait même tenté de reculer encore plus loin : le problème du passage des rites druidiques aux comportements conformes au christianisme a dû se poser au plus tard au VII<sup>ème</sup> siècle, lorsque des communautés monastiques nombreuses se sont installées dans la région, à Landévennec, à Daoulas et ailleurs. L'avenir apportera-t-il des certitudes en réponse à ces questions ? On n'ose pas trop l'espérer.

Il existe tout de même une certitude : c'est que Logona possède dans ce menhir christianisé de Rungleo un témoin archéologique et religieux exceptionnel. Si les Bretons n'y ont pas encore été sensibilisés, d'autres en ont fait la découverte. L'auteur de ces lignes peut apporter son expérience personnelle : bien des fois, il a été interrogé sur la place de Daoulas, par des touristes allemands, en quête du menhir de Rungleo, qui avait droit à une mention, incomplète mais réelle, dans les guides touristiques en leur possession. Vous le chercherez vainement dans les guides Michelin...

Les écologistes ont encore beaucoup de pain sur la planche !

F. FALC'HUN  
Daoulas, juillet 1980.



# la chapelle sainte-marguerite 57

## A LOGONNA - DAOULAS

Une chapelle comme tant d'autres. Dans le hameau serré de Sainte-Marguerite. Sise dans un plaâtre où les arbres des parcelles voisines lui font un bel encadrement sans nuire à la santé des toitures qui commencent néanmoins à se fatiguer. Une fontaine, un "doué" dont l'eau se teint encore du bleu des lavandières qui ne se sont pas ralliées aux facilités des machines à laver.

La construction étonne par un aspect assez peu courant dans nos chapelles. La pente des toits des bas-côtés n'est pas en continuité avec la ligne habituelle des grands toits à deux versants.

§§§§§§§  
§§§  
§

La date la plus ancienne relevée dans tout cet ensemble est celle de 1515, sur le noeuil du petit calvaire en pierre de Kersanton. En fait, l'un des plus anciens calvaires datés. Le Christ est traité de manière nerveuse de même que la jolie petite Vierge à l'Enfant du revers. Une autre date, au pied du fût, en creux : 1717 montre qu'il y eut à cette époque restauration du petit monument. Ce qui amène à se demander sur quoi a porté la restauration. Nous pensons que la sculpture de la tête de la croix est bien de 1515, par comparaison avec les oeuvres du XVIème siècle. Est-ce le fût qui, abattu, a été refait en 1717 ? Est-ce l'embranchement, à trois degrés, qui vint augmenter une croix simplement plantée dans un socle cubique ? La question reste ouverte.

Quoi qu'il en soit, cette date du noeuil montre bien qu'il y avait ici, dès le début du XVIème siècle, un sanctuaire comportant une chapelle dont deux fenêtres anciennes ont été conservées dans les aménagements postérieurs.

La façade occidentale porte au-dessus de l'entrée la date de 1603. A ce moment, on décida de rabâtrer un édifice ancien en l'augmentant de telle sorte que son chevet vint jusqu'à l'extrême pointe Nord-Est de l'enclos, n'y laissant qu'un étroit passage entre son mur et le chemin menant à l'arrière. Le clocher, svelte grâce au double étage de cloches (mais il n'y en a plus sur quatre que deux désormais), sans galerie, coiffé d'une flèche pyramidale, date vraisemblablement du début du XVIIème siècle.

.../...

### A) LA FONTAINE DE SAINTE-MARGUERITE \*\*\*\*\*

La façade occidentale comporte une adjonction assez rare : la fontaine monumentale prend part à l'architecture même du mur où elle est engagée. Ceci est une indication qui a son importance. La chapelle comme la fontaine, dédiée à Sainte-Marguerite, est le relais chrétien d'un très ancien lieu sacré qui remonte sans doute au paganisme.

Sainte-Marguerite, en effet, fait partie des saintes chrétiennes qui, jusqu'à une époque très récente, étaient invoquées pour l'heureuse délivrance des femmes enceintes.

La date de 1658, gravée au-dessus de la fontaine dans le plat du mur, situe l'époque du monument dont le style est un peu massif eu égard aux colonnes courtes à chapiteaux ioniques. Le grand fronton brisé abrite une statue de Sainte-Marguerite. La représentation est traditionnelle : mains jointes, "yssant du dragon", mais elle présente une particularité très intéressante du point de vue de l'histoire des techniques. Tout en étant terminée (dans le cas présent on ne peut parler d'une oeuvre "inachevée"), certaines parties n'ont pas été "figées". Le travail de finition du sculpteur est resté suspendu. Il faut un examen attentif pour voir que seule la partie gauche de la chevelure est ciselée en mèches longues, la partie droite n'étant qu'ébauchée. La surface de la sculpture, presque partout polie, ne l'est pas au niveau de la tunique. A la Martine déjà, on voit de tels arrêts dans le traitement des chevelures de certains personnages du porche.

Cela permet de jeter un jour sur la technique des tailleurs de pierre de Kersanton puisque l'on a le travail en train de se faire. L'anonyme de notre Marguerite tourne, avec habileté d'ailleurs, la difficulté d'insérer des mains jointes, souvent raides, dans les lignes générales du bloc de pierre, les ouvrant par une série de lignes concentriques. Les plis du dessous des manches relient savamment les plis simples du corsage. On est amené à penser que notre sculpteur avait une parfaite connaissance des jeux des volumes et des lignes. Conscient des ressources de son art, il sait ainsi, comme les vrais artistes, arrêter le travail de création avant le moment où un certain lâché de finition vient enlever le piquant d'une oeuvre. L'oeuvre n'est peut-être pas "finie", mais elle est "faite". Il faut joindre à la liste des oeuvres merveilleusement belles, dites "inachevées", notre Sainte-Marguerite dans un Musée imaginaire qui est loin d'être complet.

Ces contrastes de matière et les effets d'ombre et de lumière obtenus en opposant les parties lisses et achevées, à celles encore à l'état d'ébauche couvertes de traces d'outils, sont connus de tous les grands sculpteurs de la "Déposition" de Michel-Ange, à Florence, au buste de Ravis de Chavannes par Rodin pour ne citer que deux oeuvres, justement plus connues que celle-ci.

Cette manière de faire introduit notre artiste anonyme dans la cohorte des grands.

On a voulu insister sur cette statue de Sainte-Marguerite pour montrer qu'en plein fief des tailleurs de pierre de Kersanton, on n'était pas dans la sculpture artisanale rudimentaire et populaire mais qu'il y avait des maîtres au fait des profondes motivations esthétiques.

.../...

## B) MOBILIER DE LA CHAPELLE

\*\*\*\*\*

A l'intérieur de la chapelle, le mobilier est restreint. Mais il reste encore accrochées aux murs, 10 statues de bois. Il ne semble plus qu'elles aient un lien avec quelque fonction liturgique. Il n'y a plus de retables surmontant des autels avec leurs niches. Néanmoins, ces statues sont intéressantes et marquent plusieurs époques et plusieurs styles.

Les plus anciennes sont la Vierge et Saint Jean, dans le chœur. Leur revers sculpté montre que ces statues qui se font pendant proviennent d'une poutre de gloire. Par contre, le crucifix de la nef ne paraît par avoir appartenu à l'ensemble primitif. Statues, de type allongé, leurs plis portent, dans leur verticalité tranquille, une note de hiératisme d'assez haute époque.

Il en est de même d'une autre statue de la Vierge, mains jointes, au revers sculpté, vestige d'un ensemble destiné aussi à une poutre de gloire. Mais cette statue placée dans le fond de la chapelle, a ses plis plus amples et plus creusés.

Toutes les autres statues sont des statues d'applique au revers évidé.

Le Christ ressuscité bas-côté Sud, est du type hiératique. La gaucherie avec laquelle le sculpteur replie le bras droit, dont la main montre la plaie, confère à cet objet une curieuse allure.

Dans le même bas-côté, une statue difficile à identifier : Saint-Pierre ou Trinité ? En effet, le personnage, largement drapé dans sa chape, assis sur un banc à moulurations simples, porte la tiare et l'on peut hésiter. Mais le personnage béni de la dextre et la main gauche, désormais détachée, est dans la position de tenir un sceptre (disparu). Une trinité comporterait la présence d'un crucifix, ou du moins les attaches de celui-ci. Quant à la colombe elle n'est pas non plus présente. Verrouillée, c'est une bonne sculpture du XVIème siècle.

L'évangéliste Saint-Marc est représenté magnifiquement. Assis sur un siège à dossier incurvé aux accoudoirs à volutes, il écrit le message sacré dans un large volume posé sur le genou gauche, la main, de ce même côté, tenant l'encrier. Le lion de Saint-Marc est paisiblement couché aux pieds de l'évangéliste qui s'en sert comme d'un escabeau pour y poser le pied afin de mieux assurer l'équilibre du livre placé sur le genou.

Dans le bras Sud du transept, Saint Herbot. Le vent de l'époque baroque soufflé dans la robe de l'ermite et fait voler légèrement son scapulaire. Souliers à bouts carrés, à hauts talons, tout dénote un sculpteur apparenté à ceux qui furent formés dans les ateliers de la Marine à Brest. Une note originale lui a été apportée au cours d'un renouvellement de la peinture, dans le cours du XIXème siècle ... Les couleurs républicaines marient, assez heureusement, leur trichromie : tunique blanche, scapulaire bleu et manteau de chœur à capuche rouge, le tout bordé d'or.

.../...

On finira par la statue de Sainte-Marguerite, la patronne du lieu. Debout, sur le dragon, on dirait une réplique très libre de la statue en pierre de Kersanton de la fontaine extérieure. Le marcot porte les mêmes lambrequins, mais plus élaborés, le dragon a la même position. Mais ici deux angelots, ailes déployées, sont fixés de part et d'autres au niveau des épaules. Nous y reconnaissons, volontiers, des éléments (provenant de la niche disparue) que l'on a fixés ici avec une naïveté bien sympathique.

On notera encore quelques détails particuliers. Le petit Saint-André sculpté sur une pierre d'angle du bras Sud, à l'extérieur. Le vestige d'un cadran solaire au pied du contre-fort Sud. La marquetterie de bois incluse dans le pavé cimenté devant le maître-autel.

Et l'on peut s'empêcher, pour clare, de transcrire la si jolie berceuse sur quatre notes qu'une tradition vivante nous fit entendre il y a quelques décennies. Les flots du sommeil qui angoissent l'enfant qui redoute de s'y livrer se mêlent à ceux de la rivière où la mère va laver les langes.

La prosodie populaire y allonge progressivement les vers dans une charmante mélodie, un peu lancinante, sur cinq notes.

Dodo, petite  
Sainte-Marguerite  
Fais dodo si vous voulez  
Car maman va s'en aller  
À la rivière  
Laver ses affaires  
Quand maman reviendra  
Marguerite dormira.

Est-ce français, est-ce breton ? Pour qu'elle ne soit pas perdue, nous nous permettons d'en donner la transcription musicale.

Do-do petite Sainte Marguerite Fais do-do si vous voulez  
car Maman va s'en aller à la rivière - laver ses affaires  
Quand Maman reviendra Marguerite dormira.

par Yves-Rascal CASTEL

## LOGONNA ET HANVEC

61

André BERNICOT

+++++

(Extrait du Bulletin du Cercle Culturel Daoulas)

Ce conte de notre région n'est pas une simple amulette. On l'interprète comme une sorte de Quête du Graal, où le héros doit franchir des étapes d'initiation avant de pouvoir épouser la fille qui lui est destinée. Il y a là aussi un thème constant dans la tradition celtique : la mort du père au moment des noces de sa fille : la souveraineté ne peut appartenir qu'à un seul.

M A L V I N A ou LES POIRES D'OR

=====

roi  
stupéfiant

Il était une fois, entre Daoulas et Logonna, un roi. Oh, pas un grand roi, un petit roi qui possédait un petit domaine où se trouvait un joli verger, dont le joyau était un poirier. Et il était spontus, ce poirier, car tous les ans il donnait trois poires en or. De fait, c'était la fortune du roi. Mais, -car il y a un mais- ces poires disparaissaient juste au moment où le roi se rendait compte qu'elles étaient mûres. Le lendemain, plus de poires. Cela mettait notre roi dans l'embaras, car sans ce petit trésor il devait travailler pour nourrir sa famille, et il avait bien une demi-douzaine de filles, et deux garçons, Yann et Klawd.

Ce poirier spontus était bien bizarre, en effet. En juillet ses petites poires étaient en argent ; en août elles étaient en or, mais grosses comme des citrouilles. Et notre pauvre roi, au lieu de cueillir les poires en argent, attendait le mois d'août en se disant : "Dans deux ou trois jours, elles seront à point". Mais il attendait de trop et patatras : plus de poires.

C'est alors que Yann dit à Klawd : "Ecoute, nous allons monter la garde auprès du poirier ; au bon moment, on chaparde les poires, et à nous le trésor".

Ces deux garçons étaient très différents l'un de l'autre. Yann -ah, ce Yann !- était un bon à rien qui passait son temps à dormir ou à boire dans les auberges de Daoulas, et il avait déjà eu des ennuis avec les gendarmes. Klawd, lui, était un bon gars, il sonnait du biniou dans les festou-nos, et était beau garçon, ce qui plaisait aux filles du canton.

Klawd répondit à Yann que les poires étaient à leur père, et qu'ils ne pouvaient les prendre. C'est alors que Yann pensa à demander au roi de faire un partage. Le père connaissait bien son bon à rien de Yann, mais il accepta : la poire du Nord à Yann, celle du Sud à Klawd, et celle du milieu serait aux filles.

.../...

62

Vers la fin de juillet les poires prenaient déjà une teinte dorée. Yann décida de surveiller cela de plus près. Pendant deux jours et deux nuits tout alla bien, mais le troisième jour le lambig fit dormir notre compère, et arriva ce qui devait arriver : la poire du milieu avait disparu. Ce ne fut pas pour attrister le jeune homme : la sienne était toujours là. Mais il se promit de se tenir éveillé les autres jours. -oh, maintenant vous commencez à connaître Yannig : après le lambig, le chuistr, et on dort, et on ronfle, et le matin : plus de poire du Nord.

Alors, Yann fit tant de reus que Klawd lui promit la moitié de la sienne, et ce serait lui qui veillerait la nuit prochaine. Il s'arma d'un penn-bash. Au début, tout alla bien ; lorsque le premier coup de minuit sonna à l'église de Daoulas, un hibou qui était perché dans le poirier s'envola en poussant des cris. Klawd vit un bras, un bras très long qui serpentait entre les feuilles. Il prit son penn-bash et égrapa la main qui lâcha la poire d'or, et entendit un cri - en fait c'était un hurlement à vous faire froid dans le dos - puis ce fut le silence.

Klawd ramassa la poire d'or et se demanda ce qu'il allait faire de la main flastred qui gisait à côté, car le coup de penn-bash avait été violent et la main avait été arrachée. Il pensa à la jeter à la mer, là-bas au Bendy. Mais peut-être que cette main était celle d'un géant très riche qui serait content de la retrouver, surtout si on pouvait la remettre en place.

Il faut vous dire maintenant que Klawd, en sonnait son biniou à droite et à gauche dans les pardons, avait entendu dire qu'à côté de Plougastel il y avait un sorcier qui savait arranger les mains, les bras des statues, et peut-être qu'il connaissait des lousou pour arranger les mains des géants.

Klawd partagea la poire avec son frère, et comme il était généreux il donna une partie de son morceau à ses soeurs. Et, de ce pas, il se rendit à Plougastel où le sorcier lui dévoila son secret pour recoller des bras et des mains. Klawd retourna à Daoulas juste pour voir que Yann était mew-dall. Il avait déjà bien entamé sa part du trésor - et que toute la ville était sur la place pour entendre que le crieur annonçait que le Roi de la forêt de Krannou donnerait sa fille Malvina à celui qui le guérirait d'une blessure attrapée à la guerre. "O-pa-la", se dit Klawd, "c'est celui-ci le voleur de poires".

Yann avait entendu cela aussi. On peut être ivre, mais parfois on se dégrise lorsqu'il y a quelque chose d'important, et c'était le cas. Il partit à pied vers la forêt de Krannou. Au bout de trois jours il n'était toujours pas revenu. Klawd était inquiet et décidé à tenter l'aventure, car il avait entendu dire que Malvina était belle. Klawd mit dans son sac ses lousou, la main, et prit son biniou, et s'en alla par les landes et les collines. Près de la forêt il y avait une petite maison où habitait une petite vieille qui filait sur le seuil.

.../...

- "Où vas-tu, jeune homme ?"

- "Je vais voir le roi, je dois lui rendre visite."

La vieille s'assombrit ; elle trouvait bien gentil le jeune homme, et résolut de le prévenir.

- "Tous ceux qui dépassent cette maison ne reviennent plus."

- "Eh bien, Madame, je vais aller tout de même, car je peux guérir le roi, et j'ai l'intention d'épouser sa fille Malvina."

"Pauvre garçon, je dois t'apprendre que depuis quatre jours, il est venu ici quantité de gens de tous les pays pour guérir le roi, et je n'en ai pas revu un seul".  
Klawd devint triste, parmi ces jeunes gens il y avait sûrement Yann son frère.

- "Oui, mon garçon, le roi, depuis qu'il est malade, a un tel appétit qu'il avale tous ses futurs gendres les uns après les autres, si bien que Malvina risque de rester vieille fille".

- "C'est ce que nous verrons", dit Klawd, "laissez-moi passer, s'il vous plaît, Madame".

- "Comme tu veux, mais je t'ai prévenu". Et la vieille laissa passer Klawd, mais comme il était bien aimable, elle se décida à l'aider.

- "Ecoute, quand tu arriveras près des grands rochers, tu verras une belle avenue, et à côté un sentier étroit, plein de ronces et de cailloux. Prends ce sentier, sors ton biniou et sonne un petit air. Malvina aime la musique et la danse avec les jolis garçons. Elle viendra vers toi : fais un tour de gavotte avec elle".

- "Trugarez", dit Klawd en faisant ses adieux à la vieille.

En s'éloignant, Klawd vit que la forêt devenait de plus en plus dense et de plus en plus sombre. Il côtoyait de grands précipices où coulaient des torrents fougueux, et le vent qui se faufilait à travers les arbres semblait lui dire : "Qui passe ici trépassé".

A force de marcher il arriva au défilé dont lui avait parlé la vieille. Il quitta la grande avenue pour emprunter le petit chemin, il s'y engagea. La marche était pénible ; au détour d'un bosquet d'arbres il aperçut les grandes tours du manoir et s'approcha en évitant de faire du bruit. Pour la première fois, il regretta d'être venu jusqu'ici, car dans les fossés entourant le château il vit des monceaux d'ossements, et pensa que peut-être le squelette de Yann se trouvait là, à côté de ceux des autres malheureux prétendants de Malvina.

Près d'une tour où il y avait deux petites fenêtres il s'arrêta et se mit à sonner une gavotte ; jamais biniou n'a joué gavotte des montagnes aussi agréable à écouter et à danser. Arriva ce qui devait arriver : une des fenêtres s'ouvrit et une jeune fille apparut. Jamais, à Daoulas et alentours on n'en vit aucune aussi belle.

.../...

C'était Malvina ; elle s'adressa à Klawd :

- "Attends-moi, j'arrive de suite".

En moins de temps que je n'en prends pour vous conter cette histoire, elle prit le bras de Klawd et l'entraîna dans une danse des plus folles. Le sonneur portait toujours sur son dos la main du roi, aussi fût-il bientôt fatigué, et il demanda à la princesse de s'arrêter, afin d'aller voir son père.

- "Non", dit Malvina, "car je crains qu'après avoir vu mon père, tu ne puisses jamais plus danser".

Klawd était persuadé de guérir le roi, à l'aide des conseils du sorcier ; ce n'était pas le cas de Malvina, qui avait vu tant de jeunes gens arriver au château et disparaître bien vite. Mais elle se laissa persuader par l'insistance de notre garçon, et ils pénétrèrent dans le manoir. Nos amis passèrent par des salles, les unes plus superbes que les autres. Certaines étaient gardées par des dragons, des lions. Klawd ne fut pas surpris de trouver sur les bahuts des douzaines et des douzaines de poires d'or : il savait bien d'où elles venaient. A la longue, ils pénétrèrent dans une vaste salle, aussi vaste que la grande salle du château de Kerjean. Elle était faiblement éclairée, contrairement à tout le reste du manoir. C'est là que se trouvait le roi ; il était couché sur des peaux et des fourrures, et protégé par des dragons qui lançaient des flammes sur Klawd. Mais, dès qu'elles approchaient du sac où se trouvait la main, elles s'éteignaient. Malvina était surprise, mais très contente, car elle devinait que son favori avait des pouvoirs suffisants pour lutter contre ceux de son père.

Le roi s'éveilla.

- "J'ai grand faim !". Et, s'apercevant de la présence de Klawd : "-Voilà de quoi égayer mon dîner". Ce qui mit en branle les cuisiniers qui, leurs couteaux à la main, se lancèrent sur le sonneur ; mais à peine avaient-ils touché le sac que les lames se brisèrent. Klawd se saisit de son biniou et joua, joua tant et si bien que Malvina dansa avec lui, les cuisiniers avec leurs broches, les dragons et les lions se lancèrent dans un jabadaw effréné. Le roi, lui, criait : - "Qu'on le mette à la broche !", mais personne ne l'entendait.

Klawd fut fatigué et s'allongea, tant il avait dansé et sonné ; le roi s'approcha et tenta, à l'aide de sa seule main, de se saisir de ce qu'il avait cru être son repas, mais il se sentit repoussé comme par magie et s'écria :

- "Ah, si j'avais mon autre main !"

Klawd bondit malgré sa fatigue, et vida le sac :

- "La voilà. Et je vais vous la recoller".

.../...



"Cette chapelle est située à 7 kilomètres Sud-Ouest du bourg, au bord de l'estuaire formé par l'embouchure de la rivière du Faou. C'est un édifice composé d'une nef de 5 mètres de largeur et d'un bas-côté Sud de 2 m. 90, avec unique branche de croix du même côté, sacristie octogonale accolée à l'angle de cette branche, et petit porche Sud. La façade Ouest, montée en belles pierres de Kersanton, semble plus récente que le reste de la construction. La porte est accotée de deux pilastres et surmontée d'un fronton qui encadre un écusson martelé. Le clocher, qui comprend double étage de chambres de cloches, est surmonté d'un dôme et d'un lanternon carré.

Au bas du rampant Sud de cette façade on lit: I. HERRI - Sur le côté Sud de la base du clocher: M. BRAS - Sur la façade du porche: N. CREVEN: FA: 1690.

Le toit du bas-côté Sud descend à 1 m. 70 du sol du cimetière.

A l'intérieur, la nef est séparée du bas-côté par deux piles octogonales et une troisième barlongue surmontée d'arcades surbaissées du XVIIe siècle, puis par trois fûts cylindriques et monolithes, montés sur des piédestaux carrés et supportant une maîtresse poutre ou architrave en bois qui soutient la charpente. Il y a quatre autels en pierre, ayant un massif carré et une table moulurée. Aucune des tables ne porte de croix de consécration.

Deux fenêtres ont encore des vitraux peints. Celle au-dessus du maître-autel a trois baies et cinq soufflets. La baie du milieu n'a désormais que du verre blanc. Dans les baies latérales on voit: S. ALAN (évêque de Quimper) en chasuble antique bleue, rehaussée d'ornements d'or, bénissant et portant crosse et mitre, puis un saint moine, en chasuble rouge, avec tonsure monacale, mais n'ayant ni crosse ni mitre. Plus haut, la Sainte Vierge et saint Jean, ce qui indique que le sujet du milieu était une crucifixion. Dans les soufflets sont des anges tenant les instruments de la Passion, et en supériorité, un écu d'azur au léopard passant d'or, des seigneurs du Faou.

La fenêtre du transept, à deux baies, contient un saint Sébastien, percé de flèches, et saint Roch, avec son bourdon et son chien qui lui apporte un petit pain; un ange panse ou cautérise la plaie de sa cuisse.

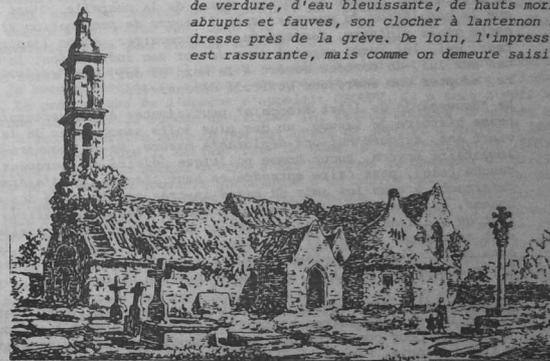
Les statues en vénération sont: 1° Notre-Dame de Pitié. 2° Saint Oyant, en évêque, chape, mitre et crosse, XVIIe ou XVIIIe siècle. Est-ce saint Ouen ou saint Audoën, patron de Rosnoën? 3° Saint Jean l'Évangéliste, bénissant la coupe empoisonnée d'où le venin sort sous forme de serpent. 4° Saint Herbot, en robe et capuce, avec chapelet, longs cheveux, longue barbe. 5° Sainte à cheveux longs, sans voile, qui de la main droite devait tenir une palme et de la gauche un livre; draperies du XVe ou du XVIe siècle. 6° Ecce Homo de 0 m. 70 de hauteur, de style très noble et d'une admirable correction. 7° Saint Sébastien. 8° Dans une niche à volets, groupe de saint Yves entre le FOS RISCHE et le POVRE LASARE. Saint Yves a son costume traditionnel: camail à capuchon et bonnet carré. Les volets sont ornés intérieurement de rinceaux peints en rouge.

Dans le cimetière, où l'on continue à enterrer les gens du quartier, est une croix gothique du XVIIe siècle, ayant les extrémités fleuronées et un dais de couronnement. Aux côtés du Christ en croix, sont la Sainte Vierge et saint Jean; au revers est une Vierge Mère, avec deux personnages qu'on ne peut pas déterminer. Au chapiteau sont quatre écussons frustes.

A quelque distance de la chapelle, dans une prairie marécageuse, se trouve la fontaine de dévotion. Non loin de Lanvoy, existait une chapelle de Saint Gouzien, qui a disparu; mais il reste, entre Kéronézou et Verveur, une fontaine monumentale qui en dépendait certainement."

Las, un article de "LA BRETAGNE TOURISTIQUE" paru en 1927 nous apprend, avec quelques passages savoureux, ce qu'il est advenu de la vieille chapelle en quinze ans à peine:

"Au bord de l'anse du Faou, dans un beau site de verdure, d'eau bleuissante, de hauts mornes, abrupts et fauves, son clocher à lanternon se dresse près de la grève. De loin, l'impression est rassurante, mais comme on demeure saisi et



Chapelle de Notre-Dame de Lanvoy, en 1927

attristé, en pénétrant dans l'enclos, devant l'indicible aspect d'abandon et de délabrement irrémédiable.

De toutes parts, le toit s'effondre, les ardoises s'envolent, dénudant les lattes pourries et les chevrons rompus; la coiffure en coupole de la sacristie est plus bossuée que le casque d'un légionnaire de Marius; le clocher Renaissance, drapé d'un pagne de lierre, tend dangereusement à s'incliner en avant. A l'intérieur, l'abomination est plus complète encore: on marche sur un boueux amalgame d'argile, de gravats, d'ardoises brisées, de bois vermoulu. Les fenêtres béantes n'enchâssent plus, dans les lobes de leurs meneaux disjoints, le moindre fragment de verre coloré ou de plomb; les colonnes chancellent, le lambris est crevé, troué, percé à jour. On dirait d'un de ces sanctuaires martyrs de la Somme ou de l'Aisne, après le bombardement des boches! Quelques-unes des statues ont seules trouvé un asile dans le grenier du presbytère de Hanvec (Que sont-elles devenues?).

Comment la Municipalité, propriétaire, de par la loi, de cet édifice, a-t-elle pu abandonner ainsi, livrer sciemment à la ruine le plus intéressant monument religieux de la commune? Sa négligence a encouragé l'avidité destructrice de certains gens. Ne m'a-t-on pas parlé d'une femme qui, installée avec sa famille dans une maisonnette dépendant de la chapelle, met celle-ci en coupe réglée et l'exploitera, si nul n'y met le holà, jusqu'à la

dernière pierre de taille. Au moyen d'un croc de fer, elle arrache par éclats le lambris pour le convertir en bois de chauffage; elle a transformé le porche en bûcher et en poulailler. Bien pis encore, du cimetière elle a fait un jardin potager, où haricots, oignons, carottes, poussent dans l'intervalle des sépultures, sur lesquelles j'ai déchiffré les épitaphes du comte de Quélen, chevalier de Saint-Louis, mort au château de Kerliver, en 1844; de Josephine-Louise de Rolland, comtesse de Quélen-Kerohant, morte en 1872, et d'autres membres de cette noble maison, dont les armoiries mutilées se distinguent encore au portail Ouest de la chapelle. C'est avec douleur que la population du quartier suit l'oeuvre de profanation et de ravage de cette goule sinistre, dangereuse à contrecarrer, comme l'apprit M. le Recteur, qui, lui ayant exprimé sans détour son indignation, la vit se précipiter sur lui, un couteau ouvert à la main et dut, pour faire reculer la mégère, adopter une énergique attitude défensive...

La "Sauvegarde de l'Art Français" peut ajouter à son martyrologe la douloureuse histoire de Lanvoy, un des plus jolis sanctuaires de la région, il y a vingt ans, aujourd'hui une déplorable mesure. Ne se trouvera-t-il aucun parlementaire breton, aucun homme politique éclairé et courageux, ou même de gauche (sic), pour faire entendre en haut lieu le cri d'alarme désespéré qu'arrache à tous les amis du passé la très grande pitié des chapelles bretonnes, et demander qu'on engage fortement les Municipalités à entretenir tant de vieilles chapelles vénérables et touchantes, dont elles ne paraissent se soucier jusqu'ici, que pour exploiter à leur profit le bouquet d'arbres du placître, et laisser ensuite l'édifice crouler à loisir, quitte à faire argent, un peu plus tard, des pierres elles-mêmes?"

Laissons notre chroniqueur à sa sainte colère, d'ailleurs justifiée, à sa foi en les parlementaires bretons et autres ou plutôt à ses doutes eux-aussi justifiés, pour constater que notre chapelle de Lanvoy appartient maintenant à l'archéologie. Pierre LE BERRE, de Quistillac en Hanvec, qui exerce la profession de Maître d'Oeuvre du Bâtiment sans être dépourvu de talent, a levé les plans de l'état des lieux. Le dessin en couverture de ce Bulletin du SIVOM de Daoulas, montre une conception d'artiste de ce qui pourrait être la restauration de la chapelle de Lanvoy, en supprimant le porche du Sud. L'abbé Y.P. CASTEL, autorité bien connue, a entrepris une étude sur le sanctuaire en partant de l'état actuel:

"Les ruines de la chapelle de Lanvoy, dont M. LE BERRE vient de dresser les plans, sont fort instructives: on y lit une histoire millénaire. L'on sait que le dédoublement des noms de Lopoyen et de Lanvoye ne laisse pas d'intriguer fortement l'historien. Lanvoye était le nom primitif; comme tous les lieux-dits commençant par Lan-, il s'agit d'une création remontant à la première évangélisation du pays, celle qui fut assortie de la délimitation des paroisses primitives qui ont conservé leurs noms: les Plou-, et les Qui-... Le nom de Lopoyen est plus tardif; il date de la réorganisation du pays convenue à la restructuration qui suivit les invasions normandes. On ne dira jamais assez combien les structures administratives avaient été balayées pendant les longues décennies qui virent l'insécurité se développer face aux pirates venus du Nord.

Or, l'examen des ruines de la chapelle montre un mur Nord percé d'une fenêtre étroite, de type roman. Il semble aussi que les deux bases de piles carrées mises au jour par M. LE BERRE, ont l'écartement habituel des arcades de petites églises romanes. La chapelle présente donc aujourd'hui une nef datant de cette période de reconstruction évoquée plus haut, c'est-à-dire du début du XIe siècle. On a ainsi eu pendant plusieurs siècles une chapelle longue, étroite, avec une ligne d'arcades.

Au XVIIe siècle, un agrandissement de la chapelle fut souhaité, et le maître d'oeuvre dressa les murs du chevet et de la chapelle latérale. Son dessin est clair, cohérent, régulier; mais quelle est la raison pour laquelle il a désaxé cette partie nouvelle par rapport au reste de l'édifice existant? Y avait-il des servitudes qui l'empêchaient d'avoir du terrain à sa convenance? C'est possible. Sans doute aussi les paroissiens pensaient-ils continuer la rénovation de Lanvoy en prévoyant d'abattre le reste de l'édifice pour le régulariser... plus tard. Mais des événements, que nous ne connaissons pas, sont venus en travers de ce projet. La liaison de la partie neuve du XVIIe siècle s'est faite tant bien que mal avec la partie romane du XIe, par l'intermédiaire de deux arcades dont on voit nettement les bases octogonales.

Les seules ressources que l'on eut, un siècle plus tard, furent investies dans la reconstruction du clocher. On connaît son profil svelte. Il date de 1662. Le prêtre curé de l'époque s'appelait OBOURT. Il a tenu à voir son nom en bonne place sur la façade du clocher (A. Calice entouré de palmes en sautoir; blason de prêtre dont le nom est gravé de part et d'autre: M (onsieur) OBOURT P(être) C(uré)). Le fabricant de même (B. Inscription: I. ROSUEL F(abrique) 1662). Un second prêtre s'est contenté de demander au tailleur de pierre de graver son souvenir accompagné d'un calice sur la face du Sud (C. Inscription: M(essire) I. BRAS, dont nous savons (2) qu'il était curé de Lanvoy lors de l'installation solennelle des fonts baptismaux, à l'occasion du baptême de Urban de Quélen, le 27 Août 1673). Tandis que le maître d'oeuvre, en creux, timbra la pierre d'angle du rampant (D. Inscriptions: I. HERRI - sous toutes réserves, ce nom qui n'est accompagné d'aucune initiale finale ni d'aucun emblème comme les précédents pourrait être celui du maître maçon). Les blasons de deux familles nobles alliées (1. Quélen et peut-être Courriault, seigneurs de Kerorhan et Lestremelard) se lisent encore sous le martelage des révolutionnaires, qui laisse deviner de même, ce semble, le dragon des Rosmorduc. (2. Armoiries martelées).

Telle était la chapelle en 1662. La sacristie est postérieure, puisque les édits des évêques pour la construction de sacristies se multiplient dans le XVIIIe s. Il n'est que de constater la manière dont la percée a été faite dans l'angle Sud-Ouest de la chapelle, pour accéder à cette sacristie de plan hexagonal irrégulier.

Ainsi, l'histoire d'une construction réveille quelque peu des murs dont, même s'ils sont en ruine, on peut envisager de tirer parti."

On peut déjà en effet dégager les vieilles pierres du lierre qui les ronge, opération de style de celles menées ailleurs sur la commune, il faut le dire avec gratitude, par les membres de l'Association Sites et Monuments, mais pour laquelle on souhaiterait trouver des volontaires du cru. Puis, quand ces morceaux de squelette auront été nettoyés, préserver les quelques pans des murs mis à nu qui menaceraient encore de s'écrouler. Mais on peut aussi, sans être trop ambitieux, imaginer de poser avec un peu de mortier quelques pierres récupérées au-dessus d'une partie des fondations ou des murs encore bons sur une certaine hauteur; de monter là-dessus une charpente en bois traité comme on sait encore les faire de nos jours; de recouvrir le tout d'ardoises qui, pour être semi-rustiques, n'en méritent pas moins le label des monuments historiques. Et l'on obtiendra un bout de chapelle utilisable pour le culte par les habitants du coin, et qui, joliment réalisé avec le concours de gens de goût, ne déparera pas le site comme la grange transformée en oratoire avec beaucoup de ferveur et un peu trop de béton juste à côté des ruines, mais mettra au contraire en valeur la svelte silhouette du clocher.

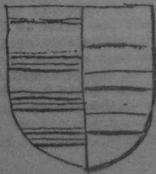
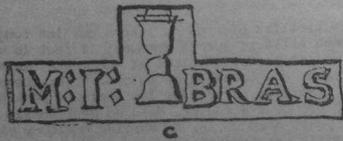
Cela mobilisera quelques énergies, réveillera quelques sentimentaux, mais obligera aussi, pour trouver les quelques sous nécessaires, à monter une opération-vérité laquelle permettra de savoir qui, parmi les quelques anciens ou nombreux nouveaux habitants de Lanvoy, se sent quelque peu paroissien de la vieille chapelle. Certes, la grange qui abrite les fidèles du secteur est trop petite en maintes occasions, mais il faut parier, en ces temps de crise du catholicisme même chez les bretons (c'est une constatation) sur la volonté de faire revivre le décor ou le decorum. Sentiments religieux ou pas, l'enjeu en vaut la peine. Un Comité se crée, sur lequel on peut dans l'immédiat et en attendant d'y trouver quelques laïcs, se renseigner auprès de M. le Recteur du Faou, dont dépend la chapelle de Lanvoy.

Ph. WILLEM

Bibliographie: (1) Charte du Cartulaire de Landévennec, de *Flebe Hamuc*.  
 (2) Bulletin Diocésain d'Histoire et d'Archéologie, n° 1, Janvier 1913.

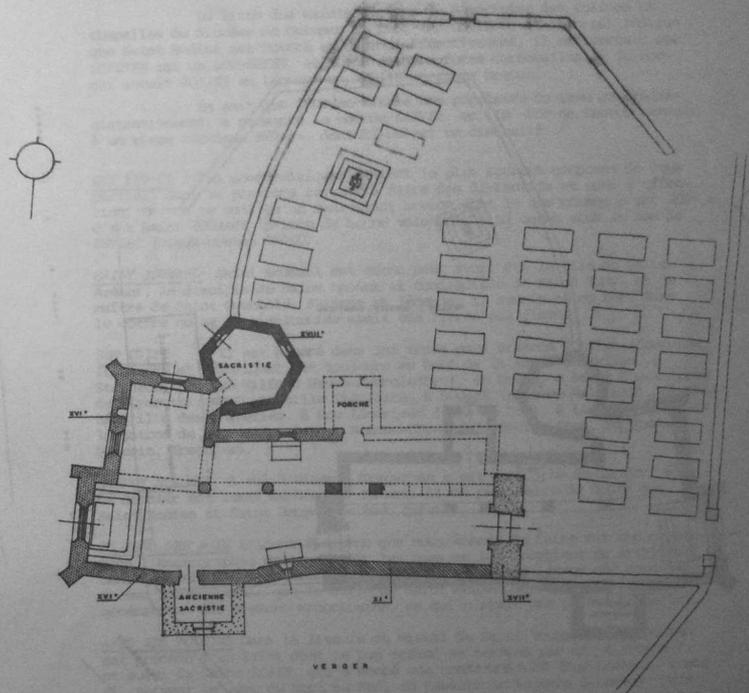
Les travaux de consolidation du clocher ont été menés à bien par l'entreprise Jean LE GUEN, de Brest, sur les conseils de M. l'Architecte des Bâtiments de France.

INSCRIPTIONS ET ARMOIRIES



LANVOËC

Lanvoy, l'abbaye et son saint patron



CHAPELLE DE LANVOÏ - HISTORIQUE DE LA CONSTRUCTION SELON Y.-P. CASTEL

## lanvoy\_lopoyen et son saint patron

Le Missel de Saint Vougay, manuscrit du 11ème ou du 12ème siècle, contient une litanie de saints bretons où le 18ème nom, à demi effacé, semble se lire *BODIAN*. Ce nom n'apparaît pas dans les autres litanies anciennes.

La liste des saints bretons du Répertoire des Eglises et chapelles du diocèse de Quimper et Léon (R. Couffon, A. le Bras) indique que Saint Bodian est honoré en Hanvec. Effectivement, il est certain que *LOPOYEN* est un *LOC-BOYEN*, et *BOYEN* est une forme cornouaillaise du nom qui serait *BOZIEEN* en Léonard et *BODIAN* en vieux breton.

On sait que Lopoyen est le nom populaire du lieu qui, administrativement, a conservé le nom de *LANVOY*. Or, le *-VOY* de Lanvoy renvoie à un vieux celtique *BODIO-*, dont *BODIAN* est un diminutif.

**QUI EST-CE ?** Les noms celtiques étaient le plus souvent composés de deux parties, dont la première servait à faire des diminutifs et noms d'affection. Or, on ne voit qu'un seul saint breton dont le nom commence par *BOD-* : c'est Saint *BODMAEL* (prince de bonne volonté), plus connu sous le nom de *BEUZEC* (vieux-breton *BUDOC*).

**SAINTE BODMAEL** Saint Bodmael est connu pour avoir été le fils de Sainte Azémar, le disciple de Saint Maudez et condisciple de Saint Tudy et le maître de Saint Gwennolé. Suivant sa légende, il serait né en mer, dans le coffre où sa mère calomniée avait été livrée aux flots.

**SON CULTE** Il est honoré dans les trois pays bretons (Galles, Domnonée Insulaire et Armorique), et toujours au bord de la mer : en Galles, à Steynton (près de Milford Haven-Abercledyv), en Devon, à Saint Budoz (près de Plymouth), en Cornouaille Insulaire, à Budoz (près de Falmouth), et chez nous il a des chapelles, à Roz-Landrieuc (près de Dol), à Landunvez, il est le patron de Beuzec-Cap-Sizun, Beuzec-Cap-Caval, Beuzec-Coq, Porspoder, Plourin, Tregarvan.

**LANVOY SUR MER** A vol d'oiseau, Tregarvan n'est qu'à 5 km de Lanvoy, et ce dernier est aussi au bord de la mer. Il ne peut faire de doute que Saint Bodian et Saint Beuzec ne font qu'un.

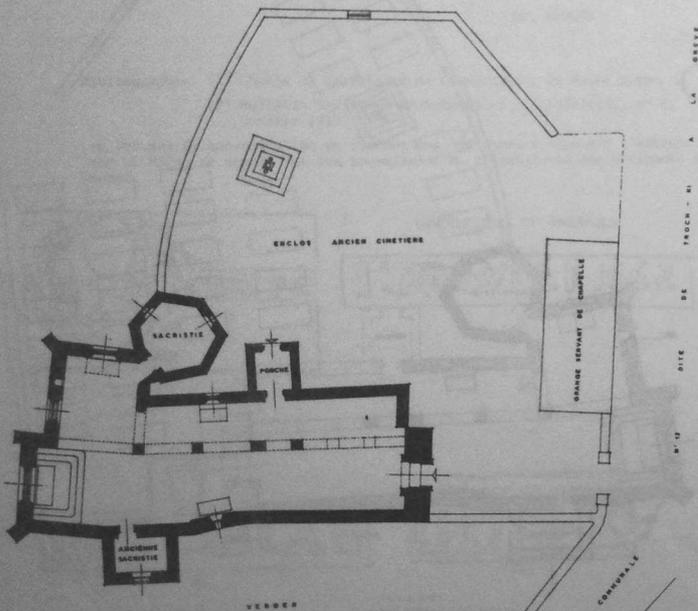
**DU FOND DES AGES** L'identification que nous venons de faire est importante dans l'hagiographie bretonne, car les noms en *LAN-* révèlent un établissement monastique des premiers âges bretons. Le nom de Lanvoy est donc une preuve incontestable que le culte de Saint Beuzec date des premières générations des Bretons armoricains, ce qui n'était pas prouvé jusqu'ici.

**AVEC SES VOISINS** Dans la litanie du Missel de Saint Vougay, Saint Bodian est précédé d'un Saint dont le nom effacé se termine par un *-A* (Morna ?) et suivi de Saint *LOHEN*, qui a donné son nom à *ROSNŌEN* (Ros-Lochen), comme si, suivant le côté du Nord au Sud, on passait de Lognona à Lanvoy, puis à Rosnœn. Au-delà de l'*AWN* (cacographié Aulne), on se trouve à Tregarvan, où l'église, nous l'avons vu, est sous le patronage de Saint Budoz-Bodian.

Il serait intéressant de connaître l'importance de l'établissement monastique de Lanvoy. Mais il faudrait pour cela des fouilles archéologiques...

A. J. RAIDE  
(Extrait du Bulletin du SIVM n° 8)

ESTABLISSEMENT DES VOITURES



CHAPELLE DE LANVOY - ETAT DES LIEUX EN 1980 RELEVÉ PAR P. LE BERRE  
VUE EN PLAN

## LE NOM DES COMMUNES DU PAYS

## DE DAOULAS

- DAOULAS : "deux ruisseaux". Les graphies anciennes donnent DOUGLAS au XIIème siècle. Le mot se compose de :
- 1°) DOU moyen-breton "deux", breton moderne daou, gallois dau ; la racine est + duò (u) "deux" ;
  - 2°) GLAS, lénifié en + -hlas "ruisseau", apparenté à l'irlandais glais.
- DIRINON : "les chênes de Nonn" ; pour diri comparer DIRIMEUR "les grands chênes". Sainte Nonn, patronne de la paroisse.
- HANVEC : Le cartulaire de Landevennec donne au XIème siècle HAMUC. Le mot peut signifier une "demeure d'été" et s'apparente au gallois Hafog "luxuriant". Comparer également SOMERSET qui se dit en gallois "Gwlad yr Haf".
- LOPERHET : "lieu consacré à Ste-Brigide" patronne de la paroisse = LOC-BERHET ; de LOC - "lieu consacré à" correspondant au gallois llog "cellule de moine", et Berhet, nom breton de Brigide, Ste irlandaise.
- LOGONNA : "lieu consacré à St-Monna". MONNA = MO-ONNA = forme hypocoristique de St Fintan de Taghmon, irlandais.
- L'HOPITAL-CAMFROUT : tire son nom d'un ancien hospice relevant de l'abbaye de Landevennec. CAMFROUT : "torrent tortueux".
- ST-URBAIN : en breton LANURVAN ; urbain a supplanté un saint celtique local.
- ST-ELOY : en breton sant ALAR ; même chose que pour St-Urbain.
- TREVERN : "tréve de St BAHARN" : Baharn St celtique ; - harn, de hoarn "fer".
- IRVILLAC : Le cartulaire de Landevennec donne ERMELIAC. C'est un ancien "fundus" gallo-romain ; gentilice - de + ARMELIACUS ?

Jean-Luc DEUFFIC

## - SPECIAL LOGEMENTS LOCATIFS -

Dans le cadre de l'Opération Programmée d'Amélioration de l'Habitat du S.I.V.O.M. de DAOULAS, les propriétaires qui louent déjà ou désirent mettre en location des logements achevés avant le 1er Septembre 1948 peuvent, sous certaines conditions, bénéficier de subventions de l'Agence Nationale pour l'Amélioration de l'Habitat (A.N.A.H.).

Il s'agit d'aides non remboursables dont le montant est variable selon la nature des travaux et la surface habitable des logements. Aucune condition de ressources n'est exigée de la part du propriétaire, qui doit s'engager à louer en vide le logement subventionné pour une période de 9 ou 10 ans, selon les cas. Il est cependant admis que ledit logement peut être repris par son propriétaire au bout de 5 ans s'il s'agit pour lui d'y habiter en résidence principale ou d'y loger ses parents ou ses enfants, ou ceux de son conjoint.

L'A.N.A.H. apporte aussi son aide aux propriétaires qui font procéder à des travaux visant à économiser l'énergie dans des logements à usage locatif achevés entre le 1er Septembre 1946 et le 31 Décembre 1975.

Si vous êtes intéressé par ces aides, vous pourrez obtenir gratuitement et sans engagement de votre part, une information plus complète, adaptée à votre cas particulier, en vous adressant au

COMITE DEPARTEMENTAL D'HABITAT RURAL ET URBAIN DU FINISTERE  
59, rue de Brest - B.P. 104 - 29206 LANDERNEAU CEDEX  
(Tél. : 85.04.40).

Nos bureaux sont ouverts du lundi au vendredi,  
de 6 Heures à 12 Heures et de 13 Heures 30 à 17 Heures 30.

Dans le cadre de projets de construction, d'élargissement ou de redressement de chemins par la Communauté Urbaine de BREST ou par la Commune, vous pouvez être amenés à prendre une décision concernant la suppression de vos talus. Dans un souci d'efficacité et de sécurité, certaines routes sont actuellement élargies, ce qui entraîne, généralement, l'arasement des talus. Ceux-ci sont remplacés très souvent par des clôtures de fil de fer. Cependant, quelques agriculteurs ont préféré reconstituer ces talus avec la terre qui les composait, en y plantant quelques arbres pour que le tout résiste à l'érosion.

De multiples raisons nous amènent à préférer la seconde solution :

1) Le rôle de coupe-vent que constitue un talus dans notre région est une évidence. En effet, qu'advierait-il, par exemple, des "tunnels" qui recouvrent les fraisiers s'il n'y avait pas de talus ? De plus, cette protection contre le vent assure une régularisation thermique : en hiver et au début du printemps le vent froid a moins de prise sur la végétation et refroidit moins la terre. En été, le talus abrite des vents chauds et la terre est moins sèche.

D'autre part, il a été prouvé que les talus, par la végétation qu'ils portent, freinent l'évaporation de l'eau par un phénomène de condensation. Enfin, par l'ombrage momentané et relatif qu'ils apportent aux cultures le matin et le soir, les talus ralentissent l'évaporation de la rosée et permettent ainsi de conserver l'humidité plus longtemps (ce qui est appréciable l'été).

2) Son deuxième rôle est également très important : il concerne la conservation, et, notamment, par l'eau. Dans nos régions les terrains sont souvent en pente. C'est surtout en hiver, lorsque la terre est nue et les pluies abondantes que le talus joue son rôle contre l'érosion : lorsque la terre est saturée d'eau ou que les pluies sont trop violentes, l'eau ruisselle sur les terrains en pente et entraîne avec elle les fines particules de terre et les éléments solubles et nutritifs. Si elle ne rencontre rien pour l'arrêter, elle dévale la pente de plus en plus vite pour même creuser le sol. Elle termine sa course dans la rivière ou le ruisseau du coin. Par contre, le talus empêche l'eau de raviner le sol en brisant son élan et en retenant les particules de terre. Donc, si rien ne la retient, elle se retrouve bien vite dans une rivière qu'elle fait déborder (les inondations de Morlaix sont dues à un remembrement excessif...). En été, par contre, les rivières ou ruisseaux se trouvent aussi vite asséchés. Des champs bordés de talus retiennent cette eau en hiver en évitant les inondations et, en la restituant peu à peu, empêchent un assèchement des rivières en été.

3) Le talus reste encore, par son dernier rôle, l'auxiliaire de l'agriculture. En effet, la faune et la flore qu'il abrite permettent l'équilibre des espèces, notamment, dans la concurrence insectes-insectivores, et la conservation des talus, c'est aussi la conservation des insectivores (oiseaux, lézards et autres), donc une meilleure protection contre les insectes en évitant leur prolifération.

En espérant que, lorsque vous serez amenés à vous décider sur la reconstruction de vos talus ou leur conservation, vous ne tiendrez plus compte seulement de la surface non cultivable qu'ils représentent, mais aussi et surtout, du rôle important qu'ils jouent pour l'agriculture ! ...

Le Comité Local Anti-Pollution  
(Plougastel)

CAPTATION DES EAUX DE LA «MIGNONNE»

Le vendredi 13 juin, l'A.P.P. (Association de Pêche) de DAOULAS et l'A.P.P.S.B. (Association pour la protection des so en Bretagne) organisaient à DAOULAS une soirée information.

"La Mignonne" rivière propre - Malgré une annonce tardive dans la Presse, cette réunion a rassemblé une quarantaine de personnes.

Cette soirée était destinée à sensibiliser la population sur les problèmes de pollution qui gagnent nos rivières, sur les conséquences que ces pollutions entraînent sur la faune et la flore, la qualité des eaux et également un projet de pompage à PONT NEL en SAINT-URBAIN, retenu par la C.U.B. et qui concerne la "Mignonne" en particulier.

"Mignonne, allons voir si ton eau est en cause"... tel était le titre de l'article paru dans la Presse (Télégramme du jeudi 12 juin), qui aurait dû sensibiliser les Daoulasais et les populations environnantes. Malheureusement, peu de gens étaient au courant de l'enquête d'utilité publique concernant ce projet, et pour cause, car la première enquête d'utilité publique a été annulée 2 heures avant sa clôture, car on avait tout simplement oublié de l'annoncer légalement... C'est d'ailleurs grâce à la perspicacité de Daoulasais que cette "erreur" (voulue ou non), a été découverte.

La 2ème enquête d'utilité publique était à la disposition des populations dans les mairies du 27 mai au 13 juin.

VOICI EN QUELQUES LIGNES RESUME CE PROJET DE CAPTION DES EAUX DE LA "MIGNONNE"

BUT DE L'OPERATION

L'unité de production d'eau potable de PONT AR BLEDE sur l'ELORN constitue la pièce maîtresse de l'approvisionnement en eau de la C.U.B., des Communes et secteurs qui la bordent, dont LANDERNEAU et le SIVOM de cette ville.

L'ensemble correspond au tiers de la population desservie du Département.

Un arrêt du traitement à PONT AR BLEDE ne serait-ce que de quelques heures, entraînerait pour la C.U.B. (Communauté Urbaine de Brest) et LANDERNEAU de graves conséquences notamment en ce qui concerne la protection contre l'insalubrité...

La qualité des eaux de l'ELORN se dégrade.

.../...

L'été sec de 76 a été un révélateur : la baisse anormale des eaux a entraîné un débit de L'ELORN à PONT AR BLED égal à 0, d'où gros problèmes à BREST.

Par ailleurs, la retenue du DRENNEC en SIZUN (8,6 millions m<sup>3</sup>) -opérationnelle en 81 ou 82-, devant apporter une régularisation du cours de L'Elorn, notamment à l'étiage, n'éliminera pas pour autant les risques précités (pollution, sécheresse...), car dans le même temps, PONT AR BLED traitera davantage d'eau.

=====> **NECESSITE D'APPORTS IMMEDIATS A PARTIR D'UN AUTRE BASSIN VERSANT** : La Mignonne au lieu-dit PONT MEL en St-Urbain.

Ce lieu était tout trouvé, car depuis la sécheresse de l'été 76, 10,8 Kms de canalisations ont été mises en place (avec une très grande discrétion...) entre PONT MEL et l'usine de PONT AR BLED.

Le mémoire technique de l'enquête d'utilité publique fait allusion à ces canalisations déjà posées, mais reconnaît que l'accord de l'autorité préfectorale aurait naturellement été sollicité pour un prélèvement exceptionnel avant que le décret de prise d'eau ne soit accordé !!!

Par ailleurs, il apparaît qu'il n'y ait aucune délimitation des Communes concernées par la traversée de cette conduite sur leur territoire respectif.

#### EN CONCLUSION =====

La finalité de l'opération sur la "Mignonne" est de pouvoir soutenir le débit d'étiage de l'Elorn, rivière alimentant en eau potable la population brestoïse.

Maie le barrage du DRENNEC (Retenue d'eau de 8,6 millions de m<sup>3</sup>) aura aussi cette vocation.

=====> Il n'y a aucune commune mesure entre le captage des eaux de la Mignonne à PONT MEL et le barrage gigantesque du DRENNEC.

Ne s'agit-il pas plutôt de rentabiliser l'investissement considérable de 1976 fait précipitamment à PONT MEL par la pose de canalisations qui pour l'instant ne servent à rien.

(10 Km 6 à 5,00 F le mètre linéaire = 500 millions AF)!

C'est ce que pense Monsieur KERMARREC, le secrétaire de l'A.P.S.B., l'Association de pêche de DAOULAS et les Daoulasiens qui ont soulevé ce mystérieux projet.

D'autre part, on nous affirme que les prélèvements prévus seraient en principe exceptionnels. Mais rien ne garantit que l'exceptionnel ne durera pas longtemps... Ce projet ne constitue-t'il pas en fait un premier pas vers la construction ultérieure d'un nouveau barrage...

.../...

Ce projet de captage risque en été, de réduire la Mignonne à un mince filet d'eau, la faune et la flore subiront les conséquences désastreuses de ce projet.

Les Daoulasiens ne peuvent accepter une telle atteinte à leur environnement. Ils espèrent que toutes les municipalités concernées s'opposeront vigoureusement à ce projet et en particulier leur Municipalité.

"La Mignonne" ne doit pas MOURIR. Elle fait partie de notre patrimoine.

M. CASTEL

+++++

DAOULAS . . .

Un nouvel artisan dans le canton !

Début mai, nous avons accueilli Monsieur CLOAREC Jean-Pierre parmi nous.

M. CLOAREC J-P a aménagé à Keranglian. Il est artisan Plombier. Installé depuis trois ans en Seine et Marne, il a choisi de revenir en Bretagne pour poursuivre son activité dans le Canton de DAOULAS. Voilà qui va dans le sens souhaité par nos élus.

#### AVIS AUX INTERESSES

Plomberie - Sanitaire - Chauffage

Jean-Pierre CLOAREC

Keranglian  
29224 DAOULAS

Tél. 85/88/60

+++++

RECTIFICATIF AU CALENDRIER DES FETES 1980 sur le Canton

COMMUNE DE L'HOPITAL-CAMFROUT  
=====

Concours de pêche en mer : manifestation prévue le 10 août et non le 27 juillet comme il l'a été annoncé dans le dernier Bulletin du SIVOM.

# Logonna - daoulas

79

## samedi 2 août rassemblement international old gaffers 1980

1980, Année du Patrimoine...

C'est l'année choisie par l'Association "Old Gaffers" de Saint-Malo, qui regroupe des propriétaires de bateaux grésés à l'ancienne, pour donner à son rassemblement annuel une ampleur exceptionnelle.

Le programme prévu est le suivant :

- Rassemblement à Douarnenez les 30 et 31 juillet
- 1er août : DOUARNENEZ - CAMARET
- 2 août : CAMARET - LOGONNA
- 3 août : LOGONNA - L'AULNE - BREST
- 4 août : BREST - BREST (Régates en Rade)

Logonna a donc été choisi comme port d'escale le 2 août et pourra ainsi renouer avec la vieille tradition des régates de coquilliers. L'organisation et l'accueil seront assurés par le Centre Nautique de Moulin-Mer et le Groupe Finistérien de Croisière, avec le soutien de la Municipalité et du Comité des Fêtes de Logonna-Daoulas.

+ + +  
+

L'arrivée des bateaux aura lieu dans l'après-midi du 02 août, aux environs de 15 h, entre deux bateaux jurys mouillés devant le Bindy. Il est difficile d'être très précis quant à l'horaire, le vent décidant seul de la progression plus ou moins rapide de la flotte. Des jeux nautiques seront organisés en cours d'après-midi par le Comité des Fêtes, pour faire éventuellement patienter les spectateurs.

En fin d'après-midi, les bateaux profiteront du flot pour monter en Rivière de Daoulas jusqu'à Fors Beach où le GFC organise un spectacle : Chants de Marins, Fest-Noz, animé en particulier par le Groupe Gallois Pig Earz, par Christian Desnos de Plougastel (accordéon diatonique, dulcimes, ouillers, chant) et Jean Paul Ferrac (guitare, chant) et autres sonneurs et chanteurs du Département. Il y aura bien entendu à manger et à boire. A la tombée de la nuit, le port sera illuminé par une puissante batterie de projecteurs qui éclaireront les bateaux au mouillage.

.../...

80

Le nombre de bateaux attendus est difficile à évaluer pour l'instant ; il dépend en effet essentiellement de la volonté (et de la possibilité) qu'ont les propriétaires de participer à ce rassemblement. Cependant, étant donné les contacts déjà pris par l'Association Old Gaffers, et l'effort publicitaire important qu'ils ont consenti à cette occasion (Stand au Salon Nautique, affichage, presse, TV), il ne semble pas déraisonnable d'avancer le chiffre de 70, les plus optimistes parlant d'une centaine... (au 15 juin : 70 inscrits dont 10 voiliers Anglais, et Le Mutin, et la Grande Hermine de la Marine Nationale).

Logonna sera représenté (entre autres ?) par le SOLWEIG, mouillé actuellement à Fors Beach. Il s'agit de la dernière acquisition du GFC, un cotre pilote du Havre Long de 13 m 60 (17 m hors tout), construit en chêne à Noirmoutier en 1975 sur les plans d'un bateau des années 1900 - Henri Kerisit, le grand maître du genre, a réalisé une affiche représentant le SOLWEIG. Cette affiche est en vente au prix de 30 F au bureau du GFC (Centre Nautique de Moulin-Mer) ou au Café l'Escale à Gorréquer. L'argent ainsi obtenu servira exclusivement à l'entretien et à l'amélioration du bateau.

+ + +  
+

A l'occasion du Rassemblement des Vieux Grésés, le GFC se propose également d'organiser dans les locaux de l'Ancienne Mairie (Club des Anciens) de Logonna-Daoulas, une exposition sur le thème du Patrimoine Maritime.

Le fond de cette exposition nous sera fourni par les Old Gaffers. Il serait cependant du plus grand intérêt d'y associer la population locale, et de pouvoir présenter ainsi des objets en provenance de la Commune ou des environs.

Si vous possédez encore documents, maquettes, photos ou toute autre chose ayant trait à la vieille navigation à voiles que vous acceptiez de nous confier pour quelques jours, vous pouvez vous mettre en contact avec la Mairie de Logonna (Tél. 20/80/88).

+ + +  
+

Voilà donc un programme bien alléchant pour les Fêtes Nautiques de Logonna cette année. Pour peu que les conditions météorologiques soient favorables, ce sera là un des plus beaux spectacles qu'ait pu voir la Rade de BREST depuis bien longtemps.

Gilbert LE MOIGNE

